60E ANNÉE FÉVRIER 1953

★

LA REVUE DE PARIS

PAUL CLAUDEL : L'Esprit de Prophétie

JAN DE HARTOG : La Mer perdue (I)

GABRIEL PUAUX : La France en Tunisie

H.-R. LENORMAND : Le Mirage révolutionnaire

MARCEL JOUHANDEAU : Mort de Véronique

MARCEL BRION : Les Grottes de Lascaux

ALEXANDRE ARNOUX : A la Rencontre de Shakespeare

BERNARD VILLARET : Les dernières Années de Gauguin

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Avant-Garde et Boulevard

MARCEL THIÉBAUT : Romain Rolland et la Guerre

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, BERNARD DE FALLOIS, PIERRE MICHAUT, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
PAUL CLAUDEL	L'Esprit de Prophétie	3
JAN DE HARTOG	La Mer perdue (I)	19
GABRIEL PUAUX	La France en Tunisie	41
H.-R. LENORMAND	Le Mirage révolutionnaire	51
MARCEL JOUHANDEAU	Mort de Véronique	70
MARCEL BRION	Les Grottes de Lascaux	88
ALEXANDRE ARNOUX	A la Rencontre de Shakespeare	102
BERNARD VILLARET	Les dernières Années de Gauguin	116
DENISE BOURDET	Images de Paris	126
THIERRY MAULNIER	Avant-Garde et Boulevard	135
MARCEL THIÉBAUT	Romain Rolland et la Guerre	141
Le Mois à Paris	155	
Chronique bibliographique	167	

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS publiera prochainement

LA CRITIQUE DE SAINTE-BEUVE
par ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

SYCORAX
par
PIERRE BRISSON

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 30

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie . .. . Lires 4.360

Angleterre.. .. .. £ 2/9

Égypte.. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.
Prix de l'abonnement Unesco : Un an : 6 $ 57 — 6 mois : 3 $ 28.

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :
Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.
Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.
Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.
Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.
Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.
Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.
Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.
Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

LES
ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE FÉVRIER

DANIEL-ROPS
QUAND UN SAINT ARBITRAIT L'EUROPE

•

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
OLYMPIO OU LA VIE DE VICTOR HUGO
III. - JEUNE CHEVALIER SUR LE SEUIL DE LA VIE

•

BÉATRIX DUSSANE
LES GRANDES PREMIÈRES
II. - PHÈDRE

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

PÉNICILLINES ET MOISISSURES

Tout s'enchaîne, la désintégration nucléaire comme la vitalisation et l'on constate dans les fibres des bois solignisés une revitalisation par osmose et un durcissement joint à un léger gonflement. Ainsi les bois solignisés de sciage récent, notamment les résineux, ne rétrécissent pas au séchage, sont ou deviennent imputrescibles et résistent à toutes les attaques des xylophages, même aux redoutables termites blancs. Les bois attaqués à moins de 50 p. 100 sont sauvés, même étant en place. La solignisation ne nécessite aucune installation, un simple badigeonnage ou trempage à température ambiante ; de plus, le solignum n'est ni toxique ni corrosif. Impossible... diront certaines compétences, suivant en cela une séculaire tradition, celle qui après avoir nié la pasteurisation, le téléphone, niait vers 1925 les machines à statistiques radiotroniques à cartes perforées. On se souvient peut-être des sarcasmes des dirigeants de notre plus important établissement financier de l'époque, dont l'un d'eux, il y a vingt-cinq ans, disait à son interlocuteur, en présence du ministre des Finances de l'époque, Etienne Clémentel, « mais ce que vous exposez est parfaitement impossible, d'ailleurs, je m'engage formellement, en présence de M. le Ministre, à vous faire attribuer une prime de 500 000 francs (représentant quelque 25 millions de francs actuels) le jour où notre établissement appliquera ces invraisemblables méthodes ». Maintenant, cet établissement et toutes les autres grandes entreprises appliquent ces méthodes. Inutile de préciser que la prime en question a été oubliée.

La solignisation, elle, a trouvé des défenseurs passionnés, car chacun est à même de mesurer les désastres de la déforestation et, par voie de conséquence, la nécessité impérieuse d'économiser, de faire durer ce noble et incomparable matériau, « le bois ». Pareille question ne peut d'ailleurs laisser aucun « honnête homme » indifférent. C'est pourquoi la Librairie Agricole (11, rue Scribe, à Paris) a édité **la Pénicilline du Bois**, sous le patronage désintéressé de la Société des Agriculteurs de France, au prix de 100 francs seulement (franco 125 francs).

En vente également à la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, chez les libraires, à l'Office du Solignum, 25, rue d'Astorg, à Paris (Centre de documentation de la solignisation), qui renseigne gratuitement (prière de joindre une grande enveloppe timbrée 30 francs).

Le Solignum, pas plus cher que les bonnes peintures, est en vente contingentée en couleurs, incolore, ou ton bois, chez les dépositaires des produits Fly-Tox, Société Française du Carbonyle, dans la plupart des grands magasins, notamment au B.H.V., rue de Rivoli, Paris, qui expose des bois solignisés.

L'ESPRIT DE PROPHÉTIE

par Paul Claudel

Il y a deux attitudes de l'esprit en présence de l'événement, suivant qu'on le considère en tant que produit ou en tant qu'obtenu. L'une — à parler grossièrement — qui serait plutôt celle du savant, l'autre celle du poète. L'une qui s'attache aux causes, l'autre qui s'attache à l'effet, et ne voit dans les causes qu'une concaténation de moyens. L'une qui nous décrit dans le plus minutieux détail possible le travail des forces sur la matière, l'autre, partant des résultats, envisage avec intelligence et sympathie l'ensemble des chemins, dominé par une intention, qui de toutes parts y ont conduit : le monde n'étant fait que de libertés recrutées par une fin.

Depuis plusieurs siècles, sous le patronage de Descartes, c'est la première tournure d'esprit, disons mécaniciste, qui prévaut dans notre conception de l'univers. De certaines données reliées par un rapport mathématique résulte immanquablement tel effet. Vue qui, séduisante par les satisfactions qu'elle apporte à un esprit affamé de précision, présente en outre un très grand intérêt pratique, puisqu'elle nous met dans les mains un instrument d'une puissance presque infinie. Il s'agit moins de comprendre le monde que de le conquérir, que de l'apprendre pour l'exploiter, subordonnée toute science à l'utilité et la curiosité du comment évacuant notre sensibilité au pourquoi. La cause efficiente chez les savants est investie d'une autorité exclusive, et la cause finale, c'est peu de dire qu'elle soit discréditée, elle est anathème.

La meilleure illustration de ce principe nous est présentée par la

Copyright by Revue de Paris 1953

théorie marxiste qui voit dans la main-d'œuvre, dans l'ouvrier, la source prédominante de la valeur, à qui dès lors devrait être réservé le profit, tout autre prélèvement se manifestant comme abusif. Il est pourtant bien clair que la valeur a une toute autre origine, c'est-à-dire le besoin que le consommateur a de l'objet fabriqué. Un original peut passer des années à inscrire le Code civil sur un noyau de pêche, il n'ajoute quoi que ce soit à la valeur de ce caillou. Au contraire, un verre d'eau dans le désert acquiert un prix inestimable. Le travail de l'ouvrier dans la réalisation de l'article n'est qu'un élément de l'attrait final et souvent le moins important. Le salaire n'est donc que la rétribution légitime d'une contribution limitée et non pas la rançon d'une injustice fondamentale. La valeur est fonction de la cause finale qui est le besoin et le goût du consommateur, et non de la cause efficiente qui est l'ouvrier — et l'ouvrier pas tout seul!

En littérature la prédominance de la cause efficiente a inspiré la théorie de l'art pour l'art. Ce n'est pas ce que l'écrivain a à dire qui est important, c'est la manière dont il le dit. Toute l'œuvre théorique de Paul Valéry est consacrée à promouvoir cette insanité, que l'œuvre de ce beau poète est là heureusement pour contredire. Nous reviendrons sur ce sujet tout à l'heure.

Je me rends donc compte de tout ce qu'a de scandaleux aujourd'hui cette affirmation, qui, cependant, n'est que la paisible constatation du bon sens : au commencement il y a la fin.

Au commencement il y a la commande. Le monde a été fait sur commande. Une commande que la main droite de Dieu a passée à sa main gauche. Une commande que la Puissance du Créateur a faite à la puissance (au sens scolastique) de la créature. Une commande que l'exigence de l'un a faite à la liberté de l'autre. On sait la préférence qu'un économisme sain, par opposition aux théories marxistes, donne à la commande par rapport au commandé, c'est-à-dire à la cause finale par rapport à la cause efficiente. L'une exploite le connu, l'autre fait appel à l'inconnu, au progrès, à la nouveauté. Supposons qu'il s'agisse d'obtenir une arme de guerre, un avion par exemple — ou un char. D'après la théorie marxiste c'est un bureau étroitement contrôlé, d'après une expérience elle-même contrôlée, qui envoie à l'usine des plans minutieusement dressés qui ne tolèrent aucune variante. En économie libre au contraire le client propose à la concurrence un article qui réponde à tels ou tels desiderata : vitesse, armement, protection, prix, etc. Ce qu'on appelle, je crois, le Cahier des charges. Au fournisseur de se débrouiller. Et pour cela du haut en bas de l'échelle hiérarchique faire appel à toute la série de ses collaborateurs, depuis l'ingénieur jusqu'au dernier des manœuvres, sans oublier les sous-traitants, en épuisant toute la gamme des possibilités, aussi bien dans le domaine des ingéniosités techniques que dans celui des matières premières, afin d'obtenir un résultat supérieur et pécuniairement satisfaisant. Ouverture donnée à tous les degrés à un intérêt qui peut aller jusqu'à la passion.

De même Napoléon, par opposition aux rigides conceptions tactiques du siècle précédent, donnant rendez-vous à ses collaborateurs à tels et tels points de la carte pour obtenir la capitulation de l'adversaire. L'intelligence, l'imagination, la volonté, jouent le premier rôle, et s'arrangent pour les moyens. Et de même Homère à qui la Muse propose, impose, ce sujet qui est la colère d'Achille ou le retour d'Ulysse. Il ne s'agit pas de s'acquitter laborieusement d'un pensum, de colorier tant bien que mal un plan tracé d'avance. Il s'agit d'un événement par lui-même insignifiant, mais qui, comme tous les événements humains, envisagé avec intensité et profondeur, recrute tout le personnel des hommes et des dieux, et ne laisse inemployés aucun des sentiments du cœur, aucune des *puissances* de notre nature. Et le matériel prosodique lui-même a été choisi pour qu'il serve non pas seulement de véhicule, mais de moteur à l'inspiration.

Dieu n'est point envieux de Son œuvre. Tout ce qu'Il crée, Il le crée à l'émulation de Sa propre excellence. Intolérant de l'inertie, Il provoque le mouvement, et puis au mouvement Il introduit ce principe du mouvement qui est la vie. Car Lui-même est le Vivant par excellence. A Moïse qui L'interroge, Il répond que Son nom est : JE SUIS. Mais quand le moment de l'éruption est arrivé, le moment à la fin de Se mettre dans la bouche des prophètes, alors un autre nom nous est révélé : JE VIS! *Je vis ! Ego vivo ! Trop longtemps Je Me suis tu, trop longtemps J'ai fait le mort, le moment est venu que Je crie à tue-tête comme une femme qui enfante !* Je ne suis plus seulement une présence, Je suis une interpellation. Et que dira le Christ à ceux qui Lui demandent compte de Sa mission? *Je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment. Car c'est Moi qui suis la Voie, la Vérité et la Vie.*

La Voie, c'est l'ensemble des moyens mis à notre disposition pour que nous nous en servions, la Vérité, c'est la Fin envisagée, et la Vie, c'est la personne en nous suscitée dans la connaissance et l'énergie pour répondre à l'appel qui nous est adressé. C'est ce que saint Paul exprime dans un ordre différent, quand il nous dit qu'*en Dieu nous vivons et nous nous mouvons et nous sommes*. Mettant en premier la vie, ce que nous tenons de la conception, et puis un pouvoir d'action autonome, et enfin, la réalisation en une personne consciente, avec un visage et un nom, ordonnée dans l'affirmation.

Une personne. Quelqu'un qui dit : *Je*. Quelqu'un qui tient d'un autre, et qui, à chaque soulèvement de sa poitrine, redemande à l'élément extérieur, le pouvoir d'être soi-même, une espèce de revivification, de réallumage de soi-même. En Dieu même il y a une respiration, nous adorons un Dieu vivant, un Dieu qui fonctionne, un Dieu qui respire, qui Se respire Lui-même. C'est Lui, nous dit saint Paul, qui donne à tout être vivant, à Son image, *l'inspiration*. Et Job avant lui : *Il tient dans Sa main l'âme de tout ce qui vit, le souffle de toute chair d'homme* (12, II). *J'ai donné la respiration à tout ce qui marche* (Is., 42, 5). *Toutes les âmes sont à*

Moi (Ez, 18, 8). Mais je n'en finirais pas de citer tous les textes qui se pressent sous ma plume, à commencer par le plus important, celui de la Genèse (2, 7) qui nous montre le Créateur insufflant la vie jusqu'au plus profond de Sa créature. Ce souffle, Il le lui redemande. Le Verbe Se procure au fond de notre cœur une parole sur nos lèvres créée.

La Création tout entière ne nous montre-t-elle pas partout l'initiative appartenant à la Cause finale, c'est-à-dire au besoin que le Créateur a jugé bon d'avoir de *ça? Ta main gauche est sous ma tête*, dit le Cantique des cantiques, *et de la main droite Tu m'enlaces pour m'attirer à Toi*. La main droite de Dieu, Il S'en sert pour appeler à l'existence, à la coexistence, à une certaine connaissance de Lui, ce que Sa main gauche par l'administration des Anges Lui a préparé. *Montre-Moi ton visage, car il est beau, fais-Moi entendre ta voix, car elle est douce* (Cant., 2, 12) : aussi bien le rugissement du lion que le gémissement de la colombe et le bêlement de l'agneau, et que dire du vagissement des nouveau-nés?

Et maintenant écoutez bien! La grande charité de Dieu envers Sa créature, ce n'est pas cette Providence journalière par laquelle Il leur dispense la nourriture, comme dit le psaume « en temps opportun ». Ce ne sont pas ces dons exceptionnels de la nature ou de la surnature qu'Il a accordés à tels ou tels de Ses agréés. C'est quand Il nous permet de notre côté de faire quelque chose pour Lui. Le premier cri de saint Paul quand il est culbuté, les quatre fers en l'air, sur le chemin de Damas, croiriez-vous? Il ne songe même pas à dire merci, le monstre! c'est : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Et de même le premier cri de la créature, depuis ce qu'il y a de plus bas dans la profondeur jusqu'à ce qu'il y a de plus haut dans l'élévation, c'est : Seigneur, que voulez-vous que je fasse de ces moyens que Vous m'avez accordés pour exister?

L'idée de l'Évolution purement mécanique, telle qu'elle a été conçue au siècle dernier sous le signe de la Cause efficiente [1] et telle qu'elle est en train d'expirer en celui-ci, se heurte à des objections irréfutables. Descartes qui en est l'inspirateur primitif demandait qu'on lui donnât l'étendue et le mouvement — rien que cela! — et qu'il se faisait fort de reconstruire le monde. Les quelques essais d'amateur qu'il a faits dans cette direction ne sont pas pour nous donner confiance. Mais Descartes

1. Le triomphe de la Cause efficiente, de l'idée mécanistique, du moins déterminant le plus, du progrès contraint par la nécessité à sans cesse se surpasser lui-même, c'est de la faire aboutir, comme le veulent Hegel et Renan, à Dieu! Ce n'est plus le monde qui est l'œuvre de Dieu, c'est Dieu qui est l'œuvre d'un monde, condamné par je ne sais qui, pour Lui aboutie, aux travaux forcés. « *Le fait est une coupure arbitraire : la loi seule existe et tout s'y réduit.* » « *La nature et l'histoire ne sont que le déroulement de l'universelle nécessité : le monde forme un être unique et indivisible dont tous les êtres sont les membres.* » « *Il est engagé dans une entreprise dont le succès final* (pourquoi final?) *sera le complet avènement de Dieu.* » (Ernest Renan, cité Par Jacques Chevalier dans son livre sur Bergson, pages 8 et 9). En somme il lui faut bien admettre la Cause finale, mais en tant que la fabrication d'un effort aveugle.

se formait du monde une conception aujourd'hui abandonnée ; d'une part une matière neutre et inerte, et en dehors d'elle une impulsion, interprète habile et complaisante de la chiquenaude initiale. Il est établi aujourd'hui que tout, et la masse elle-même (selon que l'avait soupçonné Leibnitz), est réductible au mouvement, ou, comme on dit de préférence, à l'énergie. Et que cette énergie, depuis les régions les plus infimes jusqu'aux plus élevées de la physique et de la vie, est soumise à la double condition du sens et de la composition, à quoi elle ne saurait préexister. L'unité pure, autonome, existant par elle-même, l'atome épicurien par exemple, n'est qu'une vue de l'esprit. Rien n'existe que par rapport à autre chose et en fonction, *planmaessig*, d'autre chose. On connaît l'adage scolastique : *agere sequitur esse*. Mais on pourrait dire aussi bien que *l'être suit l'agir ;* et que pour interroger ce comparant nous avons tout d'abord à lui demander ce qu'*il fait*, ce qu'*il fait là*, comme un personnage dans une pièce. Ce qu'il fait de la fraction d'énergie dont il est dépositaire, et en vue de quoi il est costumé et outillé. La notion mécanique subsiste toujours, mais il ne s'agit plus de l'obéissance passive d'éléments aveugles, il s'agit d'une conscience, d'une responsabilité, à des degrés divers de lucidité, d'initiative et de talent, qui pénètre toute la troupe, tout le personnel, depuis le premier rôle jusqu'à l'électricien et au souffleur. Un recrutement de volontés au service de l'Ordre du jour.

Au service... Mais comment s'appelle-t-il, autrement que le Diable, ce citoyen du néant, qui a proclamé fièrement qu'*il ne servirait pas*, qu'il ne servirait à rien (quelle erreur!). Mais au contraire Celui que le prophète Isaïe (Ch. 53) appelle le Serviteur par excellence, Son dernier mot, comme on dit, avant de Se livrer à ceux qui Le cherchaient (Mat., 20-28), a été qu'*Il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir*. De même tous les êtres vivants (et jusqu'où ne s'étendent pas les racines de la vie?), tous ces mots qui balbutient le Verbe, nous savons qu'ils n'ont besoin d'être servis qu'afin de servir davantage, afin de réaliser mieux, plus, le témoignage que Dieu leur a confié et qui est leur raison d'être. C'est pourquoi nous voyons dans la Genèse Dieu appeler à l'existence les ordres superposés de créatures pour se servir les unes aux autres, pour se procurer les unes aux autres les moyens de l'existence, jusqu'à ce qu'apparaisse l'homme qui les *domine* toutes et qui se sert d'elles sans servir à aucune d'elles. Est-ce pour être soustrait lui-même à cette sainte loi du service? Aucunement. Comme les créatures ont besoin les unes des autres pour une fin temporelle, Dieu a besoin de l'homme pour une fin rédemptrice. Et à cet effet Il lui a donné les Dix Commandements dont le premier est de ne pas s'empêcher lui-même de Le servir, de Lui servir, en Lui suscitant la concurrence de ce qui n'existe pas. Et de ne pas empêcher les autres hommes de Le servir, de Lui servir, en leur nuisant dans leur personne ou dans leurs biens.

Saint Paul (Rom., 8, 22) nous dit que la créature est en *travail de parturition*. En parturition de quoi? C'est saint Jean qui nous donne

la réponse : en parturition du Fils de Dieu[1]. Il fallait que la créature enfante l'homme pour que l'homme enfante le fils de l'homme. Comme le *fiat* de la créature inspirée a répondu à celui du Créateur lui proposant les oiseaux et les poissons, ainsi le *fiat* de la Vierge inspirée à celui de Dieu lui proposant ce *quelque chose de saint qui n'a d'autre nom que Jésus.* Épanouissement suprême de tous ces *fiat* successifs par où la Créature se sert de ce commencement d'obéissance que Dieu a mise en elle pour en solliciter l'élargissement. Dieu a un plan qu'Il réalise par étapes successives, non pas en vertu d'une décision arbitraire, mais de telle sorte que chaque « jour » apporte sa contribution au jour qui suit et que chaque « soir » soit l'aurore d'un « matin » dans la nouveauté. Il crée d'abord la lumière, comme pour y voir clair, et puis cette étendue qui est à la fois un principe de ténacité dans la forme et de composition dans la distinction. Et puis voici que dans la matière qui n'est que mouvement emprisonné dans une forme s'insère quelque chose de nouveau, la vie, une source autonome de commencement, de sens et de modulation. D'un « jour » à l'autre « jour » il n'y a pas interruption, hiatus, brusque apport d'hétérogène. Sans la lumière et sans l'étendue il n'y aurait pas d'apparition végétale. Dieu « commande » la plante comme on commande une fourniture à un atelier tout prêt. On pourrait aussi bien dire qu'Il la lui « demande » et voici que toute cette mécanique, sourdement consciente de ce *matin* qu'elle portait en elle s'adapte *multifariam multisque modis* à cette exigence qui lui est imposée, comblant son vœu secret. Et de même quand le Créateur commande, demande, à la terre, à la mer et à l'atmosphère les poissons, les oiseaux, les reptiles et tous les autres animaux et finalement l'homme dont Ézéchiel a dit que *son père était Amorrhéen et que sa mère était Céthéenne.*

Le livre de la Genèse nous donne un indicatif de la distribution, le tableau par larges catégories des acteurs, il ne nous dit rien de la pièce elle-même, de ce qu'ils font, de ce qu'ils font ensemble, de la pièce avec ses péripéties et le sens qu'elle a, que métier leur est de mener à bien. Aucun qui soit capable d'exister tout seul, sans une cause, sans toutes sortes de causes derrière lui, sans des besoins en avant de lui et sans toutes sortes d'obligations latérales. Je laisse de côté les conditions physico-chimiques, si ingénieuse et délicate qu'en soit l'interprétation. Je parle de ce que nos acteurs ont l'un pour l'autre d'indispensable, de cette appétence essentielle qui les rattache l'un à l'autre, et que rien n'empêche d'appeler l'amour.

Il y a d'abord la différence des sexes par quoi une vie nouvelle émane d'une donation réciproque. Il y a aussi la nourriture que chaque être vivant, quand il ne se la procure pas de la plante, demande à d'autres êtres vivants, donnant ainsi comme une image de la Communion des Saints. Il y a les sociétés animales, composées et administrées comme

1. *Il leur a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu.* (I, 1, 12).

par une âme collective. Il y a le premier rudiment de l'inspiration prophétique à laquelle nous allons arriver tout à l'heure, qui est le phénomène mystérieux de l'instinct et de l'orientation. L'insecte par exemple qui accomplit une opération d'une précision chirurgicale sur un autre insecte dont la vue lui est cachée. Le sens infus de la direction chez beaucoup d'espèces animales dont le pigeon voyageur est le type. Le va-et-vient migratoire des oiseaux. La vision incorporée à l'anguille de cet abîme nuptial au plus profond de l'océan où la mort lui est réservée, et le jeune en un itinéraire imperturbable retrouvant le coin de haie là-bas d'où c'est que la mère est partie.

Jusqu'ici nous n'avons pas envisagé le tableau dans son ensemble. Nous nous sommes bornés à considérer chacun des éléments qui le composent dans le rayon d'activité afférent à son appropriation scénique. Mais le livre de l'*Ecclésiastique*, sans être en contradiction avec celui de la Genèse, nous dit que *Dieu créa toutes choses en même temps*. Le monde n'est pas un amas hasardeux d'entités hétéroclites, mais un ensemble vivant, solidaire en toutes ses parties, un agencement qui implique pour son fonctionnement régulier celui, harmonieusement réparti, de chacun de ses organes. Il y a les qualités de base, communes, mais dans un ordre de plus en plus spécialisé, poids, mouvement, étendue, atmosphère, lumière, température, électricité, « donné » physique et chimique, etc. : et puis il y a les qualités propres à chaque règne, à chaque espèce végétale et animale, jusqu'à ce qu'on arrive à l'individu et à la personne. Mais là encore se fait sentir l'unité de plan, et j'aimerais plutôt dire de programme, sans laquelle il n'y aurait pas de pièce possible. C'est pourquoi le Cantique (2,4) fait dire à la Créature que *Dieu a ordonné en elle la charité*, c'est-à-dire la possibilité entre tous les êtres de communier et de se faire du bien les uns aux autres, c'est-à-dire de s'aider réciproquement dans leur travail en vue d'une fin commune. Il faut comprendre ces mots dans un sens très étendu. Il ne s'agit pas seulement d'un bien matériel et d'une aide dynamique. Il s'agit de l'apport que les créatures se font les unes aux autres au point de vue de la connaissance, de l'apport sémantique que chacune fait à toutes les autres en leur co-naissant. C'est ainsi qu'un substantif à lui seul n'a qu'un prix limité. Mais vient l'écrivain de génie qui lui ajoute le qualificatif illuminateur, qui le prend pour amorce et pour support d'une phrase motrice, qui lui provoque par le moyen d'autres mots relation et acte. La charité prend alors un sens illimité. Il n'est rien dans le monde réel qui ne soit capable de servir à autre chose et de l'aider au sens. C'est le domaine inépuisable de l'analogie dont saint Bonaventure a donné la formule : *a est à b ce que c est à d*. Formule aussi féconde pour le savant qu'elle peut l'être pour l'artiste. Comparaison n'est pas raison, a-t-on dit. Mais sur quoi s'appuierait la raison si la comparaison ne lui avait éclairé et ouvert jusqu'à l'infini le champ de l'expérience ? — Il y aura à revenir sur cette idée.

Supposons maintenant un observateur, ou, comme on disait au

XVIIIe siècle, un espion, pourquoi pas un critique ? comme celui qui dans la presse parisienne a la page du Théâtre. Chargé par les corps savants de la planète Mars d'adresser un rapport à ceux de la planète Vénus sur la curieuse particule intermédiaire qui depuis longtemps est une offense à leurs prunelles respectives, le voici débarqué d'une de ces soucoupes volantes dont depuis quelque temps l'Amérique s'amuse à chatouiller notre badauderie. Notre pelote n'a plus de secrets pour lui, il en a fait le tour dans tous les sens, et maintenant le moment est venu pour lui de rédiger. « Je ne traiterai pas, dit-il, du curieux (il emploie le mot *cute*, emprunté à je ne sais quelles mauvaises fréquentations) du curieux système de circulation qui pourvoit à la vie et à la respiration de notre voisine Gaïa. C'est l'affaire de mon collègue scientifique qui m'accompagne. Gêné par l'ignorance du langage, je ne vous parlerai que de généralités, mon rayon se limitant à tout ce que l'œil peut apprendre à un philosophe. Je résumerai mon point de vue en disant que Gaïa me paraît surtout, au cours de l'ellipse obstinément qu'elle ne se lasse pas de tracer à travers notre manuel de cosmographie, une entreprise de spectacles. Il y a autour d'elle en son milieu une zone fixe (comparons-la, si vous voulez bien, aux coulisses), une zone d'immobilité où le climat ne change pas, consacrée à la contemplation, ou bien à une macération accablée, au rêve, et quand le désespoir succède au marécage, dans le vertical à une espèce de révolte fascinée. Et puis, au nord et au midi s'équilibrent les entreprises régulières de représentations. Je ne doute pas que le spectacle réalisé ne soit intéressant, du moins s'il était donné au précaire touriste que je suis d'en pénétrer le sens. J'en ai pour cela deux preuves. D'une part il y a l'importance on dirait religieuse que la nature paraît apporter à chacun de ses acteurs, ou caractères, ou types, le soin qu'elle met à les préparer, armer, maquiller, costumer, « produire » dans tous les sens du mot, et l'inimaginable finesse, patience et complexité des moyens employés à cet effet, mais aussi la sévérité impitoyable qu'elle met à subordonner l'individu à l'ensemble, de sorte que la multiplication effrénée du mangeable ait pour contrepartie l'insatiable gosier des dévorateurs. D'autre part, la pièce, il serait plus juste de dire la « parade » est toujours la même. Dans un détail indéfiniment renouvelé et varié toujours la même, le balancement perpétuel des saisons. On dirait que la représentation n'a d'autre raison d'être que de finir, afin de se procurer le moyen de recommencer. Le devoir est là, à tout prix il lui faut qu'elle *s'exécute*. On dirait un infirme qui a quelque chose de très important à dire et qui ne parvient pas à se faire comprendre. Et alors, il n'a d'autre ressource infatigablement que de se répéter, et de se répéter, et de se répéter encore ! Et alors, compte tenu des bégaiements, aux branches dénudées du même arbre, c'est la même réapparition dans une ostension naïve au printemps du même feuilleton. La même rose inédite. Et dans ce recoin de la sapinaie sous la neige la recopie exacte sans qu'il y manque rien du même *érythrium dent-de-chien*. « Tout de même peut-être qu'à

force de me répéter je finirai par me faire comprendre! » C'est en passant que métier m'est de rendre témoignage à ce qui ne passe pas.

Ainsi la plume en courant sur le papier qui laisse derrière elle un *sens* inaltérable.

Ces observations et références que la science a multipliées pour nous sur le plan de l'espace, quel dommage qu'elles nous fassent si largement défaut sur le plan de la durée, ne nous laissant qu'un embrouillement de vestiges évacués. Apprécions cependant un fait. Ce vaste monde qui nous entoure, il n'existe pas, il continue à exister, il est moins là qu'il ne continue à être là. Il ne suffit pas de l'apprendre et de le comprendre, il faut l'entendre, écouter à quoi il veut en venir. Il ne suffit pas de l'engloutir dans son harmonie, il faut le filer dans sa ligne mélodique. Tout à l'heure notre Soucoupier concluait à l'importance que la nature attachait à ses « créations » (comme on dit une *création* de couturier ou de music-hall), de l'insistance qu'elle met à les répéter. Mais non moins remarquable est sa persistance, une persistance ininterrompue, mais qui ne se refuse pas à la modulation. Les montagnes sont quelque chose de pétrifié dans l'arrêt, témoignant de la volonté architectonique à laquelle elles ont obéi avec une violence qui va jusqu'à la convulsion. Mais la plaine elle-même, et je ne dis rien de cette évaporation méditative, mais il y a cette mesure sainte que par la pente elle prête à l'écoulement, il y a cette ouïe et ce son bas qu'elle rend, il y a ce hérissement de sensibilités innombrables et diverses par où la végétation l'immerge dans le moment et la température. Il y a une attention à l'heure. Dans une conjuration perpétuelle et générale, sous les périodes alternatives sans cesse renouvelées comme d'une respiration, il y a quelque chose qui se passe, il y a quelque chose qui se prépare, il y a des compléments divers qui par le moyen du verbe se consultent avec le prédicat. Il y a, imperceptible, mais réelle, suite.

Une suite dont la pointe est confiée successivement, elle passe d'un règne à l'autre : du règne minéral au règne végétal, et puis au règne animal et de celui-ci au règne humain. Appelons cela, si on veut, le *progrès*. Un mot qui n'a rien que de familier pour le chrétien, alors que l'office d'aujourd'hui (8 décembre 1952) lui montre le Tout-puissant avant de créer le monde se consultant avec l'Église, et celle-ci s'avançant à travers les âges et les peuples *comme une aurore qui se propage*. L'émanation Scripturaire nous montre, combien vaguement! dans l'histoire de l'Humanité une période de dispersion et de peuplement, une reconnaissance des horizons, et puis, à l'intérieur de compartiments vérifiés, une période de condensation, de prise de possession et de prise de conscience collective.

Pendant de longs siècles, qui en Asie se sont prolongés presque jusqu'à nos jours, ces groupements humains, analogues aux colonies animales, ne montrent aucune vocation étrangère à celle de subsister sur leur propre fonds. Rien de monotone, par exemple en Chine, et il en fut sans doute de même pour l'Égypte et pour la Chaldée, comme cette succession

de dynasties en somme identiques à elles-mêmes, et succombant l'une après l'autre au même rythme tant bien que mal d'aurore, d'apogée, d'usure et de décrépitude. Il y a bien des secousses extérieures, de caractère disons météorologique. Ce sont des tornades passagères, laissant derrière elles plus ou moins de dégâts et de germes, mais bientôt l'intrus est absorbé, le niveau se referme, en proie aux rides, et la vie recommence à moutonner. Il en est de même pour l'Inde où, s'il est vrai qu'un élément hétérogène sous la forme de l'Islam réussit à s'implanter, une loi de fer, grippant tous les ressorts de la vie sociale, est venue interdire, avec la possibilité, jusqu'au désir et à l'idée même du changement. Et ce principe d'atonie, de contraction et d'immobilité, quand la décomposition ne lui sert pas d'alternative, nous le retrouvons dans l'Islam lui-même, dans ce Judaïsme talmudique qui a succédé à l'ancienne foi, et dans l'Église orthodoxe. Masses azymes que le ferment ne renouvelle plus.

Et maintenant... je cherche les mots qu'il faudrait... et je demande à ceux de mes lecteurs qui ne partagent pas mes croyances de m'accorder la même indulgence qu'ils ne refuseraient pas à un musulman ou à un hindou... j'ai parlé de ces trois règnes de la nature auxquels vient se superposer le règne humain : puis-je donner le nom de règne divin à cette étincelle organique d'inquiétude, de désir et de mécontentement insérée au plus profond des entrailles de l'Humanité? Les savants, si je ne me trompe, admettent que les forces de la vie s'exercent au rebours de la loi d'entropie ou de déperdition qui régit la matière brute. Tout se passe comme si le gland, invité à remonter la pente, savait ce qu'il fait et portait en lui l'idée active de ce chêne qui lui a été commandé. Et de même dans le cœur des fils d'Adam, c'est comme si le souvenir s'accrochait à la prescience pour dénier ce droit à l'immédiat de prévaloir. On les voit planter à la distance calculée des piquets, comme de vagues poupées, es Idoles, pour, du dehors, stimuler un certain goût en lui d'initiative et de résistance. Et je n'ai aucun droit de négliger cette tradition suffoquée, mais tenace, d'un Créateur primordial que le Dr Schmidt a retrouvée chez les contingents en apparence les plus dégradés de l'espèce humaine.

Tout cela n'aboutissant qu'à un chaos de rêves et de rêveries, légendaires et métaphysiques. Rien de sûr proposé à l'intelligence, rien de puissant à la volonté. Elle n'a pas encore retenti, cette injonction du cuivre : *Lève-toi et marche !* L'œil distrait, le jarret débile, comme on dit d'une horloge qu'elle *marche*, l'Humanité n'a pas encore appris à user de son ressort pour « marcher ».

J'ai mon idée personnelle, mais c'est uniquement à un point de vue disons d'entrepreneur que je voudrais me placer. N'est-il pas évident que pour cet entrepreneur, chargé d'utiliser l'homme dans ce qu'il a de plus propre et qui le distingue le plus de l'animal, c'est l'immédiat qui est le danger, c'est contre l'immédiat qu'il aurait avant tout à le « remonter »? La nature elle-même, dans un rayon limité apprend à la

bête, pour le maintien et la propagation de la race, à sacrifier le présent à l'avenir. Et la famille, le clan, la patrie, donnent à l'individu, usant à cet effet de coopération, la même leçon. Mais ni l'un ni l'autre de ces prétendants ne suffit à s'adresser en nous à tout l'ensemble de nos forces, jusqu'aux racines mêmes de notre raison d'être. Leur *pull*, comme on dit en anglais, est insuffisant. Elles laissent dans nos puissances de larges régions inemployées. Or, l'homme n'est fait que pour servir, pour être totalement bon à quelque chose. *Ambula coram Me*, dit Dieu à Abraham, *et esto perfectus*. Et il ne se sent vraiment satisfait que quand la cause finale en lui aura réussi totalement et librement à se subordonner les causes efficientes. « Marche par rapport à Moi », et en effet c'est en *marchant* par rapport à Moi, c'est-à-dire par rapport à ton principe, que tu apprendras à te *réaliser* [1].

Et, en effet, l'Humanité s'est mise en marche « par rapport à Moi », c'est-à-dire par rapport à Dieu. Elle s'est mise en marche, consciente pour la première fois derrière elle d'un sillon ininterrompu [2], et déterminatrice, dispensatrice autour d'elle d'un ébranlement de plus en plus étendu qui finira par s'élargir jusqu'aux limites de la planète. En sorte que rien ne se passera plus que par rapport à Dieu et que c'est l'Histoire tout entière, la ligne humaine au travers de la circonstance maintenant pourvue d'un sens, qui acquerra la dignité d'Histoire Sainte. Hegel et Ernest Renan ont fait beaucoup de volume autour de cette fière trouvaille d'un Dieu qui n'est pas encore, mais que l'Humanité se chargera de réaliser peu à peu (toujours la cause efficiente!) En fait cette idée qui a ébloui beaucoup de sots n'est que la contrefaçon de ce qui s'est passé pour de vrai, selon le récit que depuis des générations on fait aux petits enfants du catéchisme. Il ne s'agit de rien autre que de la Promesse faite à nos premiers parents au sortir du Paradis terrestre, confirmée par Moïse dans le passage fameux du Deutéronome que nos littéralistes s'efforcent en vain d'exténuer, et enfin triomphalement trompettée par les prophètes. *La Justice et la Miséricorde se donneront un baiser*, dit le Psalmiste. *Les cieux exauceront la terre*, dit Osée, *et la terre exaucera le ciel*. Et Isaïe : *La nue épanchera sa rosée et la terre germinera son Sauveur*. Et l'on entend ce grand cri que tous les échos de la terre ne se lasseront pas de répercuter : *Je me suis tu trop longtemps et maintenant Je Me fais entendre ! Moi, Moi ! C'est Moi ! Je viens ! Et moi*, dit la Vierge de Nazareth, *me voici !*

C'est une belle et grandiose idée que la créature en travail de son Sauveur. Et ce Sauveur, ne dites pas qu'elle n'en a pas besoin. Rien de plus profondément vrai que cette parole de saint Paul que *toute créature gémit dans la prévoyance de sa rédemption, dans l'expectative de la révélation du fils de Dieu*. Il y a dans le cœur de tout être humain, comme le savent

1. Comme on dit qu'on *réalise* une créance.
2. *Post eum lucebit semita*. Job, I, 23.

les grands meneurs d'hommes, une espèce de héros séquestré qui n'attend que l'occasion de se manifester. Nos psychanalystes parlent de *refoulement*. Et c'est vrai qu'il y a refoulement, mais il ne se produit pas toujours du dehors au dedans. Plus puissant encore quand il s'exerce du dedans au dehors, quand la créature, *qui est soumise à la vanité, ne le voulant pas*, entend qu'on l'a appelée par son propre nom, et dans un coup d'indignation se débarrasse de ces liens de l'animalité et de l'habitude dont on essayait de la garrotter. Je ne suis pas au monde! Je ne demande pas qu'on me soutire mes forces. Je demande qu'on me fournisse le moyen de les employer. Je demande qu'on ait besoin de moi. Besoin de moi essentiellement. Je demande qu'on ait besoin de moi en tant que tel. Maintenant que je suis né, il me reste à co-naître dans l'application de toutes mes forces et de toute ma volonté.

On aperçoit dès lors l'importance capitale de cette prééminence donnée à l'idée de fin. Toute notre vie a pris un *sens* et l'histoire de l'Humanité, cette histoire à laquelle nous avons à fournir notre part de coopération, elle aussi, elle a pris un *sens*. Nous ne sommes plus des esclaves travaillant sous le fouet de l'exacteur. Nous sommes des artistes sous l'inspiration d'un chef qui n'a besoin de rien davantage que de notre liberté. D'une liberté, qu'elle est douce! mille fois plus exigeante que la contrainte. Notre vie a pris valeur et dignité, quelle valeur, grand Dieu, et quelle dignité. Cette *vanité* dont se plaignait l'Ecclésiaste, qu'en a-t-on fait? Tout nous sert maintenant qui puisse nous servir à servir. Nous avons des yeux pour regarder en avant, des oreilles pour prendre compte de ce qui se passe autour de nous, une intelligence pour comprendre, une conscience pour juger, une mémoire au service de notre imagination, et tout notre être sans qu'il y manque rien pour agir notre volonté. Et au-dessus de tout cela, comme un tempérament continuel, le sentiment ininterrompu de la musique. *N'empêchez pas la musique*, nous dit un verset de l'Écriture qui renferme en lui toute la morale. Et cette recommandation a deux sens. Tout d'abord ne faites rien qui oblitère en vous le sentiment délicat de cette ligne mélodique personnelle qui vous permet, analogue à l'instinct d'orientation des animaux, de *vous retrouver* dans la diversité des proportions extérieures. En second lieu, *veillez et priez*, nous dit l'Évangile : qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que dans le développement orchestral notre pupitre a un rôle à la fois passif et actif. Passivement au sein de cette composition sacrée où nous tenons notre partie, il s'agit de ne pas pécher contre cette justesse qui se confond avec la justice. Ce *juste* (*Justum*, le *Juste* au sens abstrait que dispense au-dessus de nous la main du *kapellmeister*), il s'agit de lui fournir, et pourquoi pas de lui inventer? l'accord approprié. Et nous-même, ce n'est pas comme si on n'avait pas besoin de nous! Tout à coup il s'est fait un silence, il s'est creusé au milieu de l'orchestre un abîme prêt à nous dévorer!

Cette ligne mélodique qui s'allonge en accord avec le contrepoint, ce

passé en vertu d'un sens qui nous donne prise sur l'avenir, cette évocation du nouveau qui conclut l'initiative inspirée et raisonnable du discours, la vie individuelle ne lui ouvre qu'un champ médiocre et restreint, mais c'est l'Histoire depuis le christianisme, cet horizon sans cesse élargi devant nous qui sur notre désir exerce une irrésistible séduction. Il n'a pas cessé de retentir à nos oreilles, ce commandement primordial donné à l'homme d'*opérer la terre*. Il ne s'agit pas seulement d'une opération matérielle qui n'a qu'une valeur de défrichement, où l'épée joue son rôle aussi bien que les autres instruments aratoires. Il ne s'agit pas d'un apport d'utilités, d'une exploitation de ressources, d'une dispensation d'ordre et de paix, de tout le bien qui peut suivre l'action du colon, de l'ingénieur, du médecin, du magistrat et du gendarme. *Je suis venu*, dit le Christ, *afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment*. Il s'agit d'une rénovation, il s'agit de la vivification et de l'illumination de cette personne dormante, il s'agit de ce frère dont nous avions besoin et qui avait besoin de nous, de ce visage nouveau pour nous écouter et de cette voix pour nous répondre.

Ma vie n'a pas été perdue puisqu'elle m'a permis de voir partout autour de moi en Extrême-Orient grandir les prémices de la moisson chrétienne. Je revois en Chine à côté des pagodes abandonnées les églises remplies, bourrées, de la compacte masse vivante, chaude, hurlante, des hommes, des femmes et des enfants. Je revois les bonnes petites mamans japonaises se rendant à la Sainte Table avec leurs bébés sur le dos. J'admire ces peintures où l'évangile a apporté à un art qui s'étiolait de nouveaux thèmes. Et, enfin, la campagne d'Indochine dans certaines régions hérissées de clochers offrait à mes yeux un paysage aussi chrétien que celui de la Bretagne. D'autres pourraient parler aussi bien de ce que le travail apostolique a fait de l'Amérique du Sud et de l'Afrique. Le temps est fini de la mélancolie et de toutes ces amères méditations du pessimisme païen!

En somme il y a dans le monde le mouvement incarcéré dans la forme qui continue : c'est le règne de la matière brute. Il y a le mouvement dans une forme asservie à la répétition, cyclique : c'est le règne des êtres vivants. Et il y a le mouvement linéaire qui procède, orienté vers une fin : c'est l'Histoire humaine.

L'observation nous montre que la vie de l'individu animal est fonction, dans des conditions rigoureuses, du milieu qui lui fournit ses moyens de subsistance. D'où un programme auquel il doit impérativement s'adapter, l'éloigné et l'inconnu s'imposant d'ailleurs souvent, comme dans le cas des anguilles et des espèces migratrices, aux dépens de l'immédiat. Chez l'homme, même dans le cas des travailleurs les plus humbles et des nécessités les plus asservissantes, le présent et l'immédiat s'imposent avec une nécessité beaucoup moins tyrannique. A l'instinct viennent se substituer d'une manière démesurément élargie, lui permettant de faire face non pas seulement à un petit nombre de situations, mais éventuelle-

ment à toutes, l'intelligence, l'imagination et la volonté. On peut dire sans exagération que dans sa vie c'est l'avenir qui joue le rôle principal, le rôle moteur, et que tout dans sa journée se passe par rapport à un futur perspectivement envisagé. Qu'il s'agisse du paysan qui ensemence son champ, du manœuvre qui gagne son salaire, du banquier qui ouvre un crédit, du spéculateur qui engage une opération à terme, du diplomate qui se prête à une négociation, c'est toujours le futur qui est premier et à l'égard de qui le présent ne joue qu'un rôle de préparation. Tout se passe comme si nous nous accommodions à un arrangement en avant de nous qui nous ingère à lui.

De cette ingestion l'intelligence, le jugement, l'expérience, et dans une mesure plus large encore les côtés affectifs et passionnels de notre tempérament, sans parler des puissantes pressions postérieures et latérales, sont les éléments principaux. Mais souvent, soit que le temps nous manque, soit que joue un rôle ce phénomène mystérieux qu'on appelle l'intuition, il s'établit un lien fulgurant entre la conception et l'acte. Je parlerai tout à l'heure de l'inspiration scientifique et poétique. Mais d'une manière générale on peut dire que l'inspiration, jouant souvent le rôle d'une intervention, ou même d'une adjonction, transcendante, dans notre ligne de vie moyenne, tient dans notre activité psychologique une place essentielle et indispensable. Il y a une inspiration du financier, du praticien, du militaire, du policier, du médecin, de la mère, de l'amante. Que dire de l'artiste ou de l'écrivain dont c'est une banalité de reconnaître que, par-dessus toute l'habileté du fabricant, il n'est rien « s'il n'a reçu du ciel l'influence secrète »? De quoi sont les symboles la prosodie et la rime qui sont là, non pas pour seconder la pensée, mais en avant d'elle, pour la provoquer. Et de même dans le vieux drame anglais telle action étrangère à la principale, mais qui par rapport à elle joue le rôle de catalyseur. Ou dans un tableau tel détail en apparence inexplicable, mais il fallait du bleu ou du jaune (ou quelque chose de plus subtil). Ou telle pointe de sentiment sans laquelle entre deux âmes il n'y aurait pas de composition.

C'est là où l'analogie dont nous entendions tout à l'heure saint Bonaventure nous donner la formule joue son rôle merveilleux en tant qu'instrument de découverte. Claude Bernard voit des mouches s'acharner sur des débris de foie, et aussitôt, le couple mouches-sucre s'établissant dans son esprit, il découvre la fonction glycogénique du foie. Charles Nicolle attribue sa principale découverte sur le typhus à la vision d'une porte fermée. Victor Hugo distingue d'un regard dans la tête d'un mouton un élément dont il nous fait reconnaître la valeur panique : c'est la *Brebis Épouvante*. Mallarmé définit la poésie « l'hymne des relations de tout avec tout ». La Bible ne se lasse pas de nous dire d'*interroger les animaux*, et en général toutes les créatures de Dieu et nous introduit ainsi à des profondeurs spirituelles qui autrement nous auraient été refusées. Je compare ces aperceptions foudroyantes au regard de l'enfant qui,

en clignant des yeux, distingue tout à coup dans le feuillage d'un *puzzle* la tête de Napoléon qu'il y cherchait. Autre comparaison : le radar. Nous sommes des postes à la fois émetteurs et récepteurs d'ondes, d'échos que nous recherchons et qui nous recherchent. Le Psalmiste ne dit-il pas que le bienfait de la foi est de nous *parachever les oreilles?*

Nous voici maintenant, au terme de cette longue disquisition, en situation meilleure pour juger de cette *inspiration*, de cette *prophétie*, de cet esprit qui a animé les auteurs de nos Livres sacrés. *Gratia* [1], nous dit l'adage, *perficit naturam*, signifiant qu'après l'avoir sublimée, elle la comble. De même qu'on voit la main gauche du Créateur fournir à sa créature de quoi répondre au commandement de Sa main droite, et la terre, la mer, mises en position d'honorer la commande qui leur est faite des plantes, des animaux et de l'homme, de même dans le domaine de l'Histoire il y a ce qu'on appelle des *générations*, un crû humain dans les entrailles de la femme qui se prépare à sa vocation, à l'évocation de ce visage avec un nom qui va être faite. Qui ne verrait une parenté de tempérament entre les hommes de la Révolution, la Française et la Russe, entre les hommes de l'Empire, ceux du Premier et ceux du Second, entre tous ces Prométhéens isolés du XIXe siècle, Gœthe, Balzac, Hugo, Darwin, Karl Marx, Bismarck, Wagner, Lesseps, Pasteur, Disraëli, Tolstoï, Ibsen, Rodin, Liszt? Il y a dans Isaïe s'adressant à la Jérusalem de son temps une phrase bien remarquable : *Tu concevras l'ardeur et tu enfanteras l'étoupe*. L'ordre inverse ne semblerait-il pas plus indiqué, et le combustible ne devrait-il pas précéder l'étincelle? Ici c'est l'étincelle au contraire, comme au sein de la femme qui suscite la matière avant que métier lui soit donné d'y mettre le feu. De même c'est l'inspiration, c'est l'aspiration qui se procure l'Inspiré. Quand les apôtres sont réunis au Cénacle après une retraite de dix jours et que l'Esprit divin tombe sur eux, le contact n'est pas long à s'établir et cette flamme enracinée dans leurs entrailles à leur jaillir du front! Entre les quatre lèvres, expiratrices d'une double haleine, que de modes divers d'abouchement! Si le moissonneur Habacuc se débat aux mains d'un ange inspiré, si Jonas de toutes ses forces lutte contre ces ailes qui essayent de l'extorquer à la terre, Jérémie est choisi dès le moment de sa conception, nous voyons Isaïe comme établi, la plume à la main, au beau milieu de la Trinité, et que de saintes femmes qui payent par une longue stérilité ce prophète que tel tournant de l'Écriture leur demandait! Mais pour revenir à des exemples profanes, que de circonstances convergentes, quelle conjuration autour d'un auteur de génie de ce milieu où il puise, pour expliquer l'Iliade ou l'Énéide, ou Phèdre ou Hamlet !

Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche ! Elle a pris le temps de mûrir au cœur des générations avant qu'elle ne fasse éruption sur les lèvres de

1. Le don de prophétie n'est nullement inséparable de la sainteté, comme le prouve le cas de Balaam et de Caïphe. C'est un *charisme*. Voir Cor., 13, II.

l'épouse de Salomon, cette exclamation inouïe au beau milieu de l'Ancien Testament par laquelle la créature répond à l'injonction de son Sauveur. « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces !* » Et par l'organe des prophètes répondant littéralement c'est Dieu à son tour qui prend la parole. *Je t'épouserai*, dit Osée, *dans la justice !* Et Isaïe : *Est-ce qu'une mère oublie son enfant ? Et quand elle l'oublierait, Moi, Je ne t'oublierai pas ! Je vis ! dit Dieu*, (c'est la formule du serment) *si je ne t'enveloppe pas comme une épouse !* Et aussitôt entre l'Ame et son Amant divin le dialogue continue. Puisqu'il te faut la justice, *tire-moi !* dit l'Ame, *trahe me !* qui ne puis rien par moi-même. Que Ta main gauche m'aide à accomplir la volonté de Ta main droite ! C'est le réflexe immédiat de saint Paul foudroyé sur le chemin de Damas : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Voici quelqu'un, après un obscurcissement momentané, que Dieu, comme jadis Il a purifié les lèvres d'Isaïe, a consolidé dans le regard. *Je lui montrerai*, dit-Il, *ce qu'il lui faut souffrir en Mon nom. Souffrir*, pourquoi pas dans le sens d'endosser ? Tout cela dont ses sens sont rapporteurs d'où il aura à extraire la Justification.

Bien entendu, il n'est pas donné à tout le monde d'être un Isaïe ou un saint Paul. Mais l'Humanité a toujours comporté un certain nombre de types qui réalisent pleinement un dessin dont le « rang et la file » n'arrivent à suggérer que des traits épars. C'est ainsi que Napoléon, Virgile, Tartufe, Célimène, de noms propres deviennent dans le langage courant des noms communs. Et c'est ainsi, de même, que les vocations sont rares, mais que les *tentations* sont continuelles. Bien sûr il y a les tentations de l'immédiat qui sont les plus fréquentes et les plus fortes. Mais pas davantage il n'a été refusé à chacun de nous, ce regard par-dessus la circonstance qui perce jusqu'au but. Dans le langage de l'Écriture c'est ce qu'on appelle *des flèches*. Et l'un des prophètes nous dit : *Ils iront dans la lumière de Tes flèches*. Et un autre pour nous montrer le désir ailé par la vision : *Il a rendu tes flèches efficaces du fait de leur pointe ardente*. Mais pour suivre la flèche dans son vol impétueux nous n'avons que nos pieds meurtris, et quel réconfort d'entendre, pas seulement d'entendre, mais de posséder avec nous quelqu'un en qui nous avons placé notre confiance et qui nous dit : *Je suis la Voie !*

PAUL CLAUDEL,
de l'Académie française.

23 décembre 1952.

LA MER PERDUE

par Jan de Hartog

C'est peut-être par ses chansons enfantines que se révèle le caractère authentique d'une nation. A l'âge de dix ans, dans mon école, en Hollande, je chantais en chœur à trois voix avec mes camarades l'histoire d'un petit cavalier qui s'était épris d'une belle jeune fille et qui l'avait abandonnée. La belle jeune fille se retira dans un couvent, le petit cavalier entreprit de l'en faire sortir avec l'aide de trois de ses amis. Mais le couvent était fortifié ; la belle jeune fille les harangua à travers un judas et nos quatre cavaliers munis d'un tromblon ne laissèrent du couvent que des ruines. La belle jeune fille en sortit toute noircie et persista dans son refus d'épouser le petit cavalier qui se fit sauter la cervelle. Ses trois amis prirent l'habit.

Nous chantions à merveille sans nous soucier beaucoup des paroles. Amours, trahisons, couvents mis à sac, remords, désespoirs, c'étaient là les caractéristiques d'un monde où nous ne tarderions pas à pénétrer.

Un monde de rues étroites, balayées par le vent, bordées de filets étendus pour sécher, menant au port avec ses forêts de mâts, ses quais constellés d'écailles argentées. A nos yeux d'enfants de dix ans, cet univers était peuplé de géants qui ne nous remarquaient jamais. Nos jeux sur le quai étaient constamment interrompus par l'irruption d'énormes barils qui dégringolaient des navires sur les pavés et qui nous éparpillaient comme des moineaux. Nous jouions aux billes sur le trottoir, et soudain nous sursautions de terreur en voyant s'avancer sur nous un de ces géants qui regagnait son navire. Pour entrer dans une maison, dans une boutique, nous déposions nos sabots à la porte et à côté des rangées de sabots de géants, ils nous paraissaient douloureusement petits.

Nous jouions aux grandes personnes. Nous nous dandinions par les rues d'un air bravache et nous nous interpellions : « Salut, vieux Dick ! » ou « Dirait-on pas que le vent va tourner ? » Mais la comédie ne s'éternisait guère, car le canon de brume se mettait à tonner, ou bien les marteaux sur les chantiers venaient fracasser le silence, ou encore un véritable géant apparaissait au coin de la rue comme un boutre virant au vent. Et nous voici, à nouveau, éparpillés, comme des moineaux, nos sabots claquant sur les dalles du port comme une volée de grêlons.

Des jeux, nous n'en manquions pas, mais nous jouions toujours aux grandes personnes. Nous ramassions des galoches abandonnées par les géants et nous leur mettions un gréement, nous leur donnions les numéros portés par les boutres les plus rapides de notre village. Car Huizen était réputée pour la vitesse de ses bateaux. Nous lancions nos galoches dans l'eau morte de l'arrière-port, où le bois flotté, les cadavres roses des chats se balançaient doucement au rythme de la marée. Nous nous divisions en deux groupes, ceux de Huizen et ceux de Volendam. Les gars de Huizen pêchaient paisiblement au milieu des boîtes de conserves et des chats et tout d'un coup, les citoyens de Volendam leur bondissaient dessus, s'empêtraient dans leurs filets, déchirant leurs voiles, causant des dégâts considérables, et nous dansions sur le quai en poussant des cris aigus comme des mouettes et il n'y avait rien d'autre à voir qu'une demi-douzaine de vieux sabots à demi immergés roulant doucement parmi les ordures.

Un étranger venu d'au-delà du port ou même de l'arrêt du tramway n'aurait rien compris à nos jeux. Pour les étrangers le Zuyderzée n'était qu'une pittoresque petite mer intérieure laissée là par le grand raz de marée Élizabeth qui en 1302 avait à demi submergé la Hollande et qui devait mourir en 1931 lorsque la grande digue jetée à travers son embouchure serait achevée ; après quoi la terre serait reconquise sur la mer. Parfois des inconnus venus de très loin traversaient le village dans de grands autobus ou amarraient dans le port leurs yachts blancs et or. Ils encombraient nos rues pendant quelques heures, ces hommes à lunettes, ces femmes aux lèvres peintes, ils parlaient un langage étrange, portaient des vêtements exotiques. Ils braquaient leurs appareils sur le vieux Henk qui revenait de la conserverie les bras chargés d'anguilles fumées ou sur Barbara la folle qui avait perdu ses trois fils en mer et que l'on appelait la Crabesse parce qu'elle marchait de côté.

Les touristes venaient pour admirer les vêtements à l'ancienne mode, les pantalons bouffants, les petites rues et la Crabesse qui, depuis la disparition de son troisième fils, voulait montrer son lit aux étrangers pour deux sous en leur disant que le Capitaine Noir avait dormi dedans. Les touristes n'avaient jamais entendu parler du Capitaine Noir. Comme tant d'autres pourtant plus proches de nous, ils savaient ce qu'ils venaient voir avant d'être arrivés et c'est pourquoi ils ne virent jamais les choses sous leur véritable jour. Le Zuyderzée était beau ; et il suffisait de croiser le long de la côte dans un canot blanc, de regarder les petites villes rouges et vertes dans l'aube couleur de flamant rose pour penser qu'il était dommage que ce monde merveilleux fait d'eau et de soleil fût condamné à retourner à la terre.

Pour les villageois, ce n'était pas un dommage, c'était une catastrophe. Le Zuyderzée était le banc de pêche le plus riche de l'Europe. Les harengs s'y pressaient à faire bouillonner sur les hauts fonds une eau que la fermeture de la digue ne tarderait pas à rendre saumâtre. Les deux mille

boutres des petites villes côtières qui avaient assuré la prospérité de six siècles ne parviendraient plus à remplir leurs filets. La misère allait venir et la concurrence entre les diverses flottes se faire plus âpre que jamais.

C'est entre les habitants de Huizen et ceux de Volendam que la situation était alors la plus tendue. Ils possédaient les meilleurs bâtiments et se détestaient depuis le grand raz de marée. Ceux de Volendam étaient catholiques, ceux de Huizen protestants. Ceux de Volendam pêchaient vent arrière, tirant un seul filet. Ceux de Huizen pêchaient par couples tirant des bordées le filet tendu entre eux. Ils ne manquaient jamais de se disputer les meilleurs emplacements.

Les touristes, lorsqu'ils photographiaient une bande de petits garçons en costumes pittoresques en train de jouer aux marins avec de vieilles savates dans l'eau morte du port, lorsqu'ils nous entendaient glapir et trépigner comme des fous avec nos sabots, étaient incapables d'imaginer la vérité dont nos jeux enfantins n'était que le symbole. Comment auraient-ils pu se représenter les boutres de Huizen pêchant tranquillement à l'aube, accouplés, leurs longs filets plats tendus entre eux, leurs équipages endormis.

Soudain les nuages rouges des voiles de Volendam surgissaient du soleil levant. Les boutres de Volendam se glissaient entre les couples de bateaux assoupis, remorquant à toute vitesse leurs filets triangulaires, s'efforçant de couper avec leurs câbles redoutables les filets de leurs rivaux. Mais les filets de Huizen étaient solides et les gars de Volendam se trouvaient parfois freinés net dans leur élan. Alors leurs huniers dégringolaient, leurs poteaux d'amarrage éclataient, les poêles allumés dans le gaillard d'avant se renversaient, emplissant la cabine de cris et de fumée. L'équipage des deux bateaux de Huizen et de celui de Volendam se précipitaient à l'arrière, pour remonter leurs filets essayant d'atteindre les premiers le point où les filets s'embrouillaient. Celui qui y réussissait coupait le filet de l'autre. Mais presque toujours ils y parvenaient tous trois au même instant. La bataille s'engageait, féroce, que les cris aigus des enfants bondissant sur les dalles répéteraient en écho pendant les mois à venir. Les équipages se battaient à coups d'anspects, de bâtons, puis avec leurs hachettes et leurs couteaux. Ils se frayaient un chemin à l'abordage. Ceux de Volendam jetaient dans les bateaux de Huizen des tampons d'étoupes imbibés de pétrole et enflammés. Ceux de Huizen leur sautaient dessus brandissant des perches munies de crochets avec lesquelles ils hâlaient leurs filets. Ils essayaient de planter ce crochet en haut de la grand-voile et s'ils y réussissaient ils se suspendaient à trois à la perche de tout leur poids d'hommes lourds, la voile se déchirait du haut en bas, le vent la déchiquetait et l'arrachait.

Alors le Volendam était perdu. La grand-voile c'était son cœur. Celle-ci déchirée le grand oiseau flottait à la dérive dans le vent. Sitôt qu'un gars de Volendam avait vu partir sa grand-voile il pleurait et s'avouait vaincu ; ceux de Huizen lui arrachaient ses larges pantalons et le fessaient à cul nu

jusqu'à le faire hurler de douleur et de honte. Ils déchiraient toutes les voiles, démolissaient le poste d'équipage, mettaient le feu aux couchettes, coupaient les filets à ras et abandonnaient l'épave fumante à la sollicitude de ses compatriotes. Les pantalons des hommes de Volendam étaient mis de côté jusqu'au retour de la flotte. Et quand les bâtiments pénétraient dans le port l'un après l'autre, la foule massée sur le quai poussait des hourras en apercevant à la corne du vainqueur en guise de pavillon les culottes bouffantes de l'ennemi en déroute, flottant dans la brise.

Nous autres, nous connaissions cela et dans ces moments-là la vie des grandes personnes nous paraissait auréolée de gloire. Ah! vienne le jour où nous-mêmes nous pénétrerions dans le port sur notre bateau et où nous pourrions voir le quai grouillant de monde, les bonnets blancs, les châles bigarrés des femmes et des filles. Où nous pourrions entendre la grande houle de la gloire rouler vers nous comme un nuage doré par le soleil. C'est à cela que nous jouions quand nous dansions dans l'arrière-port, quand on nous photographiait, quand nous glapissions « Arrière, prostituées de Babylone ». Ça c'était la vie, la vie qui nous attendait, les voiles rouges de Volendam, le combat terrible à coups d'anspects, les tourbillons de fumée, les cris des blessés, le retour dans le soleil couchant, les hurrah! A bas les catholiques! Vive le Capitaine Noir! Nous voulions grandir pour être le Capitaine Noir, car le Capitaine Noir revenait toujours vainqueur.

Le Capitaine Noir était le roi de Huizen ; un géant aux yeux bleus dont nul ne connaissait l'âge. Il portait aux oreilles des anneaux d'or et sur ses cheveux blancs, planté en arrière, un bonnet d'astrakan noir. Son bateau le *H.Z.* 69 était un des deux plus grands parmi les quelque cent bateaux que comptait le port. L'autre le *H.Z.* 55 était commandé par Arie Kos, le partenaire de pêche du Capitaine Noir. Tout le monde autour du Zuyderzée connaissait son nom et les enfants de Volendam avaient de lui, sans l'avoir jamais vu, une peur affreuse. Lorsqu'ils n'étaient pas sages, il suffisait que leur mère leur dise : « Dors ou je vais chercher le Capitaine Noir » pour qu'ils se tinssent cois jusqu'à l'aube.

Mais nous connaissions bien le Capitaine Noir. Dans les rares moments où il se trouvait à terre, il traçait un sillage de silence à travers les rues pleines de galopins. Nous le suivions à distance, en troupe muette, pour voir dans quel lit il irait dormir le soir. Parfois entendant derrière lui le menu galop de tous nos sabots il se retournait et grondait : « A la niche. » Les sabots claquaient avec le fracas d'un baril jeté dans le port. Blottis dans les coins, dissimulés derrière les filets étendus nous le guettions pour le voir frapper à une porte, pour l'entendre dire « Bonjour, chérie » lorsque la porte s'ouvrait. Il ne prononçait jamais aucun nom, il disait seulement : « Bonjour, chérie », et les plus sages d'entre nous murmuraient qu'il n'avait pas la mémoire des noms.

La légende voulait qu'il n'y eût pas une vieille fille, une veuve, jeune ou vieille, triste ou gaie, dans le lit de laquelle le Capitaine Noir n'eût dormi.

Toutes sauf une : la veuve du gardien de phare de l'île de Schokland qui avait succédé à son mari dans ses fonctions.

Un jour, il y a longtemps, le Capitaine Noir avait accosté dans son abri solitaire, avait frappé à la porte du phare en demandant de l'eau. Elle lui avait jeté depuis la fenêtre du haut de la tour un pot d'eau sur la tête. Le Capitaine Noir s'était fâché ; il était remonté à bord du *H.Z.* 69, il avait rapporté un de ces pétards utilisés en hiver pour faire éclater la glace et il avait fait sauter la porte. Du trou noirci, après que la fumée blanche se fût dissipée, la femme avait surgi, munie d'un aviron et l'avait poussé dans la mer. Depuis ce jour, chaque fois que le *H.Z.* 69 passait à toucher le phare de Schokland, le Capitaine Noir brandissait le poing vers la tour blanche, disait-on, et criait : « Tu y passeras comme les autres ! »

Telle était la légende et nous en savions bien d'autres sur le Capitaine Noir. Il s'avançait au milieu de nous comme un dieu vieillissant, ravalant les autres adultes au rang des moineaux que nous étions parce qu'il ne les remarquait pas davantage. C'est pourquoi les enfants l'adoraient. A la lumière de ce soleil couchant, les objets les plus insignifiants projetaient des ombres sans fin.

Je n'étais encore qu'un petit garçon parmi des centaines d'autres et comme tous mes camarades je ne pensais qu'à grandir. A l'école on nous expliquait que nous grandissions sans arrêt, chaque jour un petit peu et qu'avec le temps, un jour, nous serions nous-mêmes des géants. Nous nous refusions à le croire ; nous étions convaincus qu'il se produirait soudain un événement magique à la faveur duquel nous serions soudain reçus dans le monde réel, le monde qui s'étendait au-delà du port. Pour nous, grandir, c'était partir en mer.

Car leur véritable existence, les géants ne la vivaient pas sur la côte. Ils revenaient à la maison tous les deux mois ou à peu près, pour dormir, et ils paraissaient dormir même lorsqu'ils marchaient dans la rue. Chaque fois les femmes disaient que la flottille resterait au port une semaine et lorsque les géants débarquaient ils renchérissaient et prétendaient s'arrêter au moins quinze jours ; mais ils ne restaient jamais plus de trois jours. Un matin, peu de temps après leur arrivée, nous étions réveillés par un grand bruit de chaînes d'ancre. Nous bondissions hors du lit et galopions jusqu'au port, toute une bande de gosses hors d'haleine, nu-tête, qui boutonnaient en courant leurs vestes et nous trouvions sur le quai les commères irritées, les jeunes filles qui pleuraient. Les boutres déployaient leurs voiles comme des oiseaux noirs et ils s'élançaient dans la brume rosée de l'aube sous un vaste ciel vert.

Les mois où le village n'était qu'un village de femmes s'écoulaient dans l'ennui. Nous jouions, nous allions à l'école, nous chantions des chœurs à trois voix derrière les vitres embuées, mais derrière nos jeux et derrière nos chansons palpitait toujours notre grande espérance.

La loi interdisait aux enfants de travailler ou d'embarquer avant quatorze ans mais nous n'en avions cure. Le moment magique pouvait se produire à n'importe quelle minute pour tous ceux qui avaient entre dix et douze ans. Il n'y avait pas un boutre dans tout le Zuyderzée qui ne comptât à son bord outre l'équipage composé de trois ou six hommes, deux passagers officieux : un chat et un petit garçon. Les chats on pouvait les apercevoir lorsque la flottille se trouvait au port : de vilains monstres gros comme des chiens, avec les oreilles en chou-fleur, la queue tordue, couverts de taches de goudron. Les enfants, on ne les voyait jamais : par crainte de la loi on les tenait cachés et c'est pourquoi on les appelait : des souris de mer.

Chaque gamin attendait le moment où il cesserait d'être un moineau pour devenir souris de mer, mais personne n'aurait pu dire quand surviendrait l'instant espéré.

Il fallait que se produisît à bord une vacance. Les souris de mer grandissaient et devenaient matelots ou bien elles se noyaient. Un jour l'on vit la mère de Kris Muis qui avait chanté avec nous en classe et qui avait disparu, courir dans la rue en pleurant, ayant perdu son bonnet, les cheveux épars dans le dos ; les gens disaient que son fils avait été tué par un lion de mer. Nous n'étions pas tristes du tout parce que Kris Muis était mort ; nous n'avions même pas peur du lion de mer. Nous étions jaloux de celui qui prendrait sa place et qui ne le savait pas encore lui-même.

Personne ne savait comment l'on recrutait les souris de mer. Les uns disaient qu'il fallait aller se cacher à bord d'un navire qui avait perdu sa souris de mer ; les autres, que si vous attendiez toute la nuit du côté des eaux mortes du port, le capitaine viendrait vous chercher. Aussitôt qu'entrait au port un navire qui avait perdu sa souris de mer, nous essayions de nous y cacher mais nous étions trop nombreux et l'on nous chassait. Quand la flottille était présente nous allions rôder au bout du port transis de peur et de froid dans le crépuscule ; puis nous retournions à la maison ou bien les femmes venaient nous chercher. Le mystère restait entier. Comment les boutres recrutaient-ils les souris de mer ? Par quel miracle y avait-il un gamin dont le nom serait appelé en vain à l'école le matin du départ de la flottille ?

J'avais dix ans quand le miracle se produisit pour moi. Miracle inconcevable, prodige qui m'emplit encore quand j'y pense de fierté et d'étonnement : je devins la souris de mer du Capitaine Noir.

***

A Huizen il n'y avait pas d'orphelinat. Les enfants dont les parents mouraient étaient recueillis par les familles.

Comme tout le monde au village était plus ou moins apparenté il n'y avait guère de difficultés à trouver un foyer pour les orphelins. Mais peu à peu l'usage avait prévalu de les rassembler autour des veuves.

Il y avait des veuves que la noyade de leur mari laissait avec un enfant et qui, en deux ou trois ans se retrouvaient à la tête d'une famille de seize. Quelquefois ces familles devenaient trop grandes pour une seule femme ; la limite n'était pas la même pour toutes. Annie Snoek par exemple n'en avait jamais moins d'une douzaine et cependant elle était toujours joyeuse, elle chantait et elle riait toute la journée et lorsque vous passiez devant sa maison il sortait de la cuisine une odeur délicieuse. Les enfants qu'elle élevait étaient bruyants mais bons camarades ; bien qu'elle ne les eût pas mis au monde, elle savait leur communiquer un peu de la lumière qui émanait d'elle.

La mère Bout, cependant, qui n'en avait jamais plus de trois, n'arrivait à rien avec eux, peut-être parce qu'elle était trop maigre. Elle menait son intérieur comme une prison. Chaque geste de la vie quotidienne était minuté et l'on eût dit que sa vie dépendait de cet horaire. Si nous étions cinq minutes en retard pour le déjeuner, elle sifflait entre ses dents ; et si nous nous attardions le soir à jouer sur le quai, elle avait une façon de venir nous chercher en courant le long des rues et en ululant comme une chouette, qui nous faisait frissonner. En réalité ce devait être une brave femme, puisqu'elle nous avait recueillis, mais lorsqu'elle nous avait mis tous trois ensemble dans notre lit clos, lorsqu'elle avait disparu, sa chandelle à la main, par la trappe du grenier en criant : « N'oubliez pas vos prières ou gare à la fessée! » nous implorions le Seigneur que la mère Bout se casse la jambe.

Elle n'avait pas de favoris, mais un bouc émissaire. Ce rôle changeait de titulaire une fois par mois à peu près ; un mois c'était Bulle Groot qui était la cause de tous ses maux, ensuite c'était moi, puis venait le tour de Jaap Bros. La dernière fois ce fut mon tour, à cause d'une flèche.

D'une vieille canne à pêche nous avions fait un arc, et deux flèches avec des joncs. Deux hameçons nous avaient fourni les pointes et nous leur avions fixé des plumes à la queue. Dans la cour, derrière la maison il y avait un enclos entouré d'une haie de roseaux séchés. A l'intérieur un arrosoir était suspendu à une petite potence, et une corde attachée au bec de l'arrosoir. Pour vous doucher vous tiriez sur la corde. Nous avions peint une cible sur l'écran de roseaux. Un beau matin, deux d'entre nous bandèrent l'arc, Bulle Groot disposa la flèche et je criai : « Feu! » La flèche fila en vibrant, transperça la haie derrière laquelle s'éleva alors un cri d'agonie qui nous glaça le sang et nous figea sur place. Avant que la mère Bout ait pu surgir de son lavabo, nous étions déjà à mi-chemin du port, nos sabots à la main pour aller plus vite.

Haletants, nous finîmes par nous réfugier dans un coin du fumoir à poisson où l'on avait entassé de la paille humide. Nous frissonnions d'épouvante. Je demandai : « Où est-ce qu'on a bien pu la toucher? » « Au derrière », répondit Jaap Bros. « Elle n'en a pas », reprit Bulle. Nous faisions les braves et nous gigotions nichés les uns contre les autres dans la paille ; mais c'est bien tard ce soir-là que nous retournâmes à la maison.

Elle nous attendait sous la lampe, ses lunettes sur le bout de son nez, ce qui lui donnait une deuxième paire d'yeux. Elle tourna vers moi son regard et dit : « Je sais qui a fait cela ». On m'envoya au lit sans dîner ; Bulle cacha un morceau de pain sous ma chemise et je le mâchonnai dans l'ombre après qu'elle fut partie se coucher. Bulle dit : « A présent c'est ton tour d'être puni » et je savais qu'il ne se trompait pas.

Deux jours plus tard, la flottille était de retour. Je n'avais pas le droit de sortir mais Bulle et Jaap m'aidèrent à sauter par la fenêtre du grenier. Je descendis fièvreusement jusqu'au port, courant et criant aussitôt que je me trouvai hors de la portée de la mère Bout. Je fis ce soir-là toutes sortes de folies, je jetai des pierres aux chats, je fis des grimaces de fou à la vieille Crabby, je poursuivis Jaap le long du quai, lui arrachai sa casquette et la jetai dans l'eau.

Aussitôt je regrettai mon geste et je pris peur ; nous essayâmes de la repêcher mais la marée l'emportait. Nous la suivions le long de la jetée, en lançant des pierres pour essayer de la faire revenir à terre ; lorsque nous eûmes réussi à la rapprocher, elle était presque complètement immergée. Bulle et Jaap me tinrent le bras gauche tandis que je me penchai le plus possible pour l'attraper ; puis Bulle glissa, Jaap me lâcha et je tombai la tête la première dans le port.

Je ne dus pas rester dans l'eau plus de quelques secondes mais cela me parut très long. Mes yeux étaient grands ouverts et je pus voir une colonne oscillante de bulles monter de ma bouche jusqu'à la surface de l'eau glauque. Je ne me rappelle pas avoir suffoqué, je ne me rappelle pas avoir eu peur. Je me rappelle seulement avoir aperçu un merveilleux boutre noir, toutes voiles dehors dans le soleil, un homme vêtu de rouge adossé à la barre, les bras croisés, gouvernant à coups de reins. L'homme c'était moi, mais non vraiment moi ; il accomplissait cette promesse que je portais en moi et qui se serait réalisée un jour de bonheur si je n'avais pas été me noyer dans l'eau du port. Bulle et Jaap me tirèrent de là.

La réalité s'imposa alors à moi, et la crainte qui m'avait gagné dégénéra en panique ; j'imaginais la colère de « Mem », la mère Bout, lorsqu'elle découvrirait que je m'étais échappé, lorsqu'elle verrait mes vêtements trempés, lorsqu'elle apprendrait la perte de la casquette de Jaap (que l'on pouvait encore apercevoir, petit point noir qui dansait sur les vagues dans l'ombre). Si seulement mes vêtements n'avaient pas été mouillés, j'aurais pu grimper par la fenêtre du grenier comme j'en étais sorti ; Jaap dirait que le vent avait emporté sa casquette.

Nous décidâmes qu'il fallait promptement sécher mes vêtements. Tandis que je me déshabillais, au pied de la jetée du côté de la mer, échappant aux regards des villageois, Bulle et Jaap rassemblaient du bois flotté que la marée montante avait accumulé dans les fissures du basalte de la jetée. Le bois resté des semaines exposé au soleil était parfaitement sec.

Jaap avait trois allumettes. Elles suffirent pour faire partir le feu. Nous plantâmes un bâton de chaque côté du foyer et tendîmes ma ceinture de l'un à l'autre. Nous pendîmes mes vêtements à la ceinture, mais le vent rabattait les flammes ; parfois on entendait un faible sifflement comme une théière où l'eau va bouillir.

Les vagues clapotaient nonchalamment contre la jetée et s'échappaient des fissures dans un doux gargouillis. Du port venaient des cris lointains et des rires et le grincement des boutres qui s'entrechoquaient au rythme de la houle. Une mouette attardée tournoyait au-dessus de nos têtes en gémissant comme une commère. On eût dit qu'après nous avoir bien observés, d'un coup d'aile, elle allait rapporter à la mère Bout ce qu'elle avait vu.

Nous restâmes là jusqu'à la nuit tombée. Sur le port on n'entendait plus rien. La marée avait atteint son plein et les vagues plus calmes ne clapotaient plus dans les fentes. Le sifflement de mes vêtements lorsque les touchait la flamme se faisait plus fort, on eût dit un treuil à vapeur à l'arrêt.

A la fin Bulle et Jaap décidèrent de rentrer à la maison ; avec un oreiller et une serpillière ils dessineraient la forme de mon corps dans le lit clos et ils diraient à Mem que je dormais. J'attendrais, moi, que mes vêtements soient secs. Jaap et Bulle prendraient la garde à tour de rôle et lorsqu'ils entendraient le doux gémissement d'une mouette au dehors, ils ouvriraient la fenêtre du grenier pour me laisser entrer.

Après leur départ le temps sembla s'arrêter. La nuit était descendue pour toujours : jamais je ne deviendrais une grande personne, je resterais là, immobile, dans l'attente du Jugement Dernier. Mes yeux continuaient à vivre, des larmes les emplissaient, mais je ne les sentais pas couler sur mon visage. Un pâle quartier de lune émergeait de la brume et flottait dans la nuit comme un navire émergé. Et puis, comme je me tenais là accroupi dans ma tombe, aux aguets, le miracle se produisit.

J'entendis s'approcher un homme chaussé de galoches mais je ne pouvais pas tourner la tête. Les pas n'apportaient ni crainte ni espérance ; je ne pouvais que les écouter et attendre. Ils s'arrêtèrent au sommet de la jetée et je sentis que quelqu'un me regardait. Puis les pas glissèrent sur les algues, écrasant les débris de bois mort accumulés dans les fissures. Dans la faible lueur du brasier expirant, j'aperçus deux énormes galoches, des chaussettes rayées bleues et blanches et le bas d'une paire de culottes noires qui se confondaient avec la nuit. Beaucoup plus haut, à force de fouiller l'obscurité je discernai deux reflets, j'eus un peu peur parce que si c'étaient des yeux ils m'apparaissaient étrangement écartés.

Quand à la fin je compris, il me fallut un bon moment pour croire. Car c'était bien un miracle. Deux petits anneaux d'or avaient capturé le reflet du foyer. Le géant qui me contemplait, c'était le Capitaine Noir.

Je ne sais pas au bout de combien de temps il se décida à prendre la parole car j'avais perdu toute notion de temps. A la fin il demanda : « Qu'est-ce que tu fais là ? » et je ne pus répondre.

Il n'ajouta pas une parole. Il me considéra un moment et je pouvais voir son visage prendre forme dans la lumière de la lune. Il se pencha et s'empara de moi.

Je piaillai une dernière fois « Mem » ! et je mourus dans ses bras. Lorsque je me réveillai j'étais devenu une souris de mer.

***

En m'éveillant je ressentis une vive douleur et tandis que l'arôme d'un café très fort montait à mes narines, j'eus l'impression que j'étais un grain de café parmi tant d'autres, lentement aspiré vers un engrenage qui me broierait dans un grincement épouvantable. Je ne parvenais pas à échapper à ce cauchemar. Finalement j'ouvris les yeux en criant de terreur et je vis deux énormes visages penchés vers moi, luisant dans la lumière de la lampe à huile comme si on les avait frottés de poudre d'or.

Je reconnus le Capitaine Noir et Krelis son matelot de pont ; tous deux portaient des bonnets d'astrakan rejetés en arrière de leur tête ; accroupis sous un bas plafond de bois ils me pétrissaient de leurs mains calleuses et je hurlais de douleur. « Cela suffit », déclara le Capitaine Noir et son haleine sentait le tabac et le poisson. Ils se détournèrent, je les suivis du regard et je vis d'où émanait l'odeur du café.

J'étais couché dans la grande couchette du gaillard d'avant du boutre. Un petit poêle était fixé contre le mât et sur le poêle fumait une bouillotte.

— Qu'allons-nous faire de lui ? demanda Krelis.

— Le garder, répondit le Capitaine Noir. Il se versa du café dans un bol blanc et il ajouta :

— C'est le diable de s'assurer une souris de mer ; à présent que j'en ai une, je ne vais pas la laisser partir.

— Bon, dit Krelis, espérons qu'il durera plus longtemps que les autres.

Le Capitaine Noir grogna dans son bol de café :

— As-tu découvert comment les autres se sont sauvés ?

— Non, dit Krelis, quelqu'un a dû se glisser à bord pour les faire sortir.

J'entendais à peine leurs dernières paroles, tant leurs premiers propos m'avaient empli de stupéfaction : « C'est le diable de s'assurer une souris de mer. »

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Tous les gamins de Huizen s'étaient torturé la cervelle pour devenir souris de mer ; jamais ils n'auraient pensé que les capitaines ne se donnaient pas moins de souci pour les recruter. La raison était sans doute que nous n'allions jamais nous proposer seuls ; nous étions toujours des douzaines à essayer de nous glisser à bord ou à rôder dans l'ombre à l'extrémité du port. Les capitaines

ne pouvaient jamais se saisir de l'un de nous tout seul et ils n'osaient pas faire leur choix parmi notre troupe de crainte d'être dénoncés.

Cette découverte me parut si considérable et si difficile à assimiler que j'allais me rendormir, complètement épuisé, lorsque je sentis un lourd quadrupède me marcher sur la poitrine. J'avais bien trop peur pour m'asseoir. J'ouvris mes yeux tout grands et vis l'animal, chien ou chat, je n'aurais pu le dire, se dresser sur ses pattes de derrière et avancer une patte vers un anneau qui pendait au plafond. Soudain avec un bruit sourd une trappe s'ouvrit juste à côté de moi. L'animal disparut à travers le trou carré, dans l'antre, d'où montait une puanteur d'algues, de cordages humides et d'eau de cale.

C'était un chat.

Quand je m'éveillai de nouveau, nous étions en mer. Un carré de soleil se balançait sur le plancher de la cabine. On entendait toutes sortes de bruits cadencés : le clapotis de la bouilloire oscillant sur le poêle, le balancement de la lampe, les cirés frottant contre le mur et l'eau de cale qui dans la gouttière d'écoulement sous la porte de la cambuse, courait de babord à tribord. J'eus l'impression que mes entrailles étaient devenues liquides et couraient comme l'eau de cale. Je n'avais jamais été en mer et comment aurais-je pu imaginer qu'au moment merveilleux où je m'y trouverais, je serais malade?

J'étais allongé ; je serrais les dents, quand le rayon de soleil se trouva coupé par une silhouette humaine qui courbée, pénétrait dans la cabine. C'était le troisième membre de l'équipage du *H.Z.* 69, un garçon d'une quinzaine d'années que je connaissais assez de vue pour savoir qu'on l'appelait Bonk. A mes yeux, c'était un homme. Il avait de grandes mains rouges, de grandes oreilles rouges et des yeux très bleus incroyablement écartés sous des sourcils très pâles. Son visage était semé de taches de rousseur. Il me regarda cruellement et me dit :

— Qu'est-ce que tu fais dans mon lit, crétin? Allons, à ta place.

Je ne savais pas où se trouvait ma place et je le lui dis. Une de ses grandes mains rouges s'envola comme si elle vivait d'une vie autonome et il me donna une gifle :

— Imbécile, criait-il, tu ne sais donc pas que chaque fois que tu m'adresses la parole, il faut m'appeler monsieur?

— Oui, monsieur, dis-je et je mordis ma lèvre qui tremblait. Il reprit :

— Ote ta carcasse de mon plumard et va à l'avant.

— Où, monsieur?

— A l'avant, hurla-t-il. Par cette trappe et vite ou je te botte!

Je rampai en hâte vers le trou carré et noir qui s'était ouvert à côté de moi quand le chat avait tiré l'anneau de la trappe la veille au soir, et comme je m'exécutais, la voix grinça :

— Et plus vite que ça.

Une chaussette recouvrant un grand pied noueux m'atteignit au bon

endroit et me poussa dans le trou. On entendit le déclic d'un verrou et je me trouvai dans les ténèbres.

Je restai tremblant pendant un bon moment dans cet endroit plein de craquements, de grincements et résonnant du bruit des vagues qui se brisaient contre la proue. Chaque fois que le navire abordait une lame, il y avait un coup sec et sonore qui faisait trembler toute chose, un bruit si fort et si dur que je pensais que nous avions touché un rocher et mon cœur cessait de battre. Les coups étaient accompagnés d'un tintement métallique, comme celui d'un marteau heurtant une enclume. Après un quart d'heure passé à trembler je découvris que c'était l'anneau de l'ancre heurtant la chaîne chaque fois que le navire montait à la vague.

Peu à peu je discernais des formes dans la pénombre. D'abord j'aperçus tout près de moi deux faibles lueurs, qui s'éteignaient par instants. Enfin, je compris que c'était un chat qui clignait paresseusement des yeux. Lorsque je réussis à le voir mieux, je m'aperçus que c'était l'animal le plus horrible que j'eusse rencontré.

Il était énorme et les poils sur son front formaient un dessin si étrange qu'on eût dit qu'il louchait. Il était comme tous les chats de mer tellement taché de goudron qu'il en paraissait presque entièrement enduit. Autour de ses reins, il y avait un sillon entièrement pelé et on aurait dit qu'il portait un veston trop court. Pour ajouter encore à l'étrangeté de son allure, on ne lui voyait pas de queue et on aurait pu croire qu'il la portait fourrée dans sa culotte. Ses griffes étaient si sales, si écaillées, si gonflées de sel qu'il ne pouvait plus les rentrer, on eût dit d'horribles petits doigts noirs qui cliquetaient lorsqu'il marchait sur du bois.

Ce seul spectacle aurait suffi à me faire perdre la tête. Il bâilla, ouvrant une paire de mâchoires où j'aurais pu fourrer le poing et il m'envoya une bouffée d'air fétide chargée de puanteurs de poisson pourri. Avec le mal de mer, c'en était trop et saisi d'un spasme je vomis par terre. Le chat se leva et se mit en devoir de nettoyer le plancher.

Je me renversai sur le dos, malade à crever, appelant la mort. Je vis que j'étais couché dans ce que l'on appelait le réduit des câbles : un cercueil triangulaire de moins d'un mètre de haut, bourré de rouleaux de cordages, de vieux filets, de lampes hors d'usage et de filins de chanvre effilochés. Au centre du plus gros rouleau de cordages il y avait une sorte de nid : un panier de chien fait de vieux vêtements et d'étoupe.

Je me traînai là. Et je m'y étais à peine blotti que le chat me rejoignait. J'étais trop malade pour me défendre : je laissai le monstre au poil rugueux s'installer contre moi.

Ce fut une heure de tristesse et de désespoir. A la fin je perdis tout espoir de revoir jamais le soleil. Je haletais dans l'ombre, étreint par un monstre, implacablement réduit en bouillie. Cependant, une trappe s'ouvrit au milieu du bazar qui pendait au plafond et je vis la tête énorme de Krelis qui se dessinait sur un arrière-plan d'une inimaginable beauté.

C'était l'immense étendue concave d'une voile triangulaire noire, qui montait jusqu'au ciel ; le foc du *H.Z.* 69, le boutre le plus rapide de la flotte. Le foc que j'avais si souvent contemplé de loin, voguant dans le port comme une nuée chargée d'orage.

A présent ce foc était mien. A présent j'étais un homme.

***

Il me fallut quatre jours pour dominer mon mal de mer, quatre jours torturants. On m'avait donné des vêtements trop grands pour moi, mais Krelis avait tranché au couteau le bas des pantalons et le bas des manches et il fallait bien que cela m'aille. Sans tenir compte de mon état, on m'avait mis au travail.

Le soir, on remontait les filets et l'on déversait dans le poste le flot d'argent de la marée. Bientôt je me trouvais pris jusqu'à la taille dans une masse bouillonnante de harengs qui se tortillaient et qui sautaient. On m'avait remis une épuisette et il fallait que j'attrape le souper : parmi les milliers de minces poissons d'un gris-vert argenté se trouvaient parfois quelques vilains poissons plats, carrelets ou soles. J'étais censé retenir ces derniers tandis que les hommes déversaient à pleins paniers les masses brillantes de harengs dans le « bun », grand vivier à l'intérieur du navire où l'eau se trouvait constamment renouvelée.

D'habitude il y avait deux douzaines de carrelets parmi les harengs, mais quand le poste était plein, il était difficile de les attraper, immobilisé que j'étais par la masse grouillante sous laquelle je suffoquais à moitié. Chaque fois que j'en voyais un et que je le manquais, Bonk le mousse le voyait aussi et il ne laissait pas passer l'occasion de me jeter un hareng à la tête. Là-dessus on me donnait un couteau et on me disait de préparer le dîner.

Je m'emparais alors des carrelets tout palpitants, je leur coupais ou plutôt je leur écrasais la tête, je leur ouvrais le ventre et je les vidais. Murk, le chat, assis près de moi, sa langue rose un peu sortie, haletait de désir. D'un coup de mâchoire, il broyait bruyamment les têtes, clignant des yeux vers moi avec le regard faux d'un tigre. Après le décollage et le nettoyage des poissons, il me fallait les gratter. C'en était trop, je me levais et je titubais jusqu'à la rambarde qui était de moitié plus haute que moi.

Lorsque le poisson était apprêté, je le descendais dans la cabine qui semblait tout à fait sombre à mes yeux éblouis par les poissons d'argent étincelant au soleil ; je tâtonnais jusqu'à la planche de tribord, effleurais de mes doigts la Bible, la chandelle, les lunettes du capitaine, le réveil cassé, jusqu'à ce que je trouve le pot de confiture où l'on tenait les aiguilles à coudre les voiles. Il ne fallait à aucun prix qu'elles rouillent, aussi les conservait-on dans l'huile ; c'était cette huile que l'on utilisait pour faire frire le poisson.

J'en versais un peu dans la poêle à frire, j'allumais le fourneau et je posais la poêle sur le feu. Je devais la tenir à deux mains car, pour rentrer les filets, on venait à travers de la lame et le navire roulait horriblement. Enfin, l'huile était assez chaude pour qu'on pût y mettre les poissons.

Ce qu'il y avait de particulièrement répugnant dans cette opération, c'est qu'ils paraissaient revenir à la vie. Ils se recroquevillaient et tendaient le dos comme pour une atroce parodie de la vie, mais au bout de quelques secondes, ils renonçaient à lutter. Chaque homme mangeait bien à son souper une demi-douzaine de poissons et le reste du repas consistait en pommes de terre bouillies. Je les avais mises à cuire dans un grand pot de fer et lorsque l'eau avait bouilli pendant quelques minutes, je mettais le pot dans un coffre rempli de foin avec un oreiller par-dessus.

Quand j'allais les chercher une heure plus tard, les pommes de terre étaient cuites. Je sortais la tête et j'appelais :

— Capitaine, c'est servi.

Alors, ils laissaient tout tomber et ils entraient à la file dans la cabine, non sans s'être déchaussés à la porte.

Ils s'accroupissaient sur le sol, chacun derrrière son tas de poissons ; je tendais au capitaine la Bible et ses lunettes. Il ouvrait le livre au hasard et lisait exactement dix lignes sans se préoccuper de les prendre au début ou à la fin d'un verset. De toute façon, c'était la parole de Dieu. Après quoi il disait : « Seigneur, merci pour la pêche, donnez-nous bon vent, dispensez la pluie et la peste aux pirates catholiques. Ainsi soit-il. » Après quoi ils mangeaient en silence et très vite.

Pendant un quart d'heure après souper les trois hommes restaient allongés sur le dos, les mains croisées sous la nuque, clignant de l'œil paresseusement vers le plafond, c'était le moment des histoires. Ils parlaient de la pêche, du temps, et des femmes. Pendant ce quart d'heure, Murk le chat et moi-même nous étions censés nettoyer le plancher et faire disparaître toutes traces du repas. Mais Murk travaillait plus dur que moi parce qu'il ne comprenait pas le langage des hommes ; les histoires ne représentaient rien d'autre à son esprit que le ronronnement de grands animaux. Il me fallait beaucoup de temps pour essuyer les quarts, balayer les arêtes que Murk emportait au-dehors, car jamais de ma vie je n'avais entendu histoires plus fascinantes.

Par malheur, le Capitaine Noir s'endormait souvent après la fin du repas. Je m'en désolais : ses histoires étaient les meilleures. Elles nous faisaient entrevoir des échappées sur le monde des vrais géants, des batailles à mort, un combat avec un lion de mer de la taille d'un homme pris dans un filet par un froid matin d'octobre, des villages engloutis dont on pouvait encore entendre les cloches lorsque l'ouragan faisait écumer et bouillir la mer, des femmes qui ne ressemblaient ni à la mère Bout ni à Annie Snoek ; des femmes si grandes, si gaies, si roses, si

généreuses d'elles-mêmes que l'homme pensait mourir dans leurs bras et s'imaginait découvrir dans leurs baisers un message évangélique parce qu'ils lui faisaient aimer l'humanité entière.

Les histoires de femme du Capitaine Noir me firent pour la première fois souhaiter d'aimer. Et en quelque manière les combats avec les pirates catholiques, les jeux avec les anges roses m'apparurent comme une initiation, une épreuve glorieuse de férocité et de tendresse d'où, lorsque l'on émergeait, on serait devenu enfin un géant. La nuit, lorsque les filets étaient remontés et que nous nous laissions porter au vent, lorsque, comme Murk, épuisé par une journée de labeur, je me recroquevillais dans mon panier de chien, je rêvais moitié éveillé et moitié endormi de ce que serait la vie lorsque j'aurais acquis la taille et l'autorité du Capitaine Noir.

Je ne voyais jamais la mer. Je n'étais pas admis sur le gaillard d'avant, et la lisse était trop haute pour que je pusse m'y accouder. Je ne voyais que le ciel sur lequel se profilaient le mât, le gréement et les voiles. Au coucher du soleil, lorsque le ciel prenait une teinte verte, un autre mât, un autre gréement s'y inscrivaient auprès du nôtre : l' « acheteur », le navire le plus rapide de la flotte, qui portait trois fois plus de toile que les autres boutres et qui était monté par six hommes d'équipage. Il ramassait le poisson encore vivant pêché par les boutres de Huizen, il le comptait par paniers et il l'engloutissait dans ses vastes cales. Lorsqu'elles étaient pleines, ils hissaient toute leur toile et ils couraient à l'ouest, à Amsterdam pour essayer d'arriver avant les acheteurs des autres flottes, pour être les premiers au marché le lendemain matin et bénéficier des meilleurs cours.

J'aurais voulu voir la course des acheteurs. J'avais vu notre acheteur dans le port ; un bâtiment colossal, son mât renforcé de fer, ses étais gros comme mon bras ; mais je ne l'avais jamais vu en mer car j'étais trop petit. Jamais je n'avais autant souffert de ma petite taille ; par-dessus la lisse, par-dessus le mur noir de la rambarde il y avait un monde merveilleux et étincelant, la mer, les navires, les nuages, l'horizon ; mais chaque fois que j'essayais de me hisser pour jeter un coup d'œil sur ce pays enchanteur, Bonk me lançait un coup de pied ou Krelis se mettait à crier.

J'étais jaloux de Murk qui avait la permission de grimper sur le gaillard d'avant. Il s'asseyait là-haut et se léchait dans un effort désespéré pour nettoyer un peu le goudron dont il était couvert. Puis il se roulait en boule et s'endormait, aveugle aux merveilles du monde qui l'entourait. Je devins si jaloux de lui que je lui jetais des objets durs, lorsque je le voyais endormi dans cet endroit où j'aurais tout donné pour me trouver ; Bonk alors me giflait et criait :

— Crapule, je t'apprendrai à martyriser les bêtes.

Il me bourrait de coups de pied et de coups de poing, il me donnait

du genou dans les côtes, jusqu'au moment où Krelis lui appliquait au derrière un sabot grand comme une barque.

— Cela suffit, disait le Capitaine Noir.

Le Capitaine Noir debout devant la roue, gouvernant avec son dos, ses yeux bleu clair regardant ce que je ne pouvais pas voir, s'offrait comme une vision dont je ne pouvais rassasier mes yeux. C'était une promesse, un but, l'apparition d'un avenir merveilleux ; il semblait naviguer environné d'angelots grassouillets soufflant dans des trompettes semblables aux poupées dorées qui sommaient l'orgue de l'église.

A l'époque je ne comprenais pas pourquoi le simple fait de le regarder me donnait l'impresssion d'entendre de la musique ; c'est seulement plus tard que je compris ceci : c'était le premier être humain que j'aimais.

***

Ce fut un samedi soir, vers le coucher du soleil que je vis la mer pour la première fois. Après que l'on eut remonté la prise de midi, l'acheteur se présenta plus tôt que d'habitude. Je n'osai rien demander mais je crus comprendre aux bribes de conversation que je surpris que nous regagnerions le port ce soir-là. C'est ainsi que je compris que nous étions un samedi.

Je savais que, le dimanche venu, chaque boutre du Zuyderzée ralliait un port afin que l'équipage pût aller à l'église. C'était rarement son port d'attache ; il poursuivait les bancs de poissons qui longeaient la côte dans un mouvement circulaire, et à la fin de la semaine, il se trouvait le plus souvent loin de son port d'attache. Mais il était nécessaire pour le salut de son âme que l'on allât à l'église deux fois par jour le dimanche et dès le samedi se trouvaient rassemblés dans deux ou trois ports selon le vent et la position du banc de poissons toutes les flottilles du Zuyderzée.

Comme tous les enfants de Huizen j'avais entendu conter des histoires sur le dimanche des pêcheurs et nous avions toujours caressé l'espoir qu'un dimanche la flotte entière pénétrerait dans notre port. Mais cela n'arrivait jamais ; non seulement Huizen était un port d'approche difficile où il fallait pénétrer bout au vent dominant, mais encore c'était un port trop petit.

Il y avait une autre raison — la principale — pour laquelle Huizen n'était jamais le lieu de rassemblement des pêcheurs le dimanche, c'était l'exiguïté de l'église. Elle pouvait contenir au plus un millier de personnes et encore en entassant des tabourets dans les bas-côtés. Or, un dimanche de pêcheurs, cela représentait l'invasion de quatre à cinq mille bonshommes d'un seul coup.

Leurs lieux de prédilection étaient Hoorn et Enkhuizen. Tous deux possédaient un grand port et une énorme église. Tous deux possédaient une baie foraine bien abritée du vent. Mais si nous autres, les enfants de Huizen nous avions souhaité avec tant de ferveur l'arrivée, un dimanche,

dans notre village, de tous les pêcheurs c'était parce que l'on nous avait raconté sur eux toutes sortes d'histoires. On disait que si les pêcheurs se rendaient deux fois à l'église tous les dimanches, c'était afin de réparer le dommage qu'ils ne manquaient pas de causer à leurs âmes et à la ville lorsqu'ils se retrouvaient en aussi grand nombre. On parlait d'incroyables orgies, de femmes hurlantes pourchassées par les rues, de feu mis aux barraques de douane, de boutiques pillées. Une vieille légende voulait qu'un lundi matin, après le départ de Bokke Bas, un célèbre patron de l'Ile d'Urk, on ait trouvé sur la place d'Enkhuizen la tête de la statue de Jan Pieterzoon Coen, le héros qui avait découvert les Indes Néerlandaises, coiffée de la perruque du bourgmestre.

Toujours est-il que ce samedi soir, après le passage de l'acheteur, le filet ne fut pas remis à la mer. Je sus que c'était vers une des villes d'or que nous cinglions, toutes voiles dehors. Oui, les « villes d'or », c'est ainsi qu'on les appelait et, dans mon imagination c'était parce que les clochers de leurs églises et les toits de leurs maisons étaient incrustés d'or.

Depuis plusieurs jours, j'avais renoncé à regarder par-dessus la lisse, mais lorsque je devinai le lieu de notre destination, je ne pus résister à la tentation et j'essayai de nouveau. A peine m'étais-je hissé à demi que Bonk me décochait un coup de pied et que Krelis bottait Bonk.

— Cela suffit, dit le Capitaine Noir.

Mon visage dut exprimer le désespoir car, soudain, j'entendis sa voix :

— Viens ici, mon enfant.

Je m'approchai avec crainte ; je croyais qu'il allait me punir car son visage était empreint de sévérité.

— Tu es malade ? demanda-t-il.

— Non, capitaine, chuchotai-je.

— Alors, pourquoi escalader la rambarde.

— Pour voir, capitaine.

Il me regarda si sévèrement que je sentis les larmes me monter aux yeux :

— Pour voir quoi ? demanda-t-il.

J'avalai ma salive et je chuchotai :

— La mer.

— La mer ? répliqua-t-il sur un ton d'incrédulité en fronçant les sourcils, ce qui me parut une manifestation de la colère divine.

Puis son visage se détendit à mesure qu'il prenait conscience de ma petitesse. Il ne sourit pas. Pendant tout le temps que je naviguai avec lui, je ne devais jamais le voir sourire. Mais jamais je ne le vis aussi près de sourire que ce jour-là.

— Viens ici, dit-il et il tendit la main.

Je m'approchai sans enthousiasme, surmontant une expérience de moineau déjà vieille de dix ans, et soudain il m'empoigna par le col de

mon vêtement, me lança en l'air comme un sac et me reçut au creux de son coude.

Tout ceci était tellement inattendu que pendant près d'une demi-minute, je ne vis rien. Un spasme me tordit l'estomac, je crus que j'allais être malade de nouveau. Puis je l'entendis me dire :

— Eh bien, tu peux regarder à présent.

J'obéis.

Le spectacle qui s'offrit à mes yeux me coupa le souffle. Sous le ciel limpide du crépuscule, dôme terrifiant de cuivre verdi, la mer s'étendait comme un drap d'argent. Sur la mer, s'avançait de front avec nous, et derrière nous, la plus grande flotte que j'eusse jamais vue. Des centaines et des centaines de boutres disposés en formation, par villes. Une vision particulièrement impressionnante c'était la couleur des voiles. Je savais que les voiles de tous les pêcheurs du Zuyderzée étaient teintées différemment suivant les ports. Elles n'étaient jamais blanches ; au sortir de l'usine, on les traitait de manière qu'elles puissent résister au vent et au sel. Le traitement était appliqué dans chaque port même et chacun avait son procédé qu'il tenait secret ; c'est pourquoi nos voiles étaient noires et celles des pêcheurs de Volendam, rouges. C'est ce soir-là que, perché sur le bras du capitaine Noir, ouvrant les yeux, bouche bée, je compris pour la première fois combien nombreux étaient les ports du Zuyderzée. Il y avait des voiles bleues, vertes, orange, noires ; les reprises faisaient des taches de couleur différente et en haut des mâts flottaient, rigide dans la brise, les flammes aux couleurs des villes : minces rubans de dix mètres de long, bleus pour la côte ouest, rouges pour la côte est. Quelques-unes de ces flammes étaient aussi longues que les mâts eux-mêmes et j'éprouvai une pointe de jalousie à la pensée que nous n'en avions pas. Au même moment, je vis Bonk qui hissait la nôtre, la plus longue de toutes, un ruban bleu clair qui se déroula en direction de la côte, flottant nerveusement dans le ciel vert, indiquant la direction de la terre promise.

Je regardai en avant et je vis la côte.

Je dus penser à voix haute : « Où sommes-nous ? » Et le Capitaine Noir dit d'une voix où l'on dénotait une curieuse inflexion de fierté :

— C'est Hoorn la Dorée, comme si c'était lui qui l'avait faite.

Je tournai la tête parce que je venais d'entendre un bruit de vagues et le sifflement du vent dans un gréement qui venait à notre hauteur. C'était le *H.Z.* 55, le boutre d'Arie Kos, notre associé. Je n'avais pu le voir de toute la semaine mais je devinais sa présence aux cris que l'on échangeait de bateau à bateau. A présent je le contemplais. C'était le premier boutre chargé de toile que je pouvais regarder de près. D'abord on eût dit un nuage de voiles noires, chevauchant une vague blanche. Sa flamme était si tendue dans le vent qu'elle paraissait crépiter. L'inscription *H.Z.* 55 sur la grand voile noire, aveuglante de blancheur dansait dans le soleil. Il nous dépassait ; un membre de l'équipage nous

fit signe ; Krelis et Bonk lui rendirent son salut et crièrent quelque chose, mais à ce moment il me sembla qu'un éclair venait masquer ce rêve coloré, cette image de voiles et de vagues. Ce fut un moment si irréel que je ressentis un frisson de peur, comme si j'avais pu craindre de quitter en m'éveillant un monde miraculeux. Car, à la barre du *H.Z.* 55 se dressait le capitaine Arie Kos tenant, lui aussi, un enfant dans ses bras. Il passa si près qu'aucune erreur n'était possible ; l'enfant me regardait gravement et je le contemplais bouche bée. Puis, il me fit signe et je répétai son geste comme un nouveau venu parmi les morts qui aborde au lointain rivage. L'enfant que le capitaine Kos tenait dans ses bras n'était autre que Kris Muis, notre petit camarade d'école, celui qui avait été tué par un lion de mer.

Cela me paraissait si incroyable que je ne pouvais penser à rien d'autre. Je me rappelais sa mère, en larmes, courant par les rues.

Ce mystère me paraissait si noir, si lourd de menaces qu'il fallait que j'en parle à quelqu'un pour découvrir ce qu'il recouvrait. Le Capitaine Noir me posa à terre et je me glissai jusqu'à Bonk qui, accroupi sur le pont, le dos au mât, blanchissait les sabots en prévision du dimanche. Il me fallut un bon moment pour rassembler le courage de lui adresser la parole, chose que je n'avais jamais osé faire auparavant et je me demandais encore si j'allais m'y risquer lorsque j'entendis le son de ma propre vois :

— Monsieur...

Bonk leva la tête, me regarda de ses yeux de poisson mort et grogna.

— Etait-ce bien Kris Muis ? demandai-je.

Alors seulement il parut s'apercevoir de ma présence et cette découverte ne sembla pas lui plaire.

— Kris quoi ? dit-il étonné comme s'il avait été interpellé par un chat doué soudain du pouvoir de parler.

Un frisson parcourut mon dos, mais sans faiblir, je poursuivis :

— La souris, à bord du *H.Z.* 55, dis-je, est-ce bien Kris Muis ?

Bonk, stupéfait, resta bouche bée. Puis il se mit à glapir comme si, enfin, la notion de mon insolence commençait seulement à s'imposer à son entendement :

— Seigneur Jésus, cria-t-il, Vierge Marie ! Crois-tu donc que je connais le nom des souris de bord ? Voyez-vous cela ! Pas plus haut que trois pommes et ça vient me demander le nom d'une souris, à *moi !*

Puis il m'envoya une pleine brosse de lait de chaux à la figure de sorte que je me reculai, titubant, mes yeux me brûlant horriblement.

— Crapaud, criait-il, retourne dans ton trou et copie-moi mille fois : « les souris n'ont pas de nom, les souris sont... »

Un sabot gros comme un navire se balança devant mon visage à m'écorcher le nez et Bonk hurla. J'entendis le Capitaine Noir qui disait : « Cela suffit » et je courus me blottir dans le réduit des câbles où j'essuyai avec un des haillons sur lesquels je dormais, le lait de chaux qui ruisselait

sur mon visage. Murk était là, il se leva lorsque je m'emparai du chiffon sur lequel il dormait, fit le gros dos exposant ainsi la peau blème de sa ceinture et il bâilla. Puis, il renifla le liquide blanc qui dégoulinait sur les câbles et dégoûté, il bondit vers le ciel.

Si je ne vis pas notre entrée dans le port, du moins l'entendis-je. Il y eut d'abord un grand bruit d'eau comme les boutres de notre ligne se rapprochaient pour prendre l'étroite entrée entre les deux jetées. Puis des cris alentour et le frottement et le grondement des focs que l'on abattait. Et, soudain, le réduit des câbles parut faire explosion dans un bruit de chaînes à vous glacer le sang dans les veines, et je me réfugiai parmi les lanternes et les flotteurs de verre, hurlant de terreur.

Pendant une minute, je crus étouffer dans un épais nuage rouge ; mes poumons me piquaient comme si j'avais respiré du poivre, je me tins coi, tremblant, jusqu'à ce que le nuage rouge se fût dissipé, puis je vis que mon grabat avait été bouleversé et qu'une partie de mes chiffons avait été aspirée dans l'écubier. Tout simplement le *H.Z.* 69 venait de jeter l'ancre dans l'avant-port de Hoorn la Dorée ; sans le savoir, je dormais depuis une semaine sur la chaîne de l'ancre.

Quand, épuisé, je réapparus à l'avant, clignant des yeux dans le soleil, il y eut des rires autour de moi. J'entendis la voix du Capitaine Noir :

— Viens ici, mon enfant.

Krelis me ramassa et me porta jusqu'au poste :

— Lavez-le, dit le capitaine, je me demande où l'avorton a bien pu aller se fourrer.

Je ne pouvais me voir. Krelis avec un bout d'étoupe me lava le visage et je vis l'eau du baquet se teinter d'orange. Quand, récuré enfin, je me présentai devant le Capitaine Noir tandis que les gouttes d'eau froide qui s'étaient glissées sous mon col coulaient le long de mon dos, celui-ci dit à Krelis :

— Emmène-le à terre et achète-lui un costume.

— Oui, capitaine, dit Krelis, et il s'empara de moi.

— Qu'on lui rase la tête, cria le capitaine ; et nous descendîmes dans un canot.

Là, j'eus la confirmation que je n'avais pas rêvé. Me regardant de ses yeux très bleus, merveilleusement habillé de noirs pantalons bouffants, d'une veste noire, séparés par une ceinture rouge, des chaussettes rayées bleu et blanc, des sabots d'un blanc aveuglant, Kris Muis était assis, un bonnet d'astrakan à fond orange sur sa tête rasée. Il leva paresseusement la main, dans un salut déjà blasé et lorsque j'eus surmonté ma stupéfaction, j'éprouvai un sentiment de profonde, d'intense jalousie, car au dos de sa main gauche il portait, tatouée, une grande ancre bleue.

La première soirée à Hoorn fut si bourrée d'événements extraordinaires que je crus à la fin vivre dans une sorte de brume.

On m'emmena par des rues où grouillaient des hommes habillés de façon différente. Je crus reconnaître une douzaine de costumes au moins.

On me fit passer devant des boutiques brillamment illuminées regorgeant de trésors dont je ne soupçonnais même pas l'usage. Enfin, nous arrivâmes chez le tailleur : un bossu en bras de chemise installé entre deux rangées de planches chargées de ballots d'étoffe et de vêtements. Il demanda à Krelis d'où nous venions et quand Krelis eut répondu : « Huizen », le bossu transporta une échelle dans un coin, grimpa jusqu'à la planche la plus élevée, me regarda en fermant un œil et s'empara d'un ballot de vêtements. Kris Muis qui avait laissé ses sabots dehors, était assis au bord du comptoir, bâillant et grommelant comme un homme qui s'ennuie.

Ce n'est que sur le chemin du retour que je pus lui parler. Après le tailleur on m'avait emmené chez le sabotier, après le sabotier chez le chapelier et après le chapelier, chez le coiffeur, de sorte que mon bonnet me tombait sur les oreilles et le coiffeur dut déchirer un morceau de journal qu'il disposa en bandeau à l'intérieur.

Personne ne savait où les catholiques allaient à l'église, et personne ne voulait le savoir. Il aurait été malavisé à l'un d'eux de montrer le bout de son nez parce qu'il y avait là tant de protestants qui auraient aimé s'amuser un peu ensemble et qui ne savaient que faire : si un habitant de Volendam s'était présenté, la distraction aurait été toute trouvée. A présent ils couraient après les gendarmes et les femmes de Hoorn, mais, instruites par l'expérience, elles s'enfermaient avec du pain pour deux jours.

Kris Muis qui gambadait à mes côtés et qui, comme s'il possédait deux fois ma taille, prétendait avoir tout vu, me raconta sur le chemin du retour ce qui se passait avec les gendarmes. Je n'entendais pas la moitié de ce qu'il me disait à cause du bruit. Je compris toutefois, que le seul moment où les souris de mer pouvaient se montrer en plein air, dans les villes d'or, c'était le samedi soir et le dimanche quand toute la flotte était là. Il y avait dans les rues tant de pêcheurs en quête de bagarre que les gendarmes pliaient bagage aussitôt que les voiles de l'armada étaient signalées et allaient passer la fin de semaine chez leur tante à la campagne.

Sur la place du marché une grande foule était rassemblée qui criait et qui chantait « *La nuit de Noces de Boule de Billard* » en l'honneur, selon Kris Muis, du bourgmestre. La forêt de jambes dans laquelle nous avancions menaçant de m'étouffer, Krelis me prit sur son épaule et je pus apercevoir la maison du bourgmestre éclairée par les becs de gaz. Façade à pignons, hautes fenêtres où pas une lumière ne brillait, grandes portes à deux battants soigneusement enchaînées et cadenassées. La foule continuait à chanter, réclamait Boule de Billard, demandait à voir sa fille et posait des questions sur le tour de taille de sa femme, mais personne ne parut derrière les hautes fenêtres. On eût dit un palais abandonné.

Je ne me sentais pas trop à mon aise, ballotté sur les épaules de Krelis, par-dessus les têtes hurlantes. Nous dépassâmes une mêlée d'hommes qui se battaient jovialement ; de leur mêlée seuls émergeaient bras et jambes. Un monstre coiffé du bonnet plat des gens d'Urker me jeta un

coup d'œil obscène, ouvrit une bouche où l'on apercevait seulement deux dents jaunies à la mâchoire inférieure et cria :

— Mon petit déjeuner qui passe!

Nous arrivâmes devant un autre palais sur la façade duquel se dressaient un lion et une licorne, si grands qu'on eût dit que la maison elle-même regardait entre leurs pattes. Krelis m'apprit que c'était la maison du gouverneur mais que depuis des siècles, il ne venait plus en ville parce que le bruit le samedi soir lui rendait impossible l'exercice du pouvoir. Le bâtiment — d'après lui — allait être aménagé en musée où l'on exposerait les richesses du passé et les ruines de l'avenir.

Mais c'est après mon retour à bord que je devais entendre parler plus longuement des ruines de l'avenir. Le capitaine me fit parader deux fois devant lui pour voir ce que Krelis m'avait acheté, puis il me donna l'ordre d'aller me coucher immédiatement. La cabine était pleine de monde : des pêcheurs de Huizen et d'Elburg accroupis en rond serrés les uns contre les autres autour de la cafetière qui trônait parmi une multitude de bols comme une poule trop petite pour ses œufs. On avait ouvert trois boîtes de « babilleurs » — ces morceaux de sucre que les pêcheurs laissent fondre entre leurs dents — et la fumée du tabac s'était accumulée sous le plafond en un nuage si épais que les anneaux qui protégeaient la lampe la découpaient en tranches. Je disparus dans le trou ménagé au-dessus de la couchette et je refermai la trappe derrière moi, mais je ne m'endormis pas tout de suite. Je restai là à écouter, tandis que Murk ronronnait et bâillait dans l'ombre derrière moi et finalement claquait des mâchoires dans son sommeil.

Les voix de l'autre côté de la cloison ne parlaient que des ruines de demain, des villes ruinées, des flottilles ruinées une fois que serait terminée la grande digue que l'on lançait à travers l'embouchure du Zuyderzée. Si les pêcheurs du Zuyderzée ne réagissaient pas devant cet attentat à leurs moyens de subsistance, les bâtards d'au-dessous d'Amsterdam se croiraient tout permis et poursuivraient l'exécution de leur plan diabolique. Il fallait faire quelque chose, disaient-ils, il fallait faire sauter la digue, si haut que les débris en retomberaient sur leurs cités maudites : Babylones du péché, repaires des bouches peintes, des chalutiers à vapeur, des poêles à frire électriques.

Jamais jusqu'à ce jour n'avais-je entendu une émotion aussi poignante dans la voix de ces hommes, qu'immobile, dans le noir, derrière la trappe j'écoutais parler...

Mais avant que les voix se fussent tues, le sommeil me prit assis là, étonné, épuisé et terriblement seul.

JAN DE HARTOG

(ADAPTATION FRANÇAISE DE PIERRE JAVET.)

(A suivre.)

LA FRANCE EN TUNISIE

par GABRIEL PUAUX

« *La Tunisie a été l'une des contrées les plus séduisantes du Monde. Je parle de l'époque à laquelle j'y suis arrivé, vers* 1903... » Ainsi s'exprime dans *Lunegarde* un des personnages du roman de Pierre Benoît. Je m'associe volontiers à ce témoignage car j'ai connu ce pays au temps où la vie y présentait une singulière douceur. C'était, sous la belle lumière méditerranéenne, le charme d'un décor islamique intact, et dans le cours des jours, une aimable nonchalance levantine. Deux, et même trois civilisations, si l'on compte l'hébraïque, coexistaient sans rivalités, sans jalousies et sans fièvres. Une élite de fonctionnaires français travaillait posément, méthodiquement, à doter la Tunisie d'un outillage économique moderne et d'un budget sagement équilibré. Des colons jeunes et entreprenants rénovaient les méthodes de culture, entraînant par leur exemple les propriétaires tunisiens. Autour de Sfax, à l'appel de Paul Bourde, la forêt d'oliviers s'étendait d'année en année, grâce aux capitaux de quelques-uns de nos personnages consulaires et à une main-d'œuvre autochtone appelée à partager avec les commanditaires les produits du sol ainsi mis en valeur. Le Protectorat, imaginé par Jules Ferry, réalisé par Paul Cambon, fonctionnait ainsi à la satisfaction de tous. Il pouvait sembler que ce régime fût assuré de la perpétuité. C'était compter sans les phénomènes d'évolution de la vie politique et l'inévitable endosmose entre une société d'inspiration laïque et démocratique, et une communauté théocratique et autoritaire.

Il aurait fallu relire à temps les prophéties de Gobineau. Se penchant sur le tumulte et le tournoiement qui, sous une apparente torpeur, agitent les imaginations orientales, il prévoyait au contact de notre civilisation une « *combustion nouvelle de principes, d'idées...* » et il ajoutait sardoni-

quement : « *Le désordre déjà incurable s'en augmentera et n'en sera que plus égayé.* »

C'est bien le désordre qui a régné dans la Tunisie de 1952, et il a pris un aspect trop sanglant pour qu'on en puisse sourire. Sans doute, la *nefra*, brusque explosion de fanatisme, ruée à coups de couteau sur des victimes innocentes, est-elle toujours à redouter dans la vieille Ifrikia. Je l'avais vu, en novembre 1911, lorsque à Tunis, pendant la guerre de Tripolitaine, à l'occasion d'un malencontreux relevé topographique dans un cimetière musulman, une foule en délire avait égorgé des passants italiens. L'émeute avait également grondé pendant quelques heures, le 9 avril 1938, autour de la Kasbah. Mais qui eût imaginé, qu'après soixante-dix ans de protectorat, s'installerait de Bizerte à Gabès un réseau de dynamiteurs, que gendarmes et agents de police seraient assaillis, tués et mutilés, qu'un colonel français serait massacré alors qu'il s'avançait seul, en conciliateur, vers des manifestants, que des soldats rentrant du cinéma en camion seraient abattus à la mitraillette, et que cette agitation anarchique culminerait dans le meurtre d'un leader nationaliste tunisien, crime mystérieux dont il appartient à la justice seule de dire les auteurs ?

Un fossé menaçait de se creuser ainsi entre Français et Tunisiens. Ceux qui sont nos amis gardaient le silence, doutant de nous, et ne s'exprimaient librement que dans le tête-à-tête. La cour beylicale, si pittoresque et si inoffensive jadis dans sa désuète turquerie, était devenue un foyer d'intrigues antifrançaises, où les imaginations et les langues ne connaissaient plus aucun frein, « un café maure » selon l'expression d'un grand dignitaire qui avait connu d'autres temps. Le Bey, malgré les engagements de la Convention de La Marsa, faisait la grève du sceau. La machine administrative était paralysée. Plus de touristes ; plus d'investissements ; des recettes fiscales sans cesse décroissantes, et pour la première fois, depuis le Protectorat, un budget en déficit (quatre milliards et demi).

***

Multiples sont les causes de cette crise qui engage la responsabilité de ceux qui détenaient à Paris le pouvoir, et à Tunis l'autorité.

Imprévision d'abord. Depuis longtemps, des signes annonciateurs se multipliaient et le grand organisateur du désordre ne cachait pas ses desseins. On ne saurait reprocher à Si Habib Bourguiba, d'avoir dissimulé son intention de créer en Tunisie un front de combat imité de celui de l'Indochine. Dans une interview donnée au *Journal de Genève*, le 5 mai 1950, il déclarait : « *Si les pouvoirs officiels continuent à faire la sourde oreille, ce sera la lutte armée, sous toutes les formes imaginables ; un nouveau drame indochinois se répétera en Afrique du Nord.* »

Dans une réunion tenue à Gabès, en mars 1950, il avait donné ses

consignes : « Préparez-vous à faire les *fellagas*, à tenir les fourrés et les montagnes. Ne craignez ni les mitrailleuses, ni les tanks, ni les avions. Vous donnerez ainsi à l'O.N.U. l'occasion d'intervenir, et le jour historique viendra où le drapeau tricolore sera remplacé par le drapeau tunisien. »

L'exploitation des troubles était prévue. Dans *la Tribune des Nations* (24 novembre 1950), Si Habib Bourguiba annonçait : « *Au moindre incident, nous saisirons immédiatement l'O.N.U. L'envoi d'une commission d'enquête suffirait à faire réfléchir le Gouvernement français... J'ai eu des contacts avec des hommes qualifiés des U.S.A. qui m'ont assuré de leur sympathie ; les U.S.A. adopteraient à notre égard une attitude semblable à celle qu'ils prirent dans la question indonésienne.* »

La mansuétude du Gouvernement français semblait sans limite. En janvier 1952, la censure laissait passer dans le journal *En Nahda* un discours tenu par le leader nationaliste à Monastir : « *Soyez prêts à toute éventualité. Si nous n'obtenions pas notre indépendance par une bonne compréhension, sur des bases pacifiques, il faudrait que nous l'obtenions par le sang et par la guerre.* »

Les 13 et 14 janvier, Si Habib Bourguiba tenait le même langage dans la région de Bizerte. Le 17, les premiers troubles éclatent à Mateur, où les néo-destouriens essaient de délivrer par la force quelques-uns des leurs poursuivis pour tentative de réunion illégale. A Ferryville, le commissaire de police, assailli par une foule fanatisée, est grièvement blessé. M. de Hauteclocque, qui vient d'arriver à Tunis, fait mettre Si Habib Bourguiba en résidence surveillée à Tabarka, où le leader tient des réunions de presse, entre deux parties de pétanque. Il est déjà trop tard pour éteindre l'incendie qui gagne la région du cap Bon, le Sahel et Kairouan. Les cellules destouriennes ont pris les armes et attaquent les agents de l'autorité. Le reste de la population ne se joint pas à cette tentative d'insurrection, qu'un rapide déploiement de forces militaires parvient à maîtriser. Les néo-destouriens en sont réduits à des attentats isolés. Mais le mal devient endémique, malgré l'éloignement du cabinet Chenik (27 mars), faute d'un fonctionnement rapide de l'appareil judiciaire.

Force est de constater la lenteur de la justice [1]. Les fauteurs de troubles y trouvèrent un encouragement. Ils laissaient croire à leurs hommes de main que les autorités françaises, paralysées par la crainte de l'O.N.U., étaient incapables de donner à un meurtre la sanction d'une exécution capitale. Ils promettaient aux prisonniers une prochaine libération. C'est en décembre 1952 seulement que le tribunal militaire de Tunis

1. Le colonel Durand a été assassiné le 22 janvier 1952 ; les coupables ont été arrêtés le 19 mars. A la fin de 1952, ils n'étaient pas encore jugés. Il en est de même de ceux qui, le 23 janvier, massacrèrent trois agents de police à Mokrine, bien qu'ils soient sous les verrous depuis le 31 janvier. Ceux qui assassinèrent deux gendarmes le 13 février, arrêtés le 11 avril, attendent eux aussi d'être jugés.

a été dédoublé et qu'a été créé un tribunal spécial de cassation, afin d'éviter la lente navette des dossiers entre Tunis et Paris.

Le 8 décembre 1952, trois des assassins du gendarme Cicero, tué le 21 janvier, étaient passés par les armes. L'un d'entre eux était le chef de la cellule néo-destourienne de Porto-Farina. Ainsi s'évanouissait le mythe d'une France impuissante à châtier les coupables. Le néo-destour perdait son auréole d'invulnérabilité. L'espoir d'une intervention de l'O.N.U. s'était évaporé ; aucune commission d'enquête n'était venue de New York. Les attentats s'espacèrent, et quand près de Ben-Gardane, le 12 décembre, eut été détruit un commando de terroristes, un climat de calme tendit à s'instaurer. Il ne tient qu'à la France d'en maintenir les bienfaits, en se décidant à considérer le problème tunisien, sans œillères idéologiques et sans hypocrisie, avec le sentiment profond des devoirs qu'elle a assumés en 1881.

***

Les fautes les plus graves de notre politique tunisienne procèdent d'un certain dérèglement de l'esprit dont devrait avoir honte une nation qui révère la raison.

Des mots, comme celui d'indépendance (discours de M. Robert Schuman à Thionville, juin 1950), ont été lancés sans qu'ait été mesuré leur éventuel retentissement. Des expressions ont été forgées comme celle d'autonomie interne dont le caractère équivoque permet des interprétations contradictoires. Des engagements précis, ceux de la convention de La Marsa, ont été volontairement laissés dans l'ombre. Des textes clairs et nets étaient ainsi enveloppés d'un brouillard d'ignorance et de négligence. Des promesses étaient faites avec légèreté et sans bonne foi pour des échéances indéterminées. Des procédures étaient imaginées (commission mixte, conseil législatif) qui n'auraient pu conduire qu'à un jeu de surenchères. Le Ministère de la Justice était confié au secrétaire général d'un parti légalement interdit. La politique des partis français incitait nos adversaires à se travestir. Un admirateur de Hitler se donnait pour un démocrate [1]. Un agitateur d'un nationalisme totalitaire se réclamait du syndicalisme international d'obédience socialiste. Tous deux se défendaient d'une collusion avec les communistes, mais se réjouissaient de voir ceux-ci marcher avec eux, parallèlement, du même pas.

La vie politique et sociale de la Tunisie donnait ainsi le spectacle d'un dialogue confus, dénué de part et d'autre de sincérité. L'un des Résidents généraux qui se sont succédé à Tunis, au cours de ces dernières années, aimait à dire : « J'ai brouillé toutes les cartes. » Il les avait si bien mêlées qu'il n'y retrouvait plus les atouts de la France.

1. On pouvait en 1938 lire sur les murs chaulés de Monastir en grandes capitales : *Vive notre Führer Bourguiba.*

Dans cette atmosphère trouble et surchauffée, la note remise le 15 décembre 1951 par M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, à M. Chenik, premier ministre de S. A. le Bey, produisit l'effet d'une douche glacée. Pour la première fois, on entendait de la part du Gouvernement français un langage mesuré et clair, sans promesses messianiques. La France disait jusqu'où elle voulait aller et par quelles voies. C'était annoncer la fin d'une politique d'abandons, de replis successifs, de plus en plus précipités. La note rappelait que la réforme municipale proposée depuis janvier 1951 constituait la condition préalable de l'organisation d'un système représentatif. Le rôle joué par les Français de Tunisie, dans l'œuvre civilisatrice, était mis en lumière, la part qu'ils prennent à la vie économique, l'importance de leur contribution au budget tunisien justifiant leur participation au fonctionnement des institutions politiques. M. Robert Schuman soulignait en même temps le « *caractère définitif* » du lien qui unit les deux pays.

L'effet de ce texte dénué d'ambiguïté s'est toutefois trouvé affaibli par les commentaires dont le ministre des Affaires étrangères crut devoir l'assortir à la tribune de l'Assemblée nationale. S'il ne reprit pas le mot d'indépendance, il n'en déclara pas moins que la France ne se réclamait pas du principe de la cosouveraineté et il renouvela la promesse d'une autonomie interne, sans donner la définition de ce régime.

Pensait-il amadouer ainsi le Bey, qui, à l'instigation du néo-destour, avait contesté la cosouveraineté? Il aurait été en droit cependant d'estimer que cette prétention était inattendue de la part de Sidi Lamine, qui lors de son intronisation par le général Juin (15 mai 1943) s'était exprimé ainsi : « *Vous pouvez être assuré de ma volonté sincère et inébranlable de continuer sous mon règne à affirmer chaque jour davantage par ma collaboration loyale et dévouée les liens indissolubles qui unissent pour jamais les deux pays, et assurer dans l'avenir la souveraineté indivisible que la France et la famille husseinite n'ont cessé en plein accord d'exercer sur la Tunisie.* » Le Possesseur du Royaume de Tunis ajoutait : « *Je resterai l'observateur scrupuleux de la foi jurée.* »

Il n'est pas un étudiant en droit qui ne sache que la caractéristique du Protectorat est la limitation de la souveraineté de l'État protégé au profit de celle de l'État protecteur. Le Bey a, par des traités, consenti à l'abandon de certains droits externes et internes, tant en ce qui concerne ses relations avec les puissances étrangères, que dans le domaine de l'administration générale. Il s'est engagé en effet (article premier du traité du 8 juillet 1883) à procéder aux réformes administratives, judiciaires et financières que le Gouvernement français jugera utiles.

Comment concilier le Protectorat avec l'autonomie interne promise à la Tunisie? Ces mots n'ont pas la même signification pour tous. Les néo-destouriens l'interprètent comme l'éviction des Français de toute fonction publique et de tout mandat électif. Ceux qui resteraient en Tunisie auraient le statut d'une colonie étrangère. Du côté (gouverne-

mental) français, on n'envisage pas un régime aussi exclusif ; il ne s'agirait que d'augmenter progressivement le nombre des fonctionnaires tunisiens ; certains emplois-clés demeurant réservés aux Français. Ceux-ci conserveraient dans une assemblée mixte un droit de regard sur la législation économique, les impôts et le budget, mais le domaine législatif, en dehors de ces catégories serait réservé à un conseil uniquement composé de Tunisiens, d'abord nommés, plus tard élus. Les Français de Tunisie soulignent le danger qu'il y aurait à les exclure de cette assemblée où les débats se dérouleraient en arabe en dehors de toute présence française. Les esprits s'y échaufferaient vite. Les sages, les modérés, seraient réduits au silence par la surenchère des exaltés.

Pourquoi ne pas se fier aux leçons de l'expérience ? Une assemblée mixte a déjà fonctionné en Tunisie. C'est le Grand Conseil avec ses deux sections. En dehors de ses attributions budgétaires, il était consulté sur certaines initiatives législatives. Une commission composée de membres des deux sections était chargée d'examiner les projets de décret. Au témoignage de ceux qui participèrent à ces travaux, l'accord se fit toujours aisément ; il s'agissait, il est vrai, de questions économiques ou financières ; on parlait la même langue, celle des chiffres.

Peut-être n'en aurait-il pas été de même si la discussion s'était engagée sur des problèmes d'une incidence avant tout sociale et morale ; ce sont deux mondes d'essence différente qui cohabitent en Tunisie.

Pour réduire les antinomies qui en résultent, le Protectorat avait imaginé une formule élégante et efficace : le pluralisme législatif. Cette solution était sans doute en contradiction avec nos goûts unitaires et égalitaires ; elle marquait une victoire, trop rare en France dans le domaine politique, de l'esprit de finesse sur l'esprit de géométrie. Actuellement, les habitants de la Tunisie ne sont pas tous régis par les mêmes lois. Des commandements religieux, immuables, fixent le statut personnel des musulmans et des israélites, alors que dans l'ordre des obligations et des contrats et du droit pénal, ce sont des codes tunisiens « laïcs » qui leur sont applicables. La justice charaïque décide des litiges fonciers, quelle que soit la nationalité du propriétaire, à moins qu'il ne s'agisse d'une terre immatriculée par une juridiction franco-tunisienne. Dans ce cas la justice française est seule compétente. Français et Européens, sont au civil et au pénal, soumis aux lois et aux codes de la France. Quant à la vie administrative du pays, elle est régie par des textes qui portent le sceau du Bey et le visa du Résident général. Celui-ci a reçu délégation du Président de la République (décret du 10 novembre 1884) pour rendre par sa signature les décrets beylicaux applicables aux citoyens français et aux étrangers auxquels la France a garanti, lors de l'abrogation des Capitulations le statut de ses propres ressortissants.

Cette organisation judiciaire, inspirée par un pragmatisme libéral, se trouverait mise en cause, si la Tunisie devait accéder à l'indépendance

ou à une autonomie interne *lato sensu*, car l'ex-Régence redeviendrait un État confessionnel musulman, dans lequel Français et étrangers non musulmans seraient réduits au statut des minorités ethniques et religieuses. On sait quel est le sort de celles-ci dans un État à tendances totalitaires, comme l'ont été jusqu'ici les pays d'Islam appelés à l'indépendance. La France ne saurait être à ce point faible ou aveugle, qu'elle consente à une telle *diminutio capitis* infligée à 168 000 citoyens français.

***

« *Pensez-vous qu'il soit possible de vous suivre dans votre programme paradoxal qui veut introduire des mœurs politiques démocratiques en Tunisie, en y conservant l'appareil archaïque d'une monarchie qui n'a point d'autres exemples dans le reste du monde? Avouez qu'il y a là de quoi nous empêcher de vous prendre au sérieux...* » Ces propos désenchantés, que la *Dépêche Tunisienne* du 1er juin 1952 met dans la bouche d'un patricien tunisien, résument les données d'un problème qui n'a pas été abordé jusqu'à présent dans les déclarations gouvernementales.

Comment maintenir sur le trône un souverain absolu, tout en donnant à ses sujets le droit de s'administrer eux-mêmes? La France, en se faisant, en Tunisie, le champion de la démocratie, reste-t-elle fidèle à l'engagement qu'elle a pris en 1881 de prêter un constant appui à S. A. le Bey, « *contre tout danger qui menacerait sa personne ou sa dynastie* »? Est-il un péril plus grave pour un souverain dont rien ne limite l'autorité que la formation d'un corps électoral, qui par une inévitable évolution prétendra substituer sa propre souveraineté à celle du monarque?

L'esprit clair et réaliste de Jules Ferry avait, lors de l'établissement du Protectorat, envisagé le problème et lui avait donné une solution qui est aujourd'hui encore en vigueur. Théoriquement, le Bey demeure un souverain absolu. Pratiquement il est lié par le contrôle d'une France démocratique. Celle-ci use, vis-à-vis des Tunisiens d'un archaïque paternalisme, en leur assurant la justice et de meilleures conditions de vie. Quant aux Français résidant au Maghreb, leur statut est garanti par le jeu de nos institutions. Le Résident général reçoit les instructions du ministre des Affaires étrangères et celui-ci est responsable devant le Parlement. Ainsi il n'est aucun acte de l'exécutif tunisien qui ne puisse faire l'objet d'une interpellation à l'Assemblée nationale, s'il lèse un citoyen français.

L'essor de la Tunisie et du Maroc ont justifié a posteriori le système, mais pour que celui-ci fonctionne efficacement, deux conditions sont nécessaires : le loyalisme sans faille du souverain protégé, conscient des limites de son pouvoir, et, de la part de ses sujets, une obéissance confiante à ses décisions. L'absolutisme à l'orientale implique, de la part des gouvernés, une sorte de résignation fataliste et un désintéressement des

affaires de l'État. Du jour où dans les consciences est mise en doute la prédestination et où le sujet se croit aussi apte à gouverner que les vizirs de son maître, le pouvoir théocratique du souverain est dangereusement miné.

Une double évolution s'est produite en Tunisie. Le Prince, au lieu de régner, s'est découvert l'ambition de gouverner et oublieux de ce qu'il doit à la France, il a prétendu user de l'autorité que celle-ci lui avait donnée pour contrecarrer l'œuvre de réforme du Protectorat. Il s'est mis à discuter les décrets qui lui étaient soumis et sous des prétextes divers, a différé de les sceller. C'était un retour à l'absolutisme conservateur de ses lointains prédécesseurs. D'autre part le développement de l'instruction a créé à côté des vieilles familles qui avaient le monopole des grands emplois, une classe nouvelle située entre la petite bourgeoisie et le haut Maghzen. Ces « nouveaux messieurs », plus ou moins teintés d'occidentalisme, ont formé les cadres d'un parti nationaliste voué aux revendications extrêmes. L'artistocrate qui a livré ses confidences à la *Dépêche Tunisienne* n'a que mépris pour « *ces joueurs de coude qui dans une société à la hiérarchie plus que séculaire veulent se hisser aux premières places en hurlant à tous les échos qu'ils parlent au nom du peuple.* »

La vérité est que le peuple tunisien n'a pas encore parlé et si nous voulons pratiquer une politique honnête, notre devoir n'est pas seulement de lui donner les moyens de parler, mais de lui apprendre à parler de la chose publique, avec bon sens et sans passion. Le vrai problème, c'est celui de l'éducation civique des Tunisiens.

Il serait injuste de reprocher à la France d'avoir à cet égard manqué à son devoir. Lorsque fut donné à une « Conférence consultative », élue par la colonie française, un droit d'examen budgétaire (1907) une section tunisienne de seize membres lui fut adjointe. Ces délégués étaient désignés par le Résident général, parmi les notables des diverses régions. J'ai assisté aux débuts de l'expérience ; elle ne fut pas toujours heureuse ; certains délégués se considéraient plus volontiers comme des sortes de caïds appelés aux bénéfices du pouvoir, que comme les défenseurs des intérêts de leurs coreligionnaires. Plus satisfaisante fut la création des chambres indigènes de commerce et d'agriculture ; le travail y était sérieux, les suggestions pratiques. En 1922, la Conférence consultative ayant fait place au Grand Conseil, les Tunisiens y eurent leur section, élue au suffrage à deux degrés. Voici maintenant un nouveau stade atteint avec l'élection des municipalités et des conseils de caïdat. Les sujets du Bey se familiariseront ainsi avec le maniement des affaires administratives, dans un domaine restreint sans doute, mais où ils se trouveront aux prises avec des problèmes ne dépassant pas leur actuelle compétence. Les meilleurs y donneront leur mesure en se préparant au rôle de mandataire désintéressé. Le vieux fonds berbère des campagnes aidant, ainsi que les métissages italiens, grecs, maltais, circassiens ou géorgiens des

citadins de la côte, il est permis d'espérer que peu à peu se crée, en symbiose avec les Français de Tunisie, une démocratie d'inspiration occidentale.

Au terme de l'évolution se posera la question de la souveraineté beylicale. Il serait prématuré d'en envisager la solution, mais un devoir s'impose à la France : rappeler sans faiblesse, comme vient de le faire M. de Hauteclocque au souverain, les engagements souscrits par sa dynastie et lui faire comprendre que le budget tunisien n'est pas assez extensible et la générosité de la France assez intarissable, pour que le Résident général soit obligé de payer d'une augmentation de la liste civile ou de l'embellissement d'un palais l'apposition du sceau sur les décrets indispensables au bon fonctionnement des institutions tunisiennes. De toutes les monarchies du monde, maintenant qu'a disparu le roi Farouk, les plus onéreuses sont, avec la royauté du Hedjaz, celles que protège la France en Tunisie et au Maroc. Ce ne saurait être pour nous un motif de fierté [1].

***

L'opinion française jusqu'ici trop indifférente au sort de nos Protectorats de l'Afrique du Nord, s'est émue des événements qui ont assombri la Tunisie en 1952. Les reportages se sont succédé ; les donneurs de conseils dans la presse et dans les assemblées n'ont pas manqué. On a beaucoup parlé du « dialogue franco-tunisien », sans être d'accord sur le choix des interlocuteurs, ni sur le but à atteindre. Le mot d'impasse a été plus d'une fois prononcé et le Français moyen en a conclu que le malaise, devenu chronique, était impossible à dissiper.

Or, au seuil de 1953, malgré quelques sursauts de terrorisme, le panorama s'est éclairci. Il a suffi d'une attitude de fermeté et d'un langage plus clair pour que le mouvement antifrançais, que d'aucuns disaient irrésistible, perde son élan. La force du néo-destour n'était faite que de notre indulgente passivité. A la condition qu'aucune faute nouvelle ne soit commise de notre part, telle qu'une main une fois encore tendue à des adversaires plus ou moins camouflés, d'encourageantes perspectives s'ouvrent pour un renouveau de l'amitié franco-tunisienne. Si celle-ci demeurait sous-jacente dans les villes, par crainte des chantages et des représailles des extrémistes, elle n'a jamais été compromise dans les campagnes, partout où Français et Tunisiens vivent côte à côte, appliqués au même travail. J'ai parcouru le pays en novembre dernier, du nord au sud et de l'est à l'ouest ; je n'y ai senti nulle part une réciproque hostilité raciale. Un colon français me racontait qu'au cours de l'été, l'essence d'un tracteur ayant provoqué un incendie

1. La dotation de la famille beylicale figure au budget pour un chiffre de 456,5 millions. Il faut y ajouter des avances de trésorerie qui ne sont que théoriquement remboursables et les dons bénévoles des candidats aux emplois.

dans ses cultures, tous les fellahs des environs étaient accourus d'eux-mêmes pour combattre le feu. Quelques semaines plus tard, c'était les propriétaires tunisiens de son voisinage qui mettaient spontanément et gracieusement leurs moissonneuses-lieuses à sa disposition pour activer un travail rendu urgent par les caprices du ciel.

Dans le labeur, l'union est parfaite. Parmi bien d'autres organismes franco-tunisiens, l'office des huiles en porte témoignage. La présidence de ce groupement alterne annuellement. A la fin de 1952, le bureau vint rendre visite au Premier ministre. Le Président tunisien entra en tête et Sidi Salah Eddin Baccouche lui donna l'accolade à l'orientale. Le vice-président français qui le suivait est un vieil ami de « Saladin ». « Je t'embrasse aussi », lui dit le chef du Gouvernement tunisien. Symbole et présage, puisse le geste faire image à l'aurore de 1953.

GABRIEL PUAUX,
Ambassadeur de France,
Membre de l'Institut.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

VICTOR SERGE

Carnets *(Julliard)*

VICTOR SERGE, fut l'un des témoins purs d'une Révolution trahie. Le voici, à Mexico, proscrit, vieilli, malade, loin des deux villes qu'il a chéries au point de les confondre dans ses rêves — Paris et Moscou — se refusant à désespérer de l'homme ; il évoque ses souvenirs : André Gide, retour de Russie, triste et las ; Georges Lambert dans les prisons russes ; le Procès des Seize, graciés avant d'être exécutés dans les caves de la Loubianka ; l'enlèvement d'Andrès Nin... Les exilés se déchirent : « *Le métier de vaincu est un des plus ingrats : les gens ressentent la défaite, la leur et celle des autres, comme une tare. La leur les aigrit et en les aigrissant les diminue. Celle d'autrui agite de bas instincts.* » Serge assiste avec rage aux générosités imprudentes de Roosevelt qui livre sans combattre la moitié de l'Europe et de l'Asie. La splendeur des paysages mexicains passe en filigrane derrière la rumeur de l'histoire.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ⋇ ⋇ NORVÉGIENNE ⋇ ⋇

par Jean LESCOFFIER *(Les Belles Lettres)*

D'UNE façon générale la littérature scandinave est peu et mal connue en France alors qu'elle est fort prisée en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis.

L'*Histoire de la Littérature norvégienne* que vient d'écrire M. Jean Lescoffier s'attache avec beaucoup d'érudition et aussi d'intelligence à jeter quelque lumière sur les « Brumes du Nord ». Son étude, extrêmement dense, va de l'épopée de la Saga jusqu'aux plus récents poètes « modernistes ». Elle révèle combien les écrivains de ce pays où « les grands vents parlent de l'âpre liberté » ont été mêlés à la vie publique de la nation norvégienne quand ils ne l'ont pas animée ni même dirigée eux-mêmes. Ibsen et Björnson, et d'une façon moins spectaculaire mais profonde, Undset ont été « engagés » comme l'on dit aujourd'hui. M. Lescoffier met en relief leur lutte et leur influence. Son histoire devient celle de la Norvège et du peuple norvégien.

CLAUDE SYLVIAN.

(Suite de la chronique bibliographique page 101.)

LE MIRAGE RÉVOLUTIONNAIRE

par H.-R. LENORMAND

Nous devons à l'obligeance de Madame H.-R.Lenormand de pouvoir présenter ces pages inédites de l'auteur du Simoun, *du* Mangeur de Rêves *et des* Ratés. *Lenormand, on le sait, est mort il y a deux ans. Le titre de ce texte* (le Mirage révolutionnaire) *avait été choisi par lui.*

UN soir du printemps 1935, à l'Atelier, Jean-Richard Bloch, assis derrière moi, se pencha tout à coup et me dit : *Prendriez-vous part à notre Congrès pour la Défense de la Culture?* J'ai répondu : *Oui. Je parlerai sur le déclin du théâtre en France.* Je ne savais pas que je venais d'adhérer au parti de la révolution.

Le malheur de ce Congrès fut de défendre l'humanisme et la culture en s'appuyant sur le bolchevisme. Les travaux, les vœux, les communications se transformaient en hommages voilés ou directs à la révolution russe considérée comme la sauvegarde et le refuge de la civilisation. Plus de cent écrivains de tous les pays, parmi lesquels André Gide, Maxime Gorki, Théodore Dreiser, Romain Rolland, Aldous Huxley, Bernard Shaw, Malraux, Thomas et Henrich Mann, Karel Capek, Luc Durtain, Sinclair Lewis, Selma Lagerlof, Pasternak, Alexis Tolstoï, étaient venus où avaient donné leur adhésion. Il en résulta qu'aux yeux du monde les plus célèbres poètes et romanciers de l'époque devenaient les défenseurs du communisme et non pas même des formes primitives de la révolution russe mais de celle qu'elle était en train de prendre avec Staline. Les hommes qui dépensèrent tant de talent et d'éloquence pour affirmer les droits de la pensée libératrice éprouvèrent, j'en suis sûr, quelque gêne, quand ils comprirent que le Congrès était un vaste piège construit par la propagande révolutionnaire pour capter l'intelligence mondiale. Ils durent, trois ans plus tard, éprouver plus que de la gêne, une colère alourdie de remords, quand l'alliance de l'Allemagne nazie et de la Russie communiste fut connue. Car si Hitler apparaissait aux congressistes du Palais de la Mutualité comme l'ennemi n° 1 de la liberté de penser, Staline y était explicitement désigné comme le défenseur naturel

Près du titre, le portrait de Lenormand (Studio Lipnitzki).

de l'indépendance de l'esprit. La collusion des deux régimes devait souligner une fois de plus, avec une tragique ironie, la faible perspicacité, le manque d'intuition politique et prophétique des grands intellectuels.

Le salut d'Henri Barbusse au Congrès n'avait pas été sans inquiéter certains d'entre nous. *Ils* (les écrivains), écrivait-il dans *Monde* (10 juin 1935), *savent que cette solidarité des écrivains entre eux n'est efficace que si elle se solidarise elle-même avec tous les opprimés et tous les exploités, si elle s'appuie sur les grandes masses vivantes qu'il leur incombe, non pas de conduire, mais d'instruire et d'éclairer sur les émouvantes réalités et les vastes problèmes de l'heure... Dans la personne des éminents congressistes, étrangers et français,* Monde *salue ardemment la fraternisation des travailleurs intellectuels et des travailleurs manuels, la fraternisation des hommes.*

Mais nous étions en plein Front Populaire et la proie d'illusions généreuses. Pas toujours si généreuses, d'ailleurs. Car combien d'entre nous ne voyaient-ils pas, dans l'adhésion au parti des masses, l'occasion d'élargir leur public, et de descendre enfin de leur tour d'ivoire, où ils périssaient de vertu, de solitude et d'ennui ? C'est là, je le crains, la raison inavouée de bien des conversions, chez ceux que l'élévation de leur pensée ou la rareté de leur style condamne aux faibles tirages.

Les trois mille auditeurs du Palais de la Mutualité n'étaient pas seulement les représentants « des grandes masses vivantes qu'il nous incombait d'éclairer », c'étaient aussi des lecteurs à conquérir.

Un déjeuner dans un restaurant des Champs-Élysées avait précédé l'ouverture du Congrès. Dès les hors-d'œuvre, un délégué persan, ou afghan, je ne sais plus, s'était levé dans l'enthousiasme et avait offert à André Gide une robe asiatique rayée. Il avait fallu l'endosser et, une fois endossée, comment la poser bas sans froisser le donateur ? Gide avait donc présidé le banquet sous l'aspect d'une espèce de fellah d'opéra-comique. J'étais assis en face de Malraux, dont la personnalité me fascinait. L'auteur des *Conquérants* me parlait de l'éloquence. La sienne avait ceci d'extraordinaire qu'elle était l'expression intégrale et directe de la pensée la plus subtile que j'aie connue. La rapidité de ses associations et de son débit, l'indifférence où il était d'être ou de n'être pas compris, son mépris de toute concession, de tout ajustement à la médiocrité, à la paresse escomptable des auditoires faisaient ressembler chacune de ses interventions à quelque opération magique. Son long corps dressé derrière la table du *praesidium*, sa tête légèrement penchée vers le micro, il parlait à voix basse et pressée. Un tic nerveux imprimait parfois à son visage un hochement latéral, une saccade fugitive de négation. La foule recueillait le message dans un silence profond — et puis s'ébrouait, dans une ardeur d'applaudissements. Un acte d'amour saluait ces obscures et glaciales incantations. Après lui, les plus hautes intelligences du siècle, un Gide, un Huxley, semblaient des professeurs en proie aux embarras de l'enchaînement et aux inconvénients de la diction.

La salle de la Mutualité, remplie jusqu'aux derniers rangs de son

amphithéâtre, attendait fiévreusement l'ouverture des états généraux de la pensée. Les correspondants de presse occupaient les tables immédiatement au-dessous de l'estrade. Dans les couloirs, les délégations des petits pays plaidaient et bataillaient pour leur tour de parole. On ne pouvait les satisfaire toutes, car trente-huit nations étaient représentées. Le Congrès connut, jusqu'à ses dernières heures, le mal des discours rentrés, les interruptions de délégués en fureur, la lutte ouverte ou sournoise pour la conquête du micro. Difficiles à apaiser, les représentants de la culture venus de patries sans culture! Plus difficiles encore à comprendre, quand ils obtenaient la parole d'un président débonnaire et jargonnaient éperdument dans un français barbare. On était presque reconnaissant à ceux qui employaient leur langue maternelle, car on savait que les traducteurs ne traduiraient pas, mais résumeraient plus ou moins fidèlement, suivant les nécessités de l'horaire. *Genus irritabile...* Et pourtant, l'enthousiasme qui les poussait, mûri dans les petites républiques américaines ou les steppes de l'Europe orientale, n'était pas toujours mêlé de cabotinage. Une grande confiance dans le destin de l'homme les animait, une pure flamme d'amour, la foi dans l'importance et l'efficacité des résolutions de notre Congrès. On ne saura jamais pourquoi le délégué chinois se fit « emboîter », ni pourquoi une dame brune drapée dans un sari hindou, qui parlait au nom de « ses sœurs opprimées » et saluait en élevant ses mains jointes, fut acclamée. C'était, paraît-il, une journaliste américaine qui avait acquis son teint bronzé sur les plages de Californie.

Au *praesidium*, Benda surprenait. Se montrant, sans doute pour la première fois, à un public « prolétarien », il avait cru devoir enlever sa rosette. Il opposa très judicieusement la culture communiste à la culture occidentale, mais sa définition des deux littératures choqua les délégués de l'U.R.S.S. André Gide, pressentant que le Congrès pourrait bien se transformer en apologie de la culture prolétarienne, à l'exclusion de toute autre, avait, dans son discours d'ouverture, pris une position pleine de sagesse : *Dans toute œuvre durable, c'est-à-dire susceptible de satisfaire à des appétits renouvelés, il y a plus et mieux que de simples réponses aux besoins momentanés d'une classe de gens et d'une époque. Qu'il soit bon de favoriser la lecture de ces grandes œuvres, il va sans dire et l'U.R.S.S. dans les réimpressions de Pouchkine et dans ses représentations de Shakespeare, montre encore mieux son réel amour de la culture que par la publication du flot des productions, souvent fort remarquables du reste, qui glorifient son triomphe, mais pourraient bien n'être que d'un intérêt momentané... Aujourd'hui, toute notre sympathie, tout notre désir et besoin de communion vont vers une humanité opprimée, contrefaite et souffrante. Mais je ne puis admettre que l'homme cesse de nous intéresser lorsqu'il cesse d'avoir faim, de souffrir et d'être opprimé. Je me refuse d'admettre qu'il ne mérite notre sympathie que misérable. Et je veux bien que la souffrance souvent magnifie, c'est-à-dire que lorsqu'elle ne nous prosterne pas, elle nous martèle et nous bronze. Mais*

tout de même, je me plais à imaginer, à vouloir un état social où la joie soit accessible à tous et des hommes que la joie aussi puisse grandir.

Barbusse, très applaudi à son apparition, avait peu à peu fait le vide en parlant. On s'était tacitement accordé, pendant son discours, de sournoises vacances au buffet, où des haut-parleurs transmettaient un bourdonnement de paroles. Rien qu'à voir l'écrivain du *Feu* se lever, fatigué, derrière le micro et disposer ses feuillets, rien qu'à l'entendre, débuter d'une voix sourde et qui avait le temps, on savait que les loisirs du buffet seraient presque illimités. Chacun regagna sa place quand il devint évident, à l'accélération du débit, que la péroraison approchait, et l'enthousiasme des congressistes fut d'autant plus sincère qu'ils avaient trouvé le moyen de s'acquérir le mérite de la présence tout en remédiant à ses inconvénients. Ils étaient contents de leur chef qu'ils acclamaient et d'eux-mêmes pour avoir « coupé au laïus ». L'intervention de Barbusse me parut cependant l'une des plus fouillées, l'une des plus honnêtes de tout le congrès.

Dans la mienne, Malraux avait suggéré des coupures auxquelles j'avais consenti volontiers. Un quart d'heure de parole me semblait déjà plein de dangers. La dernière séance, qui m'était assignée, se déroulait dans une atmosphère plus fiévreuse que les autres. On attendait des résolutions. Des cortèges populaires, fillettes et gamins surmontés de bannières et d'emblèmes, défilaient, le poing levé, en jurant de défendre la culture. Les porteurs de discours rentrés espéraient qu'un mouvement de pitié, ou, à son défaut, un moment d'inattention du Président leur permettrait de s'emparer enfin du micro. Je les voyais, entre les rideaux des coulisses, le regard haineux, ramassés dans leur indignation, prêts à bondir sur l'estrade. Mais Malraux, sévère gardien des écluses de la parole, ne les ouvrait qu'à bon escient.

Je sentais bien que dans une pareille atmosphère, la violence seule me soumettrait un auditoire devant lequel je ne pouvais me targuer d'aucun préjugé favorable. J'avais choisi comme thème : le déclin du théâtre en France. Et c'est avec sincérité que je refaisais, après *Crépuscule du Théâtre* et directement, cette fois, le procès des conditions que la démocratie bourgeoise avait imposées à l'art dramatique. Je n'eus donc pas besoin de gonfler mon discours de passion artificielle pour en faire ressortir la véhémence. Elle était incluse dans la pensée et les mots obéirent tout de suite aux coups de cravache que je leur assénais. Un seul danger me menaçait, du moins, je n'avais conscience que de celui-là, la brisure de la voix, la dérobade sonore qui, au sommet de la violence, désarçonne l'orateur inexpérimenté. Mais le micro permet aux gorges faibles d'enfler leur tonnerre sans trop de risques. Les premiers applaudissements, saluant des fins de périodes martelées avec une science de l'effet dont j'aurais dû rougir, me prouvèrent qu'on m'écoutait et que la transfusion de la haine, ce processus élémentaire et peut-être inévitable de l'éloquence, était en bonne voie. Mon intervention comportait cependant un danger

beaucoup plus grave que celui d'une défaillance vocale. Je m'en aperçus à une contrainte qui gagnait peu à peu le public et le figeait dans un repliement de soi, dans une attention presque hostile. Car l'orateur, tout comme l'acteur, enregistre presque physiquement les réactions muettes de la bête aux mille visages qu'il affronte. On ne le trompera ni sur l'ennui qui se répand, ni sur l'incompréhension qui se généralise, ni sur la colère qui monte. J'avais parlé de l' « indifférence qui est en train de tuer le théâtre en France ». Je disais : *A notre époque et dans ce pays, le théâtre n'est pas une exigence de l'âme, c'est un divertissement. Il n'est pas un besoin vital, mais un ornement de la vie bourgeoise. De tous les aliments spirituels, il est celui dont la disparition serait supportée avec le plus de facilité. En pleine famine, dans le drame de la misère et de la défaite, Vienne a réussi à maintenir son Burgtheater et son Opéra qui sont parmi les scènes les plus coûteuses de l'Europe et cela, parce que l'âme collective du peuple viennois, privée de sa nourriture séculaire, se fût dissociée, effondrée. C'est parce que le public français peut vivre sans théâtre qu'il n'a pas su contraindre ses gouvernants à sauver le théâtre. Un peuple décidé à ne pas voir sombrer l'art dramatique saurait imposer à l'État ses volontés et lui arracher un peu mieux que la promesse pas encore tenue d'un dégrèvement fiscal. Chez nous, l'insouciance des gouvernements répond à celle de la masse, des prétendues élites et des politiciens qui les représentent.*

Mais ici, ma tâche se compliquait. J'avais à dire à un public en majeure partie composé de travailleurs que leur goût artistique rejoignait en somme celui du public petit-bourgeois et que c'était la raison pour laquelle un Théâtre du Peuple n'avait jamais pu connaître une existence durable en France. L'hostilité muette qui se propageait dans l'auditoire m'avertissait qu'au moindre signe de faiblesse ou d'hésitation de ma part, des protestations éclateraient. Aussi est-ce avec une violence décuplée que je me lançai dans mon développement : *Ce qui rend si difficile, dans ce pays, la création d'un art et d'un théâtre vraiment prolétariens, c'est qu'en matière dramatique, le goût des travailleurs est, en somme, bourgeois. Le théâtre bourgeois, avec ses comédies veules et brillantes, ses spectacles hypocritement érotiques, présentés par des maîtres de la mise en scène et joués par des acteurs souvent admirables, tout ce mélange de perfection technique et de faiblesse intellectuelle, de somptuosité visuelle et de bassesse morale, cet art hybride qui révolte l'esprit en charmant les sens, ne donne pas seulement satisfaction aux classes moyennes : il est le centre d'attraction, l'objet des convoitises secrètes du public des travailleurs. Et comment en serait-il autrement ?*

J'avais mis l'accent le plus véhément sur la condamnation du théâtre bourgeois, ce qui ne pouvait que plaire à mon public. De telle sorte que les passages où je lui reprochais de partager ce goût d'un théâtre dégénéré bénéficièrent de la satisfaction précédemment acquise. L'accusation fut perçue, mais elle ne provoqua pas de réactions, parce que l'auditeur vibrait encore du plaisir d'avoir entendu condamner une classe

de la société que tout désignait à sa haine. Ma flèche, dont la pointe était si nettement tournée contre ces trois mille poitrines, n'y avait causé qu'une sourde blessure. J'eus, à ce moment, pleinement conscience de la nature, des dangers et de la méprisable facilité de l'art oratoire. Triste jeu que celui qui consiste à exciter les passions à coup sûr pour glisser vivement à leur ombre un peu de cette vérité qui, dévoilée sans ruses ni précautions, ferait éclater le tumulte!

Mes amis me félicitèrent de mon courage. J'étais honteux de mon habileté — et qu'elle eût réussi. André Gide, qui était allé m'entendre de la salle, me dit que le micro m'avait été favorable. La délégation soviétique était enchantée. Des poignées de mains me furent prodiguées, qui signifiaient plus qu'une adhésion momentanée. Le photographe de l'agence Tass opérait et son représentant me réclamait mon texte, pour des fins qui ne m'inquiétaient pas suffisamment. J'étais désormais considéré comme un volontaire de choix par les sergents recruteurs de la révolution.

Un incident avait éclaté la veille, à l'une des séances qui se tenaient dans une des petites salles du Palais de la Mutualité. Il aurait dû m'éclairer sur les buts réels de notre Congrès. D'une discussion avait jailli le nom de l'écrivain Victor Serge, qui était alors exilé en Sibérie. Immédiatement, le public s'était partagé en trotskystes et staliniens. Et l'atmosphère s'était alourdie de politique. Les adversaires s'injuriaient, dans le jargon et avec les arguments des deux clans qui divisaient l'opinion russe. Nous n'étions plus en France, dans un congrès voué à la défense de la liberté de penser, mais quelque part, à Moscou, dans une cellule du parti communiste. Il y eut des apostrophes, des clameurs, presque des voies de fait et Malraux, dans une intervention fiévreuse et bouleversée, déclara sous menace d'expulsion, qu'il ne serait plus question de Victor Serge, attestant ainsi la soumission du *praesidium* aux thèses de l'orthodoxie stalinienne.

Les vœux qui terminèrent le Congrès méritent d'être mentionnés. Ils concernaient la fondation d'une « Association internationale des écrivains pour la défense de la culture », la « traduction et la publication des œuvres de qualité interdites dans leur pays », les « voyages et séjours des écrivains dans les divers pays sur la base de l'hospitalité mutuelle », la création d'un « prix littéraire mondial » (qui ne fut jamais décerné), la préparation d'un deuxième congrès des écrivains (qui n'eut jamais lieu), enfin un bureau « formé d'écrivains de diverses tendances philosophiques, littéraires et politiques se déclarait prêt à lutter sur son propre terrain, qui est la culture, contre la guerre, le fascisme et d'une façon générale, contre toute menace affectant la civilisation ».

C'est sans ironie, mais avec la conscience, désormais inébranlable en moi, de l'impuissance des intellectuels, que je rapporte ces vœux dont l'histoire devait bientôt souligner cruellement l'inefficience. Faut-il s'émouvoir ou s'indigner de la force d'illusion qui nous habitait? Sans

doute voulions-nous croire à l'utilité de notre rassemblement et à la réalité de ses conséquences, plutôt que nous n'y croyions vraiment. Les seuls qui ne doutèrent pas de la possibilité de la lutte que nous osions engager furent probablement nos auditeurs. Et ce n'est pas le moins tragique de l'aventure. Toute erreur dans l'évaluation des forces adverses précipite les catastrophes. La France aurait peut-être évité bien des embûches si ses masses avaient pu prévoir que, dans la mêlée qui se préparait, les armes dont disposaient les défenseurs de la culture ne feraient pas de meilleure besogne que les mitrailleuses de la guerre de 1914, braquées, en 1940, contre les divisions motorisées allemandes. Mais dupeurs et dupés se donnaient alors la main dans un élan de confiance qui devait perpétuer les illusions que la démocratie conserva jusqu'à son écroulement provisoire. La culture et la liberté de la pensée considérées comme les remparts d'un ordre social libéral à tendances révolutionnaires, c'est un mirage que nous sommes impardonnables de n'avoir pas dissipé. Il est vrai que celui d'entre nous qui serait monté au *praesidium* pour déclarer qu'il ne croyait pas au pouvoir de l'intelligence et qu'il l'estimait incapable de transformer les événements politiques en marche, celui-là, non seulement n'aurait pu se faire entendre, mais se serait vu expulser comme traître et agent du fascisme.

Le 14 juillet 1935, le besoin s'était imposé à moi de participer rituellement aux événements de la journée. Dès le matin, j'étais au Parc des Princes, confondu dans la foule en casquettes. Le bien-être de l'anonymat me surprenait. Étais-je envoûté par l'opération mystique en voie d'accomplissement dans le pays ? Ou n'était-ce qu'un souci de renouveau spirituel, l'attrait de l'expérience pas encore tentée, mon vieux poison de curiosité ? La cérémonie de tout à l'heure devait m'émouvoir, mais je me connais assez pour mettre en doute la valeur de cette émotion.

Je n'oublie pas que je suis l'homme qui, adolescent, s'enflammait pour la cause lointaine des terroristes russes et persuadait à une honorable Suissesse — la fille d'un pasteur encore ! Hélène L. — de remettre son passeport à une jeune révolutionnaire, expulsée de Russie et qui voulait y rentrer pour participer à un attentat. Aussi naïve que moi-même, Hélène L. avait donné son passeport. Quelques mois après, elle était appelée à la légation helvétique pour y subir une terrible algarade. Comment se faisait-il qu'un passeport à son nom eût été trouvé sur une sujette du Tsar convaincue d'assassinat politique ? Un événement avait eu lieu, qu'on ne précisait pas, mais qui avait motivé une démarche de l'ambassade de Russie auprès du ministre de Suisse. Hélène L. jura qu'elle avait perdu le passeport... Ses explications ne convainquirent personne et elle resta suspecte, pour bien longtemps, aux autorités de son pays... J'étais à l'âge heureux de l'ignorance de soi. J'attribuais à l'enthousiasme révolutionnaire une attitude intérieure qui n'était qu'un jeu avec le réel, un prolongement de lectures et d'illusions juvéniles. Ce petit drame, dont les développements russes me sont toujours restés

inconnus, avait eu deux conséquences immédiates : empoisonner la vie et les voyages d'une trop confiante camarade et me plonger dans les affres délicieuses de la conspiration. Il m'aida, plus tard, à me défier, non de la sincérité, mais de la véritable nature de mes impulsions politiques et sociales. Aussi n'est-ce pas en croyant profondément attaché au triomphe de l'évangile nouveau que je me rendais au Parc des Princes, le 14 juillet 1935, mais en témoin d'événements que j'attendais bouleversants et aussi en observateur de moi-même, d'un moi que je sais trop émotif, toujours en quête de tragédies vécues.

Le soleil traversait la brume de ce matin de fête, ce brouillard de juillet épaissi par la chaleur des masses humaines et les nuages du tabac. J'avais retrouvé Jean-Jacques Bernard sur les derniers gradins de l'aile en ciment qui s'incurve derrière les loges. A nos pieds, dans la tribune des officiels, sorte de guignol émergeant de la foule, on essayait des micros renâcleurs, des haut-parleurs enroués. Nous étions insensibles au ridicule de cette mise au point tardive. L'émotion nous saisit pendant que la foule répétait, après un orateur, la formule du serment : « Nous le jurons! » Dans les bras nus et les poings fermés, nous percevions le symbole des volontés unifiées, non la détente musculaire, l'allégresse gesticulatoire qui nourrit les passions de la multitude. Nous venions d'entendre un autre orateur hurler frénétiquement : *Nous prendrons toutes les pastilles, les pastilles de la banque, les pastilles de la réaction, les pastilles...* Je ne me rappelle plus quelles « pastilles » ce camarade voulait encore prendre, ni à quelles fins (si, au moins, elles avaient guéri le rhume du micro!), mais je sais que nous n'avions pas souri, et qu'au moment où à l'*Internationale* succéda la *Marseillaise*, nous étions plus près des larmes que de l'ironie. L'*Internationale*, cent fois gueulée dans les meetings, avait éclaté en tonnerre. La *Marseillaise* oubliée sortait avec lenteur des poitrines et des mémoires. Des milliers de voix reprenaient comme à tâtons ce chemin de l'ancien hymne révolutionnaire. C'était, pour nous, le message d'une révolution à l'autre et l'affirmation solennelle du caractère national qu'on voulait donner à celle-ci. Nous étions convaincus que nous assistions à quelque chose d'aussi important que le *Serment du Jeu de Paume* ou la *Nuit du 4 août*.

Paris devait, l'après-midi, nous confirmer dans ces illusions. La Maison de la Culture, à laquelle s'étaient joints des écrivains sympathisants, Jules Romains, Edmong Fleg, Jean-Jacques Bernard, participait au défilé de la Bastille à la place de la Nation. Sous le feu du soleil de deux heures, qui mitraillait les pavés, les délégations attendaient, à proximité de la Colonne. On se groupait derrière des calicots à inscriptions, tendus entre des perches. La Maison de la Culture n'était pas en tête du cortège, car celui-ci débutait par une file de taxis dans lesquels s'entassaient les leaders des partis de gauche : Marcel Cachin, Léon Blum, Daladier, Vaillant-Couturier, entre autres. Nous venions en bonne place, laissant bien loin derrière nous les cheminots de l'Ariège, les Faucons du XIVe

et même le collectif de Bobigny. Le groupement et la mise en route ne s'effectuèrent pas sans peine. Les calicots, hâtivement encloués, jouaient des tours aux porte-enseignes. J'en vis un, qu'on réparait, étendu à nos pieds sur l'asphalte, première victime du désordre. Mes amis de la Maison de la Culture, Malraux, Cassou, Jean-Richard Bloch, Vildrac, se cherchaient. L'immense cortège s'ébranla tout de même, avec des lenteurs et des hésitations auxquelles remédiait un chef improvisé, un petit bonhomme tout noir que nul ne connaissait, qui se démenait, criait et nous charmait par sa pittoresque ubiquité. *C'est un type du Vaucluse*, disait-on. L'histoire lui devra d'avoir donné le mouvement à plusieurs tronçons du grand serpent humain qui s'enorgueillissait de faire alterner la force des muscles et celle de l'esprit. En principe, le défilé s'organisait par rangs de quatre. Mais le plaisir d'être vu corrompt jusqu'à la foi révolutionnaire et chaque tronçon comporta une tête de dix à vingt personnes, pour une queue s'amincissant parfois jusqu'à l'unité. La Maison de la Culture subissait, comme les autres délégations, cette loi de l'exhibitionnisme. On avait mis les écrivains de carrière en avant. Ils se trouvèrent bientôt noyautés, séparés, dépassés par des inconnus, modestes adhérents en rupture d'incognito qui se frayaient tout doucement un chemin jusqu'au premier rang. Jules Romains, que cette infiltration et ces sournoises poussées de l'anonymat agaçaient, me prit délibérément le bras et regagna la place qu'on nous avait assignée. Sur notre passage, la foule qui garnissait les trottoirs manifestait avec vigueur. C'était continuellement, des *Vivent les intellectuels ! Vive la science ! Vive Malraux !* Un cri nous bouleversa, par sa naïveté : *Vivent les professeurs ! Faudrait jamais qu'y meurent.* Au tournant du faubourg Saint-Antoine, la fièvre monta, dans le cortège et dans le public. Les cris s'intensifiaient. Les têtes devenaient plus caractéristiques, vieux ouvriers de tradition révolutionnaire, perpétuant le type d'un grand-père quarante-huitard. Les poings levés et la couleur rouge nous suivaient. Les façades décorées, les cocardes, les bonnets phrygiens créaient une mise en scène spontanée qui nous enchantait. Dans le cadre d'une fenêtre dont les rideaux de velours grenat pendaient extérieurement, une vieille aux crins blancs ébouriffés, nous saluait d'un poing furieux. Dans une autre fenêtre drapée d'andrinople, un groupe de jeunes femmes coiffées de papier rouge s'agitaient comme des flammes. D'une mansarde, au dernier étage d'une bâtisse déjetée, une fille agitait fanatiquement un chiffon couleur de sang. Clara Malraux marchait à côté de son mari, les pieds nus sur des sandales qui collaient au goudron de la chaussée. Il la souleva tout à coup pour lui montrer la mer de drapeaux rouges qui flottaient au vent, derrière nous sur des kilomètres. Criblés de soleil, nous avancions au milieu des vivats, dans l'allégresse et l'émotion du passé retrouvé. Sur les épaules d'un gars, un vieux nous regardait, les yeux extasiés. Un autre vieux, les cheveux flottants, en tricot de coton rouge, s'appuyait sur une haute canne ornée d'un nœud de crêpe. L'espoir, l'incohérence,

la folie et l'enthousiasme des révolutions semblaient nous guetter au passage. Jean-Richard Bloch se préoccupait des éléments non intellectuels qui participaient au mouvement. *Les masses*, me dit Malraux, *ne sont pas hostiles aux intellectuels. Mais les cadres, oui.* Jean-Jacques Bernard, pensif, observait en silence.

Le cortège se disloqua place de la Nation. Daladier s'était installé à la fenêtre d'un entresol, d'où il rendait leur salut à ceux qui, déjà, le considéraient comme leur chef du lendemain. Ce lourd visage anxieux était-il celui d'un véritable chef? Je revins en arrière, mêlé à la foule, pour voir d'un peu plus près ces masses dont l'évaluation quantitative devait diviser la presse. L'*Humanité* en avait vu 500.000 et *Candide* 5 000. Ils étaient certainement plus de 100 000. 2 000 à 3 000 Arabes, beaucoup de femmes, les plus robustes portant le calicot de l'usine ou de la délégation. Dans l'ensemble, une cohue désorganisée, se bousculant dans l'illusion qu'elle réalisait un de ces défilés modèles que montrait le cinéma soviétique. Seules, les Jeunesses Communistes donnaient l'impression de troupes disciplinées, avec leurs insignes, leurs chemises bleues striées d'éclairs et leur allure militaire. L'obsession de la révolution bolchevique s'attestait dans le slogan martelé par chacun des groupes : *Les Soviets-partout ! — Marxisme é-tu-diez ! — As-sas-sins-fas-cistes !* revenaient le plus souvent. *De-La-Roque-au-poteau !* faisait rage. Un isolé, qui avait perdu sa délégation, répétait, immobile et l'œil fixe : *Li-bé-rez-Thaelman !* Je remontai dans un malaise grandissant le fleuve tumultueux.

C'est le mois suivant que je partis pour l'U.R.S.S. avec Marie [1]. Invitation incomplète, dont les modalités furent longuement discutées avec l'In-Tourist. Les frais du voyage nous incombaient jusqu'à la frontière. Ensuite, la Société des Auteurs soviétiques nous considérait comme ses hôtes. Le trajet par mer, jalonné de haltes à Copenhague, Stockholm et Helsinki, nous charma. En 1935, on approchait du monde russe comme d'un monstre mal connu. Les enthousiastes, les sceptiques, les renseignés et les innocents échangeaient d'interminables propos, en traversant les bras de mer semés d'îles, pendant les longues nuits claires. Notre première vision de l'U.R.S.S. fut celle d'une équipe de travailleuses en culottes, réparant la voie ferrée, passée la frontière de Finlande.

Puis, ce fut Leningrad. Le Leningrad des Torgsin, de la misère vestimentaire, des palais déteints, des caves transformées en dortoirs, des murs criblés de mitraille et des carreaux de papier huilé. 1935... et les blessures de la révolution se cicatrisaient à peine. A l'hôtel, nous étions gavés de gelinottes et de caviar, mais des visages de famine erraient encore sur la Perspective. Et pourtant, la foi dans l'ordre nouveau se lisait dans tous les yeux. Les théâtres, débordant d'une foule aux réactions massives, unifiées, donnaient des spectacles d'une grande perfection technique,

1. Madame Lenormand.

où la fantaisie du metteur en scène régnait sans contrôle et était accueillie, jusque dans ses manifestations les plus contestables, comme une inspiration sacrée de l'esprit révolutionnaire. Dans un coin de l'avant-scène de Meyerhold, nous assistâmes à sa représentation de la *Dame aux Camélias*. Visuellement le spectacle était admirable et atteignait le but que s'était proposé l'animateur : créer une suite d'images inspirées par les peintres français, de Manet à Degas. Mais un divertissement breton, avec binious et chapeaux à rubans, ne laissa pas de me surprendre. La soirée chez Olympe éclatait de vie et de tumulte. Un épisode fantastique la traversait : les personnages, sous leurs costumes bigarrés, montraient tout à coup leurs squelettes et c'était une danse des morts qui emportait vers son tombeau la société pourrissante du second empire. Par contre, Meyerhold, à ma surprise, n'exploitait pas le burlesque inhérent au Père Duval. Celui-ci était joué, habillé, mis en scène avec le plus grand sérieux. Une Russe, ma voisine, à qui je faisais part de mon étonnement devant cette occasion perdue, réfléchit un instant avant de me répondre : *Mais si le Père Duval était comique... nous ne pourrions plus être émus !* C'était donc l'émotion, le pathétique familial que la société révolutionnaire de 1935 cherchait dans le fantoche bourré de lieux communs qui, aux yeux de la France bourgeoise, n'était plus, depuis tant d'années, qu'un parangon de ridicule et d'ennui. Madame Raïk, la femme de Meyerhold, jouait Marguerite et il était évident que son désir de se mesurer avec l'illustre personnage avait motivé la mise en scène de la pièce. Or, madame Raïk était peu faite pour incarner une courtisane parisienne. De haute et solide carcasse, d'allures paysannes et d'âme primitive, tout ce qui la servait dans les rôles d'Ostrovsky la desservait dans celui-ci. A un moment Meyerhold parut sur le proscenium pour faire une annonce au public. Il parlait avec une véhémence de tribun et sa présence éveillait le respect et l'amour.

Ce demi-dieu de la révolution devait être, quelques années plus tard, accusé de « formalisme » et arrêté sous le prétexte qu'il n'avait pas su trouver de spectacle convenable pour la commémoration des Jours d'Octobre. La journaliste Andrée Viollis, qui est d'appartenance communiste et très au courant des choses de Russie, m'assura qu'il avait été exécuté, soit en prison, soit au lieu de sa déportation. Les circonstances de sa suppression physique sont demeurées obscures. Quant à la grande et naïve Raïk, elle fut trouvée poignardée dans un réduit de son appartement de Moscou. Des traînées de sang marquaient, dans chaque pièce, l'itinéraire des assassins et la sauvage défense de la victime... Son crime réel semble être d'avoir fait partie, comme son mari, de l'entourage de Lénine. Quand l'arrestation de Meyerhold fut connue, je donnai, au *Figaro*, un papier où j'essayais d'éveiller l'indignation ou, tout au moins, la curiosité des gens de théâtre en France. Mais aucune protestation, aucune demande d'éclaircissements, ne suivit mon article. Paris avait pourtant goûté les spectacles de Meyerhold, que Baty avait hospitalisés

au Théâtre Montparnasse. Et Meyerhold avait fait le tour des salons bolchevisants.

Je l'avais rencontré chez Jeanne Dubost, l'amie des compositeurs du groupe des Six, l'accueillante récipiendaire de l'*Eventail de Jeanne* où Florent Schmitt, Darius Milhaud, Poulenc, Georges Auric, entre autres, célébraient dans leur langage l'amour éclairé que portait à la musique cette femme qui avait été mon amie d'enfance... La chute de Meyerhold n'éveilla aucune réaction dans ces sphères de la société française. Paris demeurait insensible devant l'écroulement des idoles de la révolution russe, qui avaient été momentanément les siennes. Il n'a pas, non plus, désiré en savoir davantage quand la plupart des hommes qui nous étaient donnés, en 1935, comme les maîtres de la pensée artistique russe et comme des Bolcheviks modèles, les Kirchon, les Afinoguénov, les Michel Kholtsof, les Bersénief, disparurent, tombèrent en disgrâce, furent exilés ou exécutés. Je me refuse encore à croire que les personnalités qui dirigeaient la vie culturelle de l'U.R.S.S. fussent devenues, trois ans plus tard, des traîtres, des saboteurs ou des conspirateurs. Et j'ai toujours considéré le silence de mes amis communistes, leurs haussements d'épaules et leurs soupirs, quand on agitait cette question devant eux, comme un navrant témoignage d'aveuglement volontaire et d'asservissement intellectuel.

Les arguments fatalistes tirés de l'histoire des révolutions ne m'apportent aucun apaisement devant le fait que des hommes dont j'ai serré la main, des hommes dont le génie créateur se nourrissait de leur foi dans le socialisme, des hommes qui avaient participé, la plupart au risque de leur vie, à la grande subversion de 1918, ont été abattus ou emprisonnés comme des malfaiteurs. Là-devant, mon dégoût reste entier. Ni les plaidoyers ni les excuses ne me feront accepter que ces compagnons pleins de flamme et de sève ne soient plus que des charognes déshonorées dans les pourrissoirs des prisons. Un Russe blanc m'a dit un jour : *Pardon, mais la suppression de ces hommes n'a été que le châtiment cent fois mérité et trop longtemps différé de leur ancien crime : s'être solidarisés avec la révolution qui les a placés au premier rang. Car cette révolution dont ils bénéficient s'est soldée par l'exécution de plusieurs millions des nôtres.* Raisonnement impeccable. Il reste qu'en un pays dont la récente histoire n'est qu'une immense addition de cadavres, où les calculateurs de morts pourraient, leur vie durant, aligner leurs statistiques et parvenir à la vieillesse avant d'avoir chiffré le « total général » représentant l'impôt du sang que les puissances obscures auront exigé de l'homme russe, pendant et entre les deux dernières guerres, la sensibilité émoussée ne réagit plus qu'aux chocs directs. Les hécatombes anonymes ne nous laissent pas indifférents, mais elles n'éveillent en nous qu'une horreur abstraite. Le massacre de mes amis de quelques jours me bouleverse en dehors de toutes considérations de justice et de réversibilité.

Malgré le soin avec lequel les jeunes femmes commises par l'In-

Tourist à la garde et à l'instruction des promeneurs atténuent les aspects sanglants de la révolution, la mort violente, la torture, les persécutions surgissent de partout. On vous montre, avec une certaine finesse de dialectique, un versant unique des événements, le versant lumineux, fleuri d'héroïsme et d'abnégation. L'autre versant, celui dont on ne parle pas, est tout englué de sang, semé des ronces de la haine et de la cruauté. Les interprètes de l'In-Tourist, qui sont interprètes dans le sens le plus extensif du terme, ne récitent pas une leçon, mais sont intimement ralliés à la version officielle des faits qu'elles ont pour mission d'inculquer.

La beauté rêveuse et dramatique de Leningrad vous touche instantanément. Il serait vain d'errer par les rues de la nouvelle Moscou en chasseur de fantômes. On n'y rencontrerait ni les personnages de Dostoïevski ni ceux de Tchekhov. A Leningrad, par contre, on peut encore suivre les itinéraires de Raskolnikoff. On peut revivre ses rencontres avec Svidrigaïloff, dans un cadre où presque rien n'a changé. De pâles et timides Sonia rôdent encore dans le demi-jour des nuits blanches, le long des quais de la Néva. Un autre spectre s'est levé pour moi, un matin de pluie et d'inondation, des caves du palais Youssoupof, celui de Raspoutine. La Moïka débordait et l'eau du canal suintait le long des murs, des petites pièces et des couloirs souterrains où se joue la scène finale de la tragédie. Une conduite d'eau venait de crever. On avait éventré les murs qui montraient leurs briques. Le salon voûté où eut lieu le dernier souper ruisselait d'humidité. La minuscule salle à manger intime réservée aux plaisirs du prince et de ses amis était démeublée. Mais la cheminée au manteau garni de faux coquillages était encore là. Une mare stagnait au pied de l'escalier que le moine avait descendu. La porte qu'il avait franchie, blessé, pour se réfugier dans la cour était murée. Un brouillard glacial flottait dans ces catacombes.

Plus haut, dans une salle obscure, un soviet d'enfants tenait sa réunion : cinq ou six formes chétives, debout dans la pénombre et parlant gravement à tour de rôle. Plus haut encore, la salle du théâtre dormait, avec ses loges capitonnées de satin rose, ses blancs pâles, ses ors fanés et son odeur de moisi. Leningrad entrouvrit pour moi plusieurs de ces écrins vides.

A Moscou, la vie du théâtre palpitait avec une telle violence qu'on se sentait plongé dans un élément, intégré dans l'intime et l'interne d'un corps au sang tumultueux. Cela vous assaillait dès le premier contact, au foyer du premier théâtre où l'on pénétrait. Il faut, pour comprendre ce qu'était alors la vie théâtrale en Russie soviétique, avoir présent à l'esprit le fait suivant : les quinze spectacles du festival auquel nous assistions ne représentaient pas la moitié de l'activité artistique de la ville. Les étrangers accourus pour cette manifestation auraient pu, en prolongeant leur séjour, passer, dans quinze autres théâtres, des soirées aussi belles. Je suis allé, dans une filiale du Théâtre des Arts, voir la pièce de Kirchon, *Merveilleux Alliage :* le jeu et la mise en scène

étaient supérieurs à tout ce que l'Europe peut produire. Et il en était de même au Théâtre Révolutionnaire, sur dix autres scènes, qui ne participaient pas, non plus, au festival. On est saisi, là-devant, par quelque chose qui dépasse l'admiration. On se sent entraîné dans un de ces grands mouvements d'amour et de foi collective que durent connaître ceux qui vivaient en Grèce, au temps d'Eschyle, ou en Angleterre, au temps de Shakespeare. Le théâtre, profondément réintégré dans la vie sociale, est devenu le pain spirituel de multitudes innombrables. Il n'est pas exagéré de dire que la Russie soviétique a réalisé ce qui n'eût même pas été concevable vingt ans auparavant : entraîner vers la vie de la scène les masses des travailleurs, chez qui l'apprentissage du théâtre a révélé des vocations par milliers. Elle a créé, chez des peuples qui n'avaient même pas de littérature écrite, des théâtres nationaux pour lesquels ont surgi des auteurs, des acteurs et des régisseurs. Les Tziganes, les Turkmènes, les Bachkirs, les Kirghizes, les Tatars et quinze autres républiques de l'Union possèdent maintenant leurs théâtres. Bien entendu, ce prodigieux essor correspondait au goût spectaculaire, profond, latent, de ces peuples, mais il n'aurait été ni financièrement ni techniquement possible, si les dirigeants de l'U.R.S.S. ne lui avaient consacré des sommes fabuleuses.

Le Théâtre Juif d'État donnait le *Roi Lear* dans un curieux décor de Tyschler, une sorte d'écrin en bois, plaqué de figures barbares, d'où la tragédie jaillit tout de suite avec un accent de sauvagerie vraiment élisabéthaine. Jamais je n'avais vu jouer les scènes de la lande avec une frénésie, une extravagance aussi audacieuses. Le traitement d'une des parties les plus difficiles du *Roi Lear* nous a brusquement reportés de trois siècles en arrrière, à l'époque où le théâtre osait et pouvait tout parce que la confiance, la vitalité, l'émotivité du public étaient illimitées. Au cours de la soirée, pourtant, se posa devant moi un problème inquiétant. La représentation, malgré sa splendeur, souffrait d'un astucieux déplacement des accents psychologiques. Dès les premières scènes, le roi était atteint d'une irrémédiable folie, tandis que le personnage du fou « sortait » dans l'humaine tendresse et la bonté. La tragédie prenait ainsi un sens nouveau, celui-là même que les dirigeants soviétiques désiraient lui conférer, pour des fins de propagande politique. Le thème du *Roi Lear* était devenu : le déclin de la royauté, accompagnée et soutenue dans sa chute par la sagesse populaire.

Un autre théâtre national, le Théâtre d'État tzigane Romen, montre ce que peut donner à la scène l'instinct dramatique pur, libéré des traditions et des théories. Les Tziganes, ce peuple nomade auquel l'Union Soviétique a donné un statut, des terres et un alphabet, ont condensé dans une sorte d'opéra folklorique l'histoire de leur fixation en pays socialiste. Je n'ai peut-être jamais assisté à un spectacle aussi émouvant. L'antique plainte du peuple errant sortant d'un décor de chiffons, l'impétuosité des tempéraments, ce petit peuple en haillons

colorés dansant, gémissant et chantant devant l'immense roulotte, immobile désormais... ce n'est peut-être pas du théâtre, c'est une explosion de force dramatique telle que la scène professionnelle n'en connaît pas de pareille.

Des liens d'amitié s'étaient rapidement formés, à Moscou, entre nous et les dirigeants du théâtre. Chez Stanislavsky, les interprètes de l'*Orage*, qui savaient que Marie avait interprété le rôle de Catherine [1] avec les Pitoëff, s'étaient fait photographier autour d'elle. Jusqu'aux premières heures du jour, notre chambre de l'Hôtel National était ouverte aux visiteurs et derrière les flacons à long col de l'épais vin rouge du Caucase, se nouait le dialogue passionné que j'ai pu conduire, dans la plupart des pays du monde, avec ceux de ma profession.

Pogodine était venu me parler de sa pièce, *les Aristocrates*, que jouait alors, avec un immense retentissement, le théâtre réaliste d'Oklopkov et qui posait d'importants problèmes techniques. Pogodine était un petit homme robuste, plein de sang et de flamme, remuant et rêveur, un visage merveilleusement sympathique où les contrastes se lisaient d'emblée : une douceur et une brutalité qui devaient s'harmoniser dans l'ivresse. Ses *Aristocrates*, c'étaient les condamnés politiques et de droit commun, gangsters, intellectuels, ingénieurs, anciens koulaks, prostituées, que le gouvernement avait envoyés pêle-mêle construire le canal de la mer Blanche. La pièce relatait les épreuves de ce « collectif » malgré lui et les étapes de sa « régénération » par le travail qu'il haïssait le plus au monde : retourner la terre gelée. Pogodine a passé quelque temps là-haut parmi les condamnés. Il en a rapporté un scénario de cinéma, tendancieusement optimiste. Il l'a montré à son ami Oklopkov et voici que ce dernier a eu l'idée de monter le scénario comme une pièce! Absurdité ou coup de génie? On ne pouvait pas savoir. Oklopkov dispose d'un espace théâtral constitué par deux plates-formes que relie une passerelle. C'est sur cette espèce de croix de Lorraine que chaque numéro du scénario a pris corps. Un coup de projecteur, trente secondes de jeu, obscurité. Les acteurs reparaissent en un autre endroit des plates-formes. Tout l'ouvrage se déroule à ce rythme, sans décors. Les accessoires sont apportés, comme au théâtre chinois, par des serviteurs du spectacle, supposés invisibles. Et nous cessons très rapidement de les voir, ou, du moins, de les identifier. Ils demeurent, à nos yeux, des agents de la représentation, aussi impersonnels et beaucoup moins gênants qu'un cadre de scène ou qu'une frise d'air. Par contre, les paysages absents, la forêt de l'extrême nord, les solitudes livides commencent à se matérialiser en nous. Et quand les accessoiristes font irruption, lançant des volées de confetti blancs à la tête des comédiens, la tempête de neige nous suffoque et nous épouvante. Une scène de noyade se joue

1. Madame Lenormand (Marie Kulf), artiste dramatique, avait joué dans la compagnie Pitoëff.

au moyen d'un drap de serge noire percé de trous et secoué obliquement par deux serviteurs. Nous voyons la tête de l'acteur émerger des trous et ses bras s'agiter au-dessus de l'étoffe. La fureur des vagues, la lutte de l'homme et son engloutissement nous sont suggérés avec violence. L'émotion du spectacle envahit le public, assis en rangs serrés autour des plates-formes. A la fin, des cris éclatent : les acteurs et la foule se saluent et se serrent les mains. Oklopkov, avec son théâtre qui n'en est pas un, Pogodine, avec sa pièce qui n'en est pas une, ont établi des rapports nouveaux — ou rétabli des rapports normaux — entre le spectateur et l'interprète.

J'avais également fait la connaissance, au foyer du Théâtre Kamerny, de l'auteur de la *Tragédie optimiste*, un petit homme trapu qui portait encore l'uniforme d'officier de marine. Sa pièce montrait le conflit qui dressa les marins anarchistes contre le pouvoir récemment constitué des Soviets. Il avait été l'un de ses personnages. Comme la plupart des auteurs russes de cette époque, il avait vécu son drame avant de l'écrire.

De là le ton très particulier de cette production : ce sont des fresques, une histoire en images des dix-huit dernières années de la vie russe. Les pièces dégagent une conviction ardente, celle d'ouvriers qui défendent leur ouvrage. C'est ce qui les sauve des inconvénients apparents de la propagande. Elles ne sentent à aucun moment le pensum démonstratif, la thèse composée à froid. Elles sont évidemment tendancieuses, avec naïveté : l'homme communiste a toutes les vertus ; l'adversaire du régime, tous les vices. Mais l'art des comédiens, la ruse des régisseurs servent la sincérité de l'auteur et emportent l'adhésion des masses.

Le régisseur soviétique est un falsificateur de génie. De quoi ne serait-il pas capable, dans l'ordre de la transmutation des valeurs ! Sous sa direction et au bout d'un an de répétitions, la plus anodine des comédies de salon, découverte dans la *Petite Illustration*, peut devenir une « image de la société bourgeoise à son déclin ». La méthode n'est pas de tout repos. Après s'être escrimé sur la pièce de Jacques Deval, *Prière pour les Vivants*, qu'on réussit à transformer en un brûlot de propagande anticapitaliste, on découvrit avec effroi que le même Jacques Deval était aussi l'auteur d'un certain *Tovaritch* qui tournait cruellement en ridicule la révolution russe !

D'ailleurs, ce n'est pas toujours la propagande qui oriente le choix des pièces, en fait de théâtre étranger. Comme je m'étonnais devant Akulov, secrétaire du Comité Central exécutif de l'U.R.S.S., de la faveur dont jouissaient des pièces comme *Madame Sans-Gêne*, des auteurs comme Scribe, Labiche et Sardou, ce haut fonctionnaire me donna la clé de l'énigme : *Nos jeunes auteurs manquent de technique. C'est pour leur permettre d'apprendre leur métier que nous plaçons devant eux, comme des modèles d'architecture dramatique, ces vieilles pièces fran-*

çaises. Il reste que, dans la plupart des cas, en 1935, c'était le gauchissement idéologique, la flexion imposée à la pensée, le truquage intentionnel du sens d'un ouvrage, qui présidait à sa mise en scène.

J'avais dîné chez Afinoguenov, l'illustre auteur de *la Peur*, qui, marié avec une Américaine, habitait, près de la place Rouge, un appartement de goût parisien. Madame Afinoguenov avait été mon interprète aux États-Unis, où elle avait joué *les Ratés* sur la petite scène des *Potboilers*, à Hollywood. Comme tous les privilégiés du régime, Afinoguenov menait une existence qui ne différait pas beaucoup de celle qu'il aurait menée en pays capitaliste. Touchant des droits qui pouvaient s'élever à trois cent mille roubles par mois (des dizaines de théâtres jouaient alors *la Peur*), il avait des domestiques, une vaste bibliothèque, des sièges métalliques à la dernière mode et nous offrait des cocktails sur des guéridons en verre.

Wladimir Kirchon, lui, nous reçut dans sa *datcha* des environs de Moscou. Il était l'auteur de *la Rouille*, que Paris avait applaudie quelques années auparavant, et de ce *Merveilleux Alliage*, que Pitoëff devait monter en 1936. Kirchon, que je connaissais depuis le Congrès pour la Défense de la Culture, était un compagnon plein de joie de vivre et de santé. Dans son œuvre, les thèmes de l'espoir révolutionnaire s'enlaçaient à l'ancienne mélodie, naïve et bucolique, des comédies d'Ostrovsky. Le deuxième acte de *Merveilleux Alliage*, que Paris a jugé fade, est un délicieux plein air où les scènes d'amour, les chants et les danses renouent avec la tradition classique du théâtre russe. Kirchon nous attendait, à quelques verstes de Moscou, dans une maison en bois, de style paysan, qu'emplissait l'odeur des pommes sèches. Un potager fleuri l'entourait. Et un vaste enclos de prairies la séparait des forêts de pins cernant l'horizon. C'est là qu'il travaillait pendant l'été, dans un silence de Sibérie, entre sa mère et ses deux garçonnets, dont l'un souriait toujours, par simple plaisir de vivre. Les servantes avaient préparé un dîner russe à l'ancienne mode. Sa voiture nous reconduisit à Moscou. Pauvre Kirchon! La dernière fois que je le vis, ce fut sur le quai de la gare, où il était venu prendre congé de nous, au moment de notre départ pour Tiflis. Il ne pouvait nous accompagner car le Gouvernement l'avait chargé d'une mission : suivre les manœuvres de l'Armée Rouge à Kiev, afin d'en tirer une pièce. Et comme je lui disais : *Une pièce sur les manœuvres de l'Armée Rouge... ça ne doit pas vous exciter beaucoup*, il me répondit, avec une hâte et un empressement où je crus déceler de la contrainte : *Mais si, mais si. Très beau sujet, l'Armée Rouge!* Les conditions de sa chute et de sa disparition me sont demeurées obscures. J'ai seulement appris que ce défenseur passionné de la révolution, cet ardent thuriféraire du régime, dont les pièces triomphaient alors dans des centaines de théâtres de l'Union, s'était effondré au cours de la grande épuration qui suivit les procès de Moscou.

La Société des Auteurs de Moscou m'avait invité à échanger des

vues avec les directeurs des principaux théâtres de l'Union. J'étais invité, avec Marie, à visiter Kiev, Kharkof, Rostof et Tiflis. Mon interprète nous accompagnait. Long et lent voyage vers le Sud, à travers les steppes et par-dessus les montagnes. A Yalta, comme à Sotchi, nous avions pu voir les « nouveaux messieurs » du régime s'ébattant en vêtements clairs, au soleil de cette fin d'été. Dans la « société sans classes », une classe renaissait, celle des fonctionnaires. Et leur comportement, dans ces hôtels balnéaires que le jazz et les cocktails rendaient pareils à ceux de n'importe quelle plage d'Europe ou d'Amérique, ressemblait à celui de n'importe quelle volée de fonctionnaires en vacances dans un pays capitaliste. Il n'est pas précisément agréable de constater que les sacrifices imposés par vingt années de révolution, la destruction de plusieurs millions d'individus, les espoirs mis dans la plus vaste expérience tentée par l'homme, aboutissent, là ou leurs résultats sont observables, à la constitution d'un nouveau groupe de privilégiés. C'est sans doute la fatalité des révolutions de déboucher, dans leurs effets visibles, sur un processus de substitution.

A Tiflis, mes confrères géorgiens m'ont offert un dîner. Autour de la table chargée de vins du Caucase, il y a le président de la Société des Auteurs, un vieillard au visage de paladin, à la stature de guerrier, cheveux et moustache envolés vers la gloire. Près de lui, un juif géorgien au masque épais et bon, étonnamment renseigné sur les choses de Paris, le régisseur Kouchitachvili, un critique, le censeur et le représentant du Gouvernement, sorte de directeur des beaux-arts de la jeune république. Ce qui dévore ses yeux noirs, derrière les lunettes, c'est la foi socialiste, la passion, l'intelligence. Grâce à lui, la vie théâtrale a pris un essor puissant dans cette ville où régnait, avant la révolution, une indolence orientale. Les vins sont lourds et le cérémonial nous semble étrange : aucune conversation libre. Le *tamada*, le président de table, donne la parole à qui la demande. La nuit se passe en toasts et en réponses à des toasts. Le *chachlick* arrive au petit jour : c'est une pyramide bocagère ; herbes odorantes et viandes de mouton étagées. Une veilleuse rouge éclaire de l'intérieur le monument. Les condiments de la cuisine géorgienne m'incendient. Mais voici que derrière les rites oratoires un peu rebutants, des vérités se font jour. Ce n'est pas la politesse ou l'obéissance qui a réuni ces hommes autour de moi. Je ne suis pour eux ni un indifférent ni un inconnu. Ils aiment dans mes drames ce que l'Occident y déteste ou y redoute. Et ils aiment, d'un amour plus jeune et plus confiant que le mien, ce théâtre dont le Gouvernement leur a fait cadeau : car il existe désormais en Géorgie une dramaturgie, nationale dans sa forme et socialiste dans son fond. Comment faire comprendre les dangers d'une production dirigée à des hommes qui sont, artistiquement parlant, les fils de ce dirigisme ? D'anciens ouvriers, des Juifs, ont pu, grâce à la révolution, réaliser la force créatrice qui dormait en eux. Dans cette république de l'Union, comme dans toutes les autres, les

Soviets ont donné au théâtre un essor grandiose. Et il est inévitable que dans les pièces qui en sont nées, passe le souffle de reconnaissance et d'enthousiasme qui anime leurs auteurs. Que leurs œuvres soient « tendancieuses » comme tout ce qui s'imprime ou se joue dans la Russie de 1935, je n'en doute pas un instant. Mais je sais qu'il n'en peut être autrement. Et, avec mes exigences d'universalité, mes scrupules cartésiens, je me semble un habitant d'un astre mort, jugeant et suspectant l'élan torrentiel qui emporte un cosmos en formation.

De ses bouillants constructeurs, je n'ai plus jamais entendu parler. Je souhaite que la grande purge artistique ait épargné les paladins du verbe qui m'accompagnèrent, ce matin-là, au siège de leur Société des Auteurs. Sur les marches du perron, des lions empaillés s'affrontaient, avec une menaçante solennité. Mes confrères de Tiflis avaient aussi, dans leurs propos et leurs allures, quelque chose de belliqueux et de chevaleresque. Ils s'étaient ralliés aux formules du réalisme socialiste, mais sans abdiquer le panache et le lyrisme des anciens bardes, leurs ancêtres.

J'ai assisté à un service religieux, dans la cathédrale de Tiflis. L'iconostase, les chantres couverts d'or, tout le décor de la foi chrétienne, était en place. Deux vieillards composaient l'assistance. Les dieux vont vite en U.R.S.S. Où seront, dans un siècle, ceux que la sculpture officielle a dressés, en bronze et en pierre, dans les palais de la culture, les maisons des soviets, au milieu des carrefours et sur les barrages de l'immense république ?

A mon retour de Russie, avant les procès de Moscou, reclassant les souvenirs de mon voyage, cherchant par hygiène mentale un point fixe, une zone soustraite à ces infernales oscillations et spirituellement habitable, j'avais donné mon adhésion sentimentale au communisme ; j'avais, dans des journaux comme *Marianne* et *l'Humanité*, porté témoignage sur le théâtre soviétique. C'en était assez pour me faire considérer comme un partisan... Quand eut lieu la grande purge artistique des années 1937-1938, je sus qu'il m'était impossible de passer l'éponge sur le meurtre de mes amis d'un jour, d'oublier ces mains que j'avais serrées et qui pourrissaient dans la terre.

H. R. LENORMAND

Copyright by Albin Michel.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE VÉRONIQUE

par MARCEL JOUHANDEAU

LES Pincengrain ont le don inimitable d'attacher les gens séculairement. Parce que sa mère a été l'amie d'enfance des sœurs Pincengrain, Robert C... garde à l'égard de Véronique [1] un sentiment qui ressemble à de la religion, à la piété et il le fait partager à sa jeune femme.

Il n'est pas de samedi que l'un ou l'autre ou tous les deux, ils ne viennent la voir avec des présents qu'ils ne peuvent d'ailleurs lui faire accepter qu'à titre d'échange.

Oh! ces après-midi de samedi chez Véronique! C'est le jour de son repos ; elle reçoit. Quel défilé! Du fond des temps remontent vers elle des caravanes d'amitiés qui lui rappellent sa province et son printemps.

Mais Louise a beau être bonne pour Véronique jusqu'à la tendresse, Véronique ne connaît pas plus la faiblesse avec les autres qu'avec elle-même. Que Louise s'avise de se plaindre, de parler de ses soucis, de ses occupations de ménagère, Véronique :

— Travailler, ce que vous faites? Moi, je n'appelle pas cela travailler. Vous travaillez chez vous, à vos heures. Travailler, c'est, sans tenir compte des saisons, par n'importe quel temps, que l'on se porte bien ou mal, que l'on soit jeune ou que l'on se sente vieillir, être obligée, une femme, de sortir de chez soi pour, chaque matin, se rendre chez les autres à la même heure, avec l'espoir de n'en revenir que la nuit tombée. De sept heures à huit heures ne pas s'appartenir une seconde! Sentir sa vie comme aliénée au compte d'autrui, voilà ce que j'appelle travailler!

C'est ce qu'elle connaît.

VÉRONIQUE. — Je ne plains pas les femmes, quoi qu'elles y aient à faire, qui n'ont à faire que chez elles.

1. Le personnage de *Véronique* est familier aux lecteurs de Marcel Jouhandeau. Il tient dans son œuvre une place égale à celle *d'Elise*. Véronique apparaît dès sa première nouvelle : *les Pincengrain*, remplit de sa présence *M. Godeau intime*, parle dans les *Veronicaana*, traverse bien souvent le ciel orageux des *Chroniques maritales*.

***

Véronique, inconsolable de la mort de Prisca, ne pardonne pas à Léon, son beau-frère, tout admirable qu'il se soit montré durant la vie de sa sœur, de consentir à se remarier si vite.

Véronique ne se contente pas de se placer au-dessus de l'humanité par ses exigences envers son propre cœur, il faut partager sa sublimité ou vous n'êtes plus rien pour elle.

Or, Léon qui a aimé, qui aime Prisca, toute morte qu'elle est, comme sa propre âme et l'a soignée deux ans mourante avec le dévouement d'un ange n'a pas promis à Prisca et Prisca ne lui a pas fait promettre de demeurer seul. Elle lui a seulement demandé de ne jamais abandonner Véronique et il s'est engagé à prendre Véronique chez lui, si elle y consentait et à l'y garder, exempte de peines et de soucis matériels. C'est ce que dès le retour de l'enterrement, il a proposé, mais Véronique s'est récriée avec hauteur : Sa solitude! Renoncer à sa solitude! Jamais!

Cependant, pas plus qu'elle n'est disposée à vivre près de lui, elle ne tolérera qu'une autre femme entre chez son beau-frère, pour tenir la place qu'y tenait sa sœur, place qui doit demeurer vide et Léon est condamné à rester seul ou il ne sera plus rien pour elle.

***

Les amis de celui-ci qui le voient dépérir le pressent de mettre fin à un état de choses funeste à sa santé et à son moral. Le médecin qui a soigné Prisca et a constaté, admiré le dévouement de Léon à sa femme songe à lui donner en mariage sa propre nièce, parti inespéré pour un garçon sans grand avoir ni savoir, qui n'a en fait de dot que son cœur d'or.

Léon vient me trouver, me fait part de ses scrupules à l'égard de sa première femme et aussi à l'égard de la seconde, encore seulement possible.

Il me dit : « Je n'ai aimé et n'aimerai jamais que Prisca. Que puis-je offrir à Georgette? Depuis des années je n'ai pas fait l'amour. Auprès de Prisca malade j'ai endormi mes sens. Je n'ai plus de désirs. Peut-être Georgette ne l'entendra-t-elle pas ainsi? »

Je lui conseille de ne pas se soucier de tout cela, que la Providence et la Nature y pourvoiront. J'ajoute qu'il s'agit pour lui seulement et d'abord de reprendre goût à la vie, de ne pas tomber dans une mélancolie que la religion même n'approuve pas.

***

Véronique s'indigne et Léon pendant deux ans a eu beau redoubler d'attentions auprès d'elle, lui rendre tous les services et devoirs au-delà

de ce qu'on imagine! (Voilà bien le côté inflexible, implacable du caractère des Pincengrain.) Elle n'a pas consenti à faire la connaissance de sa seconde femme.

Je lui dis :

— Du moment que vous aviez refusé de vivre auprès de lui et que, de l'avis de tout le monde, il ne pouvait demeurer bien portant seul, si jeune encore, le brave garçon ne pouvait normalement mieux faire qu'en épousant Georgette. De plus parfaits chrétiens que moi veulent même voir dans cette rencontre une sorte d'attention du Ciel et de récompense pour sa conduite parfaite envers sa première femme.

» Que deux années vous ayez interdit votre porte à cette jeune personne, c'était sévère; cependant je veux bien l'admettre. Mais que vous refusiez de la recevoir aujourd'hui et à jamais, j'avoue ne plus comprendre. Il y a là une sorte de parti pris inhumain d'iniquité. Davantage. Cela me semble dur, atroce et inutilement. J'irai plus loin : cela me semble relever d'une sorte de férocité du cœur.

» Considérez plutôt la manière d'agir, si différente de Mère de la Sainte-Face, qui est une sainte et aussi bien la sœur de Prisca que vous. Dès le lendemain de leur mariage, elle leur a ouvert ses bras à tous deux et les a bénis.

VÉRONIQUE. — Ma sœur est libre de se conduire, comme elle veut, selon sa religion, mais personne aussi bien ne me laisse plus libre qu'elle de me conduire selon la mienne.

— La vôtre?

— La mienne sans doute, c'est la chrétienne qui est celle de tout le monde autour de nous; mais la mienne particulière, c'est la délicatesse et peu importe que je sois seule à me comprendre, je m'entêterai toujours à ne pas passer sur de certaines formes, sur de certains égards, quand il s'agit de ceux que j'aime, ou je ne serais plus moi; j'aurais conscience de leur avoir manqué, en permettant qu'on les ait pris pour rien.

***

Depuis cinq ans que Prisca est morte, en souvenir d'elle et malgré la dureté impitoyable de Véronique envers lui, Léon profitera du seul moment de loisir qu'il ait, en dehors du dimanche qu'il réserve à sa seconde femme, pour venir chaque samedi de Versailles à Paris visiter la sœur de la première et comptant avec les rigueurs de l'époque (l'occupation de 1940-1945), dans sa valise il apporte chaque fois des vivres, sans oublier de pourvoir Véronique de combustibles. Grâce à lui, elle n'aura, ces quatre années, manqué de rien.

Bien plus, Georgette sait cela et le permet. Un jour, elle me dit :

— Rien ne rend Léon aussi content que son petit voyage à Paris, ni plus gentil avec moi que si le vendredi j'ai préparé de mon côté quelque surprise pour sa belle-sœur qui n'admet pas que j'existe.

***

Un jour, Véronique le reconnaît :

— Sans lui, en 1940, je serais morte de faim et de froid.

Elle ajoute :

— En dehors de ma sœur, la Mère de la Sainte-Face, la fidélité que me garde Léon est une des rares choses qui m'attachent à la Terre. Je ne parle pas de vous.

— Alors, soyez généreuse. Pardonnez-lui son remariage et agréez Georgette.

Non. Cette fidélité de Léon a beau être exemplaire ou plutôt sans exemple. Du moment qu'il n'a pas su les avoir toutes, toutes les fidélités, Véronique ne changera rien à son attitude. C'est qu'elle eût préféré sans doute qu'il l'eût oubliée, elle, plutôt que de n'avoir pas respecté mieux le souvenir de sa sœur. Ainsi, l'idéal qu'elle se fait de l'amour eût été sauvegardé, car, c'est plus fort qu'elle, elle reste froissée éternellement que cet homme, après ce qu'il a fait, ose paraître devant elle, comme si, en se remariant, il ne s'était pas moralement séparé d'elle. Ce n'est, depuis, qu'avec une répugnance infinie qu'elle accepte ses services, du moment qu'il n'est pas tout à fait digne de les rendre, qu'il lui revient d'auprès d'une femme qui remplace auprès de lui la première, sans doute légitimement, légalement, avec l'approbation du Ciel et de la Terre, mais contre toutes les règles que Véronique impose à ceux qu'elle admet dans son estime. A ses yeux, l'injure qui a été faite à Prisca est irréparable.

— Oubliez ce point, lui dis-je. Ne pensez qu'à la conduite de Léon envers vous, qui est au-dessus de tout reproche, que dis-je ? de tout éloge.

— Non. Je ne cesserai jamais de regarder comme une impiété, comme un sacrilège que Léon ait installé si vite, à la place à peine refroidie de ma sœur, dans son appartement, dans son lit, dans ses bras une autre femme. Mon seul recours contre une situation pareille, c'est de n'y pas souscrire. Mon seul recours contre cette femme, de ne pas la connaître, la reconnaître. Pour moi, elle n'existe pas, elle n'existera jamais, autant que je puis.

Nous parlons, Léon et moi, de Prisca, devant sa seconde femme, lui avec une sorte de ferveur contenue. Il achève :

— Ceux qui ont vécu avec les Pincengrain savent seuls ce que c'est. Les Pincengrain, c'est une sorte de Perfection. Prisca, c'était Prisca. Prisca, c'était le bonheur, le Ciel et sur la Terre.

MOI. — Et Georgette ?

GEORGETTE. — Georgette, qu'est-ce que c'est ?

Il sourit doucement à tous les deux, à tour de rôle, sans répondre.

Un peu plus tard :

— Georgette sait bien que ce n'est pas la même chose et elle ne s'en fâche pas.

Une pause :

— Georgette, c'est la Terre qui a bien aussi sa douceur.

***

LÉON. — Georgette ne va pas à la messe. Comme elle veut. Cela la regarde. Moi, je n'ai pas seulement besoin de la messe ; chaque dimanche, il faut que j'y communie. C'est là que je me retrouve, c'est là que je me retrouve avec ma première femme, comme au rendez-vous. Je lui parle de sa sœur, que j'ai vue la veille et je la sens contente. C'est que je ne peux pas ne pas vouloir être comme Prisca me veut, je veux dire, un peu meilleur que moi.

Le curé qui la dit, cette messe, un ancien troupier que j'ai connu au régiment, m'attend après, à la sacristie. On déjeune ensemble sans latin. On boit aussi. Lui seul parle au monde mon langage.

***

LÉON. — Le soir, quand je rentre, je fais les chaussures et les cuivres, pendant que Georgette prépare le dîner, et puis un peu de menuiserie et de serrurerie, pendant qu'elle raccommode.

Le docteur, leur oncle, parfois vient les voir et il écoute avec mélancolie les facéties de Léon, sans rire, parce qu'il sait ce qui se cache derrière ce masque de Carnaval.

PURETÉ ET DURETÉ DE VÉRONIQUE

VÉRONIQUE. — Pour la première fois cette année, depuis plus de cinq ans qu'elle est sa femme, j'ai consenti à ce qu'on écrivît le nom de Georgette à côté de celui de mon beau-frère sur la carte d'invitation à la vente de charité de l'hôpital de la Sainte-Face.

— Vous lui deviez bien cela.

— A elle? Non. A lui. Il m'a été toujours si dévoué.

— Mais savez-vous que sans l'assentiment de Georgette il n'eût pu vous être aussi secourable?

— C'est possible. Je ne veux pas le savoir. C'est affaire entre eux.

— C'est la vérité, je le sais, et c'est beau, mais que diable avez-vous contre cette Georgette?

VÉRONIQUE. — Qu'elle soit devenue la femme d'un homme qui n'avait pas passé huit mois dans le veuvage, mais le reproche s'aggrave de ce qu'elle avait connu ma sœur. Peut-être même avaient-elles eu le temps de se lier d'amitié? Parfois j'en viens à me demander si ce mariage n'avait pas été décidé dans sa tête, dans la tête de cette Georgette, du vivant de Prisca, et rien ne m'assure qu'elle ne s'était pas promis, avec l'appui du docteur, de la remplacer auprès de Léon avant le bout de l'an, tout en suivant son enterrement.

MOI. — Qu'importe? Je mettrais ma main au feu qu'entre eux, au moins de la part de Léon, il ne s'est jamais agi d'amour.

ELLE. — Alors, c'est pis. L'amour serait leur seule excuse.

MOI. — Entre Léon et Georgette, il ne s'est agi que de mettre fin à la solitude de Léon. Si vous aviez voulu, vous ne les auriez pas exposés à cette extrémité.

ELLE. — Non. Rien ne m'obligeait à renoncer à ce que j'ai de plus précieux, à ma liberté, pour empêcher quelqu'un de sortir des limites de la décence.

MOI. — J'en conviens.

ELLE. — Pour témoigner à Léon ma reconnaissance de ce qu'il fait depuis plus de cinq ans pour moi, j'ai consenti donc à m'exposer à rencontrer Georgette à cette vente de charité, certes comme on rencontre n'importe qui dans la rue. Mais savez-vous que parce que je lui ai dans cette occasion touché la main, je suis restée trois nuits sans dormir. Ah! certes, je suis un être singulier, j'ai une telle idée du « cœur », de la fidélité à lui-même qu'il se doit, je l'ai placé si haut dès ma naissance, j'en ai fait à jamais une région à ce point lointaine, sacrée que je ne me permets pas de l'humilier, de rien rabattre des prétentions que j'ai pour lui. Dussé-je passer pour intransigeante, c'est là ma marque et il ne sera jamais dit qu'on a fait revenir Véronique Pincengrain sur ce qu'elle croit se devoir et à ceux qu'elle aime. Je ne me corrige pas, où je ne constate en moi que droiture. Libre à tout le monde aujourd'hui, sous un prétexte ou sur un autre, d'abjurer la Perfection, de transiger avec le mal, de capituler devant la nécessité. Tant pis pour tout le monde. Ce ne sera jamais tant pis pour moi. Avec moi, il ne s'agit jamais de faire une concession. — Vous mourrez seule, me direz-vous? — Soit et si ce n'est que pour avoir préservé désespérément « ma pureté », tant mieux. Fût-elle inhumaine, j'en aurai au moins donné l'exemple. L'Absolu seul me convient et j'en maintiendrai l'exigence en moi au moins sans merci. « Je maintiendrai », c'est une devise royale. C'est la mienne aussi.

Véronique est morte *seule*.

Maintenant qu'on la sait sans autre ressource que le salaire d'un travail qui l'occupe loin de chez elle du matin au soir, comme on devine les difficultés qu'il doit y avoir pour elle à se ravitailler (nous sommes toujours au temps sinistre de l'occupation), Véronique est l'objet de la vigilance de ses amis, en même temps que de son beau-frère. Mais les C... ont-ils déposé l'après-midi, à grand-peine, à son intention, un quart de beurre chez sa concierge, elle prend le train le même soir, pour le porter à celui-ci ou à celle-là qui lui ont fait cadeau d'une salade la veille. Cette salade aussi bien, elle s'était bien gardée d'en couronner son maigre repas. Mademoiselle J... l'aime trop pour que Véronique ne s'en prive pas pour lui faire plaisir. Ainsi, chaque présent qu'on lui destine dans l'espoir de renouveler ses forces n'étant pour elle que prétexte à se fatiguer en voyages qu'elle fait à jeun, ses amis doivent renoncer peu à peu à l'obliger, dans l'intention de prévenir de sa part ces tempêtes de gratitude qui finiraient par la tuer tout à fait.

Assise, un dimanche, à ma droite dans la petite église des Blancs-Manteaux où je suis venu la rejoindre après la grand-messe, Véronique me montre des yeux et de la main, déposé sur son prie-Dieu, le livre d'heures que je lui ai donné, il y a plus de vingt ans.

***

J'accompagnais ce dimanche soir ma Véronique, blanche, immatérielle, qui portait les instruments de la Passion [1] dans un papier d'emballage attaché par un cordon rouge, mais je ne franchirais pas la porte du couvent où la Sainte-Face [2] l'attendait.

Tout le monde nous regardait, comme si le mystère qui nous habitait, les passants l'avaient deviné à quelque signe.

***

Véronique me rapporte que la fête de la Mère de la Sainte-Face est célébrée dans son Ordre le jour de la Transfiguration. Le merveilleux symbole qui souligne le rapport profond de l'avanie et de la gloire!

« Ce jour-là, me dit-elle, de tous les couvents et de tous les hôpitaux de la région où il y a des Augustines, l'une d'elles se met en marche, pour porter à ma petite sœur les vœux de ses compagnes. C'est aussi bien que, Maîtresse des novices depuis plus de vingt ans, elle en a formé le plus grand nombre. Et huit jours plus tard, c'est au tour de Mère de la Sainte-Face de se lever matin et d'aller au jour la journée rendre leur visite aux maisons qui ont délégué une ambassadrice auprès d'elle, ce qui donne lieu, dans les communautés où elle est reçue, au chant du *Te Deum*, à un festin frugal qu'elle préside. Courtoisie exquise d'un autre âge! »

***

Je me souviens que, peu après l'entrée d'Éliane en religion, il m'arriva de conduire un dimanche après-midi Véronique au Châtelet entendre la *Damnation* de Berlioz, qu'exécutaient les Concerts Colonne.

Je ne crois pas avoir senti près de moi jamais femme plus frémissante, parce que toute pure et toute donnée. Dans le poème qui se déroulait devant elle, elle retrouvait son drame, toute la musique de notre histoire : Faust à ses yeux, c'était moi ; Marguerite, elle-même (pour comble c'était son nom ; Véronique est celui que ma mère lui a donné) et aucun détail de l'aventure des deux héros qui ne fît allusion à nous, excepté la faute réduite chez elle à l'excès de sentiment, au caractère absolu de la passion

1. Le livre que j'avais écrit sur elle et qu'elle m'avait promis de ne pas lire.
2. Sœur de Véronique.

qu'elle avait conçue pour moi : l'Enfer de Faust était le mien et le Triomphe, à la fin, de l'Amour, de l'Amour d'une femme sur toutes choses et sur Dieu lui-même, c'était le Sien qui me sauvait : elle était sûre du miracle.

***

Hier soir, veille de Pâques 1943, je décide d'aller voir Véronique.

Hélas! Je la retrouve, après l'avoir si longtemps délaissée, à demi morte ; conséquence des froids et des privations de l'hiver. Elle s'est voûtée. A force de tousser, ses côtés sont enflés, le visage devenu rigide, un masque violacé.

Comme il est pénible de surprendre à la fin un peu bossue la droiture même!

***

On raffole d'elle. Elle fascine ceux qui la rencontrent : sa rigueur, son désintéressement, sa fidélité à moi dont elle parle sans cesse, son absence de poids, l'inexistence de son être matériel. Avec elle on croit déjà avoir affaire à un pur esprit.

Or, pendant que j'écoute, sans me défendre, son réquisitoire discret contre moi, qui ne viens pas la voir assez souvent à son gré, Louise, la femme de Robert a beau appeler de la rue, est-ce que Véronique serait devenue sourde ou ferait la sourde, pour de quelques moments retarder une approche importune? Ce n'est que d'être seule avec moi qu'elle aime et ce bonheur lui est donné si rarement. Puisqu'elle ne se dérange pas, on dirait qu'elle n'entend pas et cependant elle est bien avertie par quelque ressort du tintamarre qui se fait, on le devine à une crispation de son visage, à une sorte d'hésitation à se lever ou à demeurer assise, avant de se mettre en marche vers la porte, en disant de celle qui s'époumone au pied de la fenêtre, à dix pas de nous :

— Il me semble entendre Louise. Parlez-moi de Robert, de Léon, de mademoiselle Jarry, de mademoiselle Denis.

Pauvre petite madame C... qui arrive de Courbevoie, les bras chargés de paquets. Elle a beau faire. Elle n'a pas la grâce. Rien de ce qui vient d'elle n'agrée.

Mort de Véronique

Pourquoi Véronique n'eût-elle désiré d'être riche que pour pouvoir dormir éclairée par cent lustres aux mille bougies?

D'où venait à un être si pur une pareille horreur des ténèbres?

Sans doute elle pressentait qu'elle aurait à passer deux jours et deux nuits morte, seule, tous cierges éteints, dans sa chambre de la rue des Blancs-Manteaux?

Noël 1947.

Véronique est morte.

Je l'apprends seulement le lendemain de Noël et sa mort doit remonter à l'avant-veille. Le 23 décembre, en effet, elle avait dû, sur les instances de ses compagnes qui la trouvaient fatiguée, quitter son bureau vers quatre heures, mais comme elle ne connaissait pas les limites de ses forces, elle s'était dit : « Pour me reposer, je vais visiter les malades. » Et la voilà partie de la Villette dans la direction de la rue des Plantes. Elle entre à l'hôpital Bon-Secours, se rend au chevet d'une pauvre femme qu'elle venait d'obtenir qu'on y reçût.

Comme elle allait retourner chez elle, une novice la rencontre, la reconnaît, la trouve si pâle qu'elle s'écrie :

— Mademoiselle, vous allez tomber ?

— Il n'y a pas de danger, répond-elle, mais, c'est vrai, je me sens à bout de force.

La novice l'invite à venir à la communauté :

— Notre Mère sera si contente de vous voir.

— Ma sœur n'est jamais contente de me voir contre les règles et l'Avent dure toujours. Je l'embrasserai au parloir le jour de Noël.

Et elle part, traverse Paris en métro. Que dut être ce dernier voyage ? Combien de fois nous trouvons-nous assis à côté ou en face de quelqu'un qui n'a plus qu'une heure à vivre ? En arrivant chez elle pour se ranimer, veut-elle faire un peu de thé (avec le pain c'était sa nourriture habituelle), elle allume le réchaud, décroche une casserole. A ce moment, ses genoux fléchissent. Elle était morte.

Le lendemain, comme elle n'a pas repris son service et ne s'est excusée ni par un appel au téléphone ni par un message, on s'inquiète. Elle, si correcte, se permettre de mourir, sans prendre congé de son maître ! Quelqu'un est chargé de venir à son domicile s'enquérir.

Porte close. On frappe. De réponse aucune et cependant il y a chez elle de la lumière. Que faire ? Personne encore dans la maison ne s'est aperçu qu'elle ne bougeait plus. Elle faisait si peu de bruit de son vivant et la concierge de l'immeuble voisin qui l'aimait beaucoup et veillait sur son courrier avait justement profité de la fête pour aller baptiser un neveu à Sens.

On décide d'alerter le couvent des Augustines.

La Mère de la Sainte-Face est alors autorisée exceptionnellement à franchir la clôture et accompagnée par deux de ses filles, elle arrive rue des Blancs-Manteaux dans la voiture de la communauté. Sur son ordre le serrurier ouvre la porte.

Le seuil à peine franchi, on aperçoit Véronique agenouillée dans un coin de sa cuisine, le front penché contre le mur. Aucune trace de désordre sur sa personne ni dans son vêtement. Elle n'avait même pas eu le temps de porter ses mains à son visage, comme elle avait cherché à le faire. A

l'arrêt du cœur, elles étaient demeurées en chemin, grandes ouvertes, à la hauteur des épaules.

On la redresse, on l'étend sur le lit. Son corps ne s'est pas tellement raidi dans la mort qu'on ne puisse l'allonger à peu près. On procède à sa toilette. On allume les cierges et l'on s'en va.

Mère de la Sainte-Face qui est maîtresse des novices, ne peut pas ne pas être au milieu de ses filles, pour le chant des matines et la messe de minuit. La solennité de Noël qui regarde toute l'Église l'emporte sur son deuil, qui ne regarde qu'elle. Avant de regagner son couvent, elle se contente de prévenir par télégramme deux personnes qu'elle charge de veiller sur sa sœur.

Mais la fête est trop solennelle aussi pour que les employés des Postes ne chôment pas et les messages n'atteignent pas les destinataires. Ainsi, Véronique passera-t-elle seule, tous cierges éteints, le jour et la nuit suivante.

***

Ce n'est qu'au petit jour, le 26 décembre, un vendredi, que de Versailles son beau-frère m'alerte.

Je me précipite aussitôt rue des Blancs-Manteaux. Il n'y a personne derrière la porte que la morte.

Je vais donc tout droit au couvent des Augustines.

***

Là, quelle merveille de simplicité de la part de Mère de la Sainte-Face, quand elle me dit, comme si elle avait voulu dépouiller d'un seul mot tout l'appareil de la Sainteté, tout le prestige de la Religion pour être, un moment, une simple femme devant moi :

— Non, ne m'appelez pas « ma Mère » aujourd'hui, voulez-vous? Appelez-moi Éliane.

Il est vrai que penchés tous les deux sur le souvenir de Véronique, presque sur son cadavre que nous savions seul, jamais nous n'avions été plus près l'un de l'autre.

— Voulez-vous? Appelez-moi Éliane.

Éliane! Je l'avais connue jeune fille, à Chaminadour, quand j'avais vingt ans, elle dix-huit. Elle y était venue, pour être demoiselle d'honneur au mariage du frère d'un beau-frère et je devais être son cavalier. J'ai rarement vu des cheveux d'un blond doré plus beau que les siens. Elle avait un œil vairon qui donnait à son visage de jeune fille une expression singulière. Toute sa personne et ses toilettes avaient la grâce, la distinction qui sont l'habituel apanage des princesses.

— Appelez-moi Éliane.

Bien sûr, alors, un moment, j'avais cru l'aimer d'amour. Sa voix me

troublait. Les intonations en étaient si douces et tout le monde complice avait coutume de dire autour de nous que nous étions faits l'un pour l'autre, comme les deux mains d'un seul et même être. En moi, quelque chose me faisait pressentir qu'elle était requise pour d'autres noces.

Mais quelle simplicité plus touchante encore, quand Mère de la Sainte-Face ne dédaigna pas de me parler d'elle et cœur à cœur, pour sans doute m'ouvrir plus grands les yeux sur le caractère de Véronique et les mérites propres à celle-ci :

— Ma sœur, me dit-elle tout d'un coup, dès sa naissance nourrissait en elle un parti pris, une répugnance invincible contre la chair qu'elle méprisait. Elle s'était comme par une décision qui précédait sa naissance, qui précédait le choix de sa personne, comme par un choix qui faisait partie de sa nature, inscrite contre le mariage et la maternité. Moi, non. J'aurais très bien pu être une femme comme les autres, aimer un homme et me marier, être mère et cela sans scrupule, avec la même sincérité que j'ai apportée à entrer en religion. C'est par choix que j'y ai renoncé, dès l'âge de douze ans, quand j'ai appris et compris ce que c'est que Dieu. Pour symbole de mes fiançailles avec l'Éternel, j'avais prié ma sœur de passer à mon petit doigt, un peu après ma première communion, un anneau d'argent. Véronique, elle, n'avait pas eu à intervenir et Dieu n'était pour rien dans son attitude. D'avance elle était déterminée. Seul, vous avez trouvé grâce devant elle, Monsieur Marcel, et, sa pureté incomparable aidant, elle vous a sans doute aimé comme personne n'a aimé personne.

» Appelez-moi Éliane.

» Véronique se tenait devant le corps humain, comme un peu honteuse, comme si elle n'avait pas appartenu tout à fait à notre espèce ou si elle n'eût appartenu à notre espèce que malgré elle. Il y avait là quelque chose de plus fort qu'elle. Il y avait en elle quelque chose, comment dirais-je ? d'irréductible à la matière. A peine avait-elle un corps. Il pesait si peu, transparent ou presque. Autant qu'elle avait pu, autant qu'il avait dépendu d'elle, elle s'était débarrassée de tout poids et de toute épaisseur, réduite à sa plus simple expression charnelle. Elle n'était plus à la fin qu'une âme qui ne gardait que ce qu'il fallait pour qu'on s'aperçût de sa présence.

» Aussi ma sœur n'était pas seulement une sœur pour moi. Elle était « Elle » d'abord, unique, incomparable. Ce n'était pas en effet parce qu'elle était de beaucoup mon aînée qu'elle m'imposait, même plus que notre commune mère qui, vous le savez aussi bien que moi, méritait tous les respects. Véronique m'imposait plus que personne au monde, parce que plus que je n'ai vu personne au monde elle était droite, la droiture même, parfaite, si haute, intacte, intangible de son premier à son dernier jour, et cela sans recourir à la Foi, par simple exigence per-

sonnelle. Je l'admirais de loin, sans la suivre, presque sans la comprendre. Nos deux natures étaient si différentes.

» Elle m'a toujours paru au-dessus de tout. Jamais ni dans ses paroles ni dans ses actes ou dans ses sentiments (et j'ai passé auprès d'elle, sans la quitter, les vingt premières années de ma vie) je n'ai surpris l'ombre d'une imperfection et notre mère disait qu'elle n'avait jamais eu à lui faire ni une recommandation ni un reproche. Véronique m'imposait, par ce qu'il y avait en elle de surhumain, sans surnaturel et je dois dire qu'à partir du moment où elle vous a aimé, plus que jamais elle m'a édifiée, parce que ce n'est qu'en elle que j'ai pu assister sur la Terre au spectacle invraisemblable de ce qu'est l'Amitié, de ce qu'elle exige de nous, quand elle est sans mesure et sans faute.

» A vous, monsieur, je saurai toujours gré de l'avoir placée très haut, de l'avoir mieux que respectée.

» Appelez-moi Éliane.

***

Plus tard :

— Dire qu'elle est venue le jour même de sa mort jusqu'ici, à deux pas, voir une malade par charité et qu'elle s'est refusée et à moi la joie de nous revoir une dernière fois sur la Terre. Il est vrai qu'elle ne savait pas qu'elle ne me reverrait plus, mais l'eût-elle su, autant que je la connaissais, elle n'eût rien changé à sa manière d'être, de vivre, de se conduire. C'est Sœur Saint-Edme sans doute qui a été la dernière à lui parler et à l'entendre en ce monde.

— Ah! certes, je suis bien fatiguée, lui aurait-elle dit en la quittant. Mon cœur bat la chamade.

Le sien!

Ah! je suis sûr qu'à ce moment, elle avait beau paraître abandonnée de tout et de tous, autour d'elle les anges attentifs, le Ciel se penchait.

Plus tard :

— Ah! monsieur Marcel, c'était donc là qu'elle habitait!

» Avant-hier, à cinq heures et demie à peu près, notre Mère Prieure entre dans la salle du chapitre où je cousais avec mes novices. Elle me dit : « Ma mère, prenez votre manteau et retournez d'où vous venez. » Votre sœur a besoin de vous, mais quel que soit l'événement, je ne vous » relève de votre vœu de clôture que pour trois heures au plus. »

» Une voiture nous attendait sous le hall et nous voilà parties, deux de mes filles et moi. Vous vous souvenez du beau quartier et du bel immeuble où nous habitions un si bel appartement rue Meslay, ma sœur et moi, quand vous êtes venu nous prendre un dimanche, il y a trente ans, pour me conduire ici.

» Enfin, sous la pression du serrurier, la porte cède et dans le coin de sa cuisine où le réchaud et le bec papillon brûlaient toujours, nous l'aper-

cevons repliée sur elle-même, un peu comme une fourmi, morte à la tâche, dans un sillon. Aucune trace de lutte, de débat entre elle et la mort ni sur son visage ni dans son vêtement qu'il fallut couper avec des ciseaux pour laver son pauvre corps qu'avaient souillé quelques déjections. Deux heures sont vite passées. Pas le temps de s'apitoyer ni sur elle ni sur soi. Une courte prière et du bureau de poste de l'Hôtel de Ville j'envoie deux messages. Vous savez le reste.

En me reconduisant :

— Vous l'avouerai-je, monsieur, que, depuis mercredi, il y a un drame entre Dieu et moi, il y a ce drame que j'ai laissé deux fois seul le seul être qui m'intéressât au monde ; une première fois, autrefois, vivante, pour l'amour de Dieu ; une seconde fois, morte, avant-hier, pour l'amour de Lui encore et vous avouerai-je, monsieur, que j'en ai voulu un moment à Dieu, que je Lui en voudrai presque toujours de l'avoir tant aimé. Lui, et qu'il n'ait pas pris souci apparemment davantage, à ma place, de ma pauvre sœur qui n'eut personne pour l'assister à la dernière heure et qui, à cette heure encore, gît seule dans sa chambre et sans garde, par une suite de circonstances dont la Providence eût pu adoucir la rigueur et pour elle et pour moi. Mais déjà, je Lui ai pardonné, à mon Dieu pour qu'Il nous pardonne, à elle, à vous et à moi. A elle, de vous avoir peut-être plus aimé qu'elle ne devait, si Dieu veut être aimé le premier. Ce qui m'aide à tout accepter, c'est qu'au fond elle ne souffrait volontiers, excepté la mienne et la vôtre, la société de personne. Peut-être est-ce ainsi qu'elle aurait choisi de mourir plutôt qu'entre n'importe quelles mains, excepté les vôtres et les miennes. Et puis, nous n'avons rien à exiger de l'Éternel. Acceptons ce qui est.

***

Une flamme vient de s'éteindre, comme il n'y en avait guère de plus ardente et de plus pure au monde, qui ne s'en est même pas aperçu, d'autant plus extraordinairement pure que sa pureté ne devait presque rien au Ciel, presque tout à elle-même et à elle seule.

Maintenant je regarde les gens, les choses, mais rien ni personne ne se ressemble, parce que Véronique n'est plus. Il manque au monde une parure irremplaçable, un rayon qui l'empêchait d'être, de n'être pour moi que ténèbres.

***

Il est deux heures après-midi.

La porte est toujours fermée de ce petit appartement, où je suis si souvent venu la voir, où elle m'attendait toujours, où elle m'attend pour la dernière fois, toute seule sur son lit.

Quand viendra-t-on mettre fin à mon impatience dans ce petit bureau de tabac? Léon, le beau-frère et mademoiselle Denis qui détiennent

chacun une clé, doivent passer m'y prendre, pour me conduire auprès d'elle. Ainsi, vais-je d'une minute à l'autre la revoir une dernière fois, celle qui m'aima avec ma mère mieux que personne.

J'ai apporté un bouquet d'arums, comme elle les aimait, que l'on mettra dans son cercueil. Je songe au destin de ces fleurs, à leur solitude, à leur blancheur dans ce noir où elles vont demeurer avec elle jusqu'à la résurrection des Morts, à laquelle peut-être par miracle elles participeront.

Presque je les envie.

***

Seigneur, vous n'épargnez donc personne et comme vous frappez juste, archer divin, juste où nous sommes le plus vulnérables.

Elle qui avait redouté plus que tout le désordre et la moindre promiscuité avec la corruption ; elle qui avait plus que personne le goût du faste, de l'élégance ; elle qui aurait voulu mourir dans une attitude glorieuse, au moins sublime, tout d'un coup vous l'avez surprise, la Distinction en personne, une casserole à la main, dans sa cuisine et c'est ainsi et c'est là que vous l'avez abattue, que vous l'avez courbée sur elle-même, brisée, comme un jonc. Oh! ce coin obscur où on l'a retrouvée recroquevillée!

Mais non, mais quand même, oh! non pas grâce à Vous, grâce à elle, les formes étaient gardées. La tête inclinée un peu à droite, le front à peine au mur appuyé ; ses mains, elle avait voulu les porter au-devant de son visage ; en si bon chemin elles s'étaient raidies, immobilisées, grandes ouvertes, à la hauteur des épaules, comme des palmes, comme des éventails déployés autour de son cœur et sa bouche et ses yeux d'eux-mêmes s'étaient fermés, en même temps que ses jambes avaient fléchi.

O Dieu, que vous êtes dur!

Elle qui marchait si fièrement, qui ne daignait jamais s'asseoir ou seulement au bord de sa chaise, de peur de diminuer sa taille ou pour ne pas avouer sa lassitude, vous l'avez tout d'un coup pliée en quatre sur elle-même. L'ordre en personne, elle s'éteint le soir, avant d'avoir eu le temps de brosser son manteau, de le ranger, ses gants et son chapeau épars sur la commode.

Elle qui, sa vie durant avait évité le moindre excès, toute nourriture substantielle par horreur de ce qui n'est pas immatériel ; elle qui n'aspirait qu'à être son ombre pour esquiver l'ombre d'une digestion, elle qui ne fermait les yeux qu'après minuit et se levait avant cinq heures, pour que tout ce qui l'approchait n'eût rien à envier à la blancheur des nappes d'autel et à la corolle des lis, vous avez voulu qu'elle reposât un jour et une nuit au-dessus d'une sanie qui s'était échappée d'elle et que, pour faire sa dernière toilette, on fût obligé de couper son vêtement qui en était souillé et de se salir les mains.

Au mépris de ce qu'elle ne cessait de recommander à ses amies : « Surtout, quand je mourrai, qu'on ne laisse rien autour de moi qui ne réponde à tous les soins que j'ai pris, pour éloigner de moi le désordre et l'indignité. » (Elle appréhendait surtout les odeurs, parce que rien ne l'humiliait davantage.) Seigneur, on dirait que c'est dans sa délicatesse elle-même que vous avez voulu l'atteindre, comme dans le symptôme d'un orgueil qui vous déplaisait, comme si vous aviez voulu l'amener, à la dernière heure, malgré tout ce qu'elle avait fait pour s'en affranchir, à constater la misère de la nature qu'elle partageait malgré elle avec nous. N'avait-elle pas tout fait pour avoir droit à une autre fin et vous avez voulu qu'elle s'affaissât sur ce cloaque, où il lui aura été plus odieux qu'à n'importe qui de se savoir morte. Peut-être avait-elle humé avec trop de délice le parfum de sainteté qu'elle espérait qui se dégagerait de ses cendres. C'était sans compter avec Vous qui l'en avez à la fin cruellement frustrée.

L'être le plus éthéré, Dieu n'a qu'à le retourner comme une poche : il n'en reste que viscères et humeurs. Toute une vie de précautions ne nous gardera pas des humiliations qui attendent notre corps.

Il est vrai qu'au même instant, l'Ame se retire, prend de la hauteur, toute à la joie de se savoir délivrée.

***

Élise, quand je lui ai rapporté les circonstances de la mort de Véronique, spontanément s'est écriée :

— Mère de la Sainte-Face me connaissait. Pourquoi n'est-ce pas moi qu'elle a appelée ? Aussitôt je serais venue veiller près de sa sœur et ni toi ni moi nous ne l'aurions quittée.

— Mère de la Sainte-Face avait compté sur son beau-frère pour nous prévenir.

Quand Dieu veut, il n'y a rien à prévoir ni à faire. Tout s'arrange pour qu'il ait raison de toi. Il enferme trente ans plus tôt ta plus jeune sœur dans un cloître, appelle à lui l'autre, marie ton unique frère au loin, profite d'une fête carillonnée, pour que s'absente la dernière personne qui eût pu prendre soin de toi à la dernière heure et tu meurs seule.

Ah ! Seigneur ! la Perfection, vous l'avez prise par les cheveux et foudroyée dans son parti pris d'universelle exigence qu'elle avait voulu étendre jusqu'au peu qu'il lui fallait de chair pour nous être encore accessible et familière. Mais Son Ame, l'âme de Véronique Pincengrain, ni le Ciel, ni l'Enfer, ni la Terre conjurés ne prévaudront contre Elle. Rien n'a su ni ne saurait l'atteindre, la ternir, dans son absolu, dans son orient, dans son éclat, dans sa pureté.

***

Sur son lit, son corps était si menu, si mince que la présence n'en était pas sensible sous le drap, le contour du visage désigné par une ligne si subtile qu'elle échappait. Ses yeux, qui étaient si grands qu'ils étaient tout elle, une fois fermés, d'elle il ne restait plus qu'un sourire épinglé sur le drap.

***

Pendant la veillée funèbre auprès de Véronique morte, il me tomba sous les yeux une page du cahier où j'avais consigné autrefois toutes sortes de textes parmi lesquels il lui était loisible de choisir une devise :

Les voici :

Humeris accommodat alas. (Virg.)
A ses épaules elle adapte des ailes.

Aeriis sublimem subtulit alis (Virg.)
Grâce à ses ailes légères elle a survolé les cimes.

Corpus geminas libravit. (Virg.)
Elle a tenu en équilibre son corps grâce à ses ailes géminées.

Pennis alta atria lustrat. (Virg.)
Ses ailes lui ont permis de parcourir les demeures profondes.

Audacem pennis reperit illa viam.
Ses ailes lui ont ouvert un chemin audacieux.

***

Comme ses jambes étaient restées longtemps ployées sous elle après sa mort, on n'avait pu les étendre tout à fait, si bien qu'elles demeuraient rejetées sur le côté dans le même plan vertical que le corps, comme agenouillées dans une attitude hiératique, comme on voit les figures des nymphes sur les vases grecs et les vierges dans les céramiques de l'époque romane.

La souleva-t-on au-dessus du lit, le samedi matin, pour l'ensevelir, entre nos mains elle hésita un moment à ressembler, toute droite, tantôt davantage à la Sainte Catherine de Sienne en extase de Sodoma, tantôt à celle de Vanni, à cause des lis.

Dans le cercueil, je disposai autour d'elle les sept arums qui étaient sa propre image répétée. Quand on se penchait en effet sur le coffre, pour lui baiser les doigts, on ne distinguait pas de la sienne la blancheur des fleurs, dont elle partageait la rigidité, la noblesse, la fragilité.

Puis, plus rien, la planche vira qui nous la cachait pour toujours. Les écrous grincèrent.

Pour atteindre la rue, on dut dresser la boîte, comme une guérite ou une niche, où je me la représentai dans sa majesté de statue, descendant, pour la dernière fois, son escalier marche à marche.

***

Mais pourquoi, au moment de prendre le métro Porte-Maillot, pour me rendre à l'Hôtel de Ville ensevelir Véronique, avais-je acheté le journal *Combat ?* A peine assis, pour ne pas penser, je l'ouvre et mes yeux tombent sur un article où l'on m'accusait de n'avoir jamais aimé personne, même pas ma mère, à laquelle cependant j'avais écrit tous les jours pendant vingt-cinq ans.

Tout ce qui allait se passer de si grave pour moi en fut troublé et jusqu'à l'office funèbre dans la petite église des Blancs-Manteaux.

Placé au premier rang, mon épaule touchait le drap du catafalque et je m'interrogeais, ne sachant plus si mon détracteur n'avait pas raison, si la Morte que je pleurais n'était pas après tout la plus docile et résignée de mes victimes. Ne l'avais-je pas, elle, après tant d'autres, enrobée dans un glorieux mensonge ? Ces arums dont je l'avais couronnée ne me semblèrent plus que le témoignage de ma vanité. Toujours j'avais ébloui Véronique par des phantasmes de générosité, peut-être uniquement pour lui cacher le fond avare, odieux de mon cœur.

Mais j'avais beau faire, obstinément, le drap noir, lamé d'argent, que mon épaule touchait, il me semblait que Véronique se levait pour le déchirer et voler au visage de ce Nadeau, en criant :

— Lui, haïssable ! non, non. Je ne serais pas demeurée fidèle trente ans à l'homme que vous dites.

Vous ne le connaissez pas.

Je le connais.

***

Pourquoi faut-il que ce soit devant le cercueil de Véronique, le jour où finissait une amitié de quarante années (si rien ne finit jamais de ce qui regarde l'âme ?) que j'aie entendu un inconnu prononcer sur moi comme une sorte de Jugement dernier, sans appel :

« Cet homme n'a aimé personne. »

***

Au cimetière quel désert ! Ce Thiais !

Léon me raconte que Prisca, depuis longtemps mourante à l'hôpital, ne cessait de lui répéter à la fin, chaque fois qu'elle voyait une de ses voisines de lit partir pour l'amphithéâtre :

— Vois-tu, mon pauvre Léon, il ne me reste qu'un avenir : c'est Thiais. Oh ! Thiais ! Ce Thiais ! Si loin de tout, si loin de mes sœurs, de toi.

Eh bien! non. Prisca est allée dormir à Versailles auprès de sa mère et c'est Véronique qui va être jetée dans la boue de Thiais.

Ah! cette boue jaune clair, je la verrai longtemps s'entrouvrir et j'entendrai longtemps le clapotis qu'elle a fait, presque joyeux, quand elle s'est emparée pour l'engloutir, pour le déglutir, du cercueil si léger, presque sans poids qui nous cachait mon Amie.

Mais qu'avons-nous à faire avec cette boue? Véronique surtout. Il est impossible que ce soit là sa fin.

***

La Sainte-Face : « Sa toilette faite, son corps desséché ressemblait au cep d'une vigne morte. »

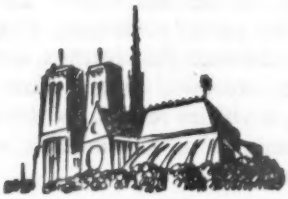
Impossible de dormir. Tantôt je suis des yeux un sourire angélique à peu près comme je ferais un feu follet ou un papillon phosphorescent et puis j'aperçois qui chavire dans une mare fangeuse une barque.

Je songe au trésor qu'elle contient, aux membres saints, au Visage diaphane, au Cœur incomparable de l'Amitié, aux sept arums qui l'escortent comme l'emblème de ses vertus et lui tiennent compagnie éternellement de ma part.

***

Après le repas, Léon m'a montré un petit livre, où j'avais, parlant de Véronique, écrit autrefois : « Quand elle mourra, je serai un peu plus seul. » Dans la marge, le 27 décembre 1947, il avait noté de sa main : « Voilà qui est fait. »

MARCEL JOUHANDEAU



LES GROTTES DE LASCAUX

par Marcel Brion

L'histoire de la découverte de Lascaux commence un peu à la manière des contes de fées. Il y a une douzaine d'années, par une journée de fin d'été, deux garçons du village de Montignac, en Dordogne, qui se promènent sur les plateaux dominant, en cet endroit, la Vézère, constatent que leur chien, qui les accompagnait, a disparu. Comme l'animal ne répond pas à leurs appels, et comme les enfants le soupçonnent de s'être éloigné d'eux à la poursuite d'un lièvre, peut-être aussi ont-ils peur que le chien ait été pris dans un collet — il y a des braconniers un peu partout! — ils se mettent à sa recherche. Bientôt, ils distinguent des aboiements montant du sol, comme si le chien était tombé dans un puits. Guidés par ces aboiements, ils découvrent une faille dans le rocher, par laquelle le chien s'est introduit, ou est tombé dans une sorte d'entonnoir.

Les enfants écartent les buissons qui masquent la faille, ils dégagent quelques pierres, et descendent dans un étroit couloir qui, bientôt, s'élargit. Les enfants ont des allumettes. Les petites lumières font danser, aussitôt, sur les parois rocheuses, d'extraordinaires peintures. Il y a là des cerfs, des chevaux, des taureaux, certains d'une taille gigantesque, admirablement exécutés, animés d'une vie prodigieuse, et la peinture est si fraîche, si vifs les rouges, les noirs et les jaunes, qu'on les croirait posés hier dans cet invraisemblable sanctuaire d'on ne sait quelle religion inconnue.

Émerveillés, intimidés, effrayés sans doute, les enfants remontent au jour, ramenant leur chien, et s'en vont prévenir l'instituteur qui, après avoir vérifié les faits, alerte l'abbé Breuil. Les Services des Beaux-Arts, informés de la découverte, exécutent immédiatement les aménagements nécessaires pour assurer la protection des peintures contre l'action destructrice des courants d'air et des changements de température, pour

faciliter aussi l'accès de la grotte, qui aujourd'hui est visitée non seulement par tous ceux qui s'intéressent à l'art préhistorique, mais aussi les touristes et des curieux. Cette *Chapelle Sixtine de la Préhistoire*, comme l'appelle M. Fernand Windels dans le magnifique volume qu'il a consacré à Lascaux [1], est bientôt connue de tous. De surprenantes photographies de taureaux et de chevaux peints paraissent dans les journaux, et, en quelques années, la renommée de Lascaux, le bruit qui s'est fait autour de cette découverte, l'exceptionnelle beauté, aussi, des peintures, et le fait qu'elles sont d'accès aisé, ont éveillé l'attention générale sur l'art préhistorique. Celui-ci, il faut bien l'avouer, demeurait jusqu'à ces dernières années, un domaine réservé à quelques spécialistes qui n'hésitaient pas à affronter, souvent, d'étroits couloirs où il fallait s'avancer en rampant, des traversées de torrents, ou de périlleuses escalades, pour contempler, enfin, quelques-uns de ces chefs-d'œuvre de la peinture ou de la sculpture de l'époque paléolithique qui, on le reconnaît aujourd'hui, sont dignes de voisiner avec les créations les plus admirées et les plus admirables de l'art universel.

La révélation de la grotte de Lascaux représente donc une *date* en ce sens qu'elle signifie l'entrée de l'art préhistorique dans le domaine de la curiosité générale et du grand public. Tous les efforts faits, depuis un demi-siècle, par les préhistoriens les plus éminents et les plus convaincus, obtiennent enfin leur récompense. Le génie de nos très lointains ancêtres de la Dordogne — ancêtres dont on ne sait pas encore exactement à quelle race ils appartenaient, mais qui possédaient, à défaut d'une civilisation matérielle très avancée, un sens plastique aussi raffiné que vigoureux et une excellente technique de peintre — n'est plus discuté aujourd'hui ; on se rappelle avec stupéfaction que, il y a cinquante ans encore, on tenait ordinairement les rares peintures préhistoriques connues pour l'œuvre de quelques mauvais plaisants qui se seraient amusés à mystifier les savants, de brigands romantiquement réfugiés dans les cavernes ou de déserteurs de l'armée de Napoléon.

La longue lutte qu'il fallut mener, même contre des savants intelligents et éclairés, excellents préhistoriens, par surcroît, pour leur faire admettre, tardivement, l'authenticité des peintures rupestres paléolithiques, n'est peut-être pas complètement achevée. L'abbé Breuil, dans un article des *Nouvelles Littéraires*, a vigoureusement réfuté les doutes que certains élevaient sur l'authenticité de Lascaux et, tout récemment, on a vu le gardien de la grotte de Pech-Merle entrer en conflit avec M. André Breton qui prétendait que certaines peintures étaient modernes et s'efforçait de le démontrer en les effaçant.

Comment peut-on prouver l'authenticité des peintures préhistoriques ? Il y a une preuve, d'abord, que nul ne peut contester, c'est le dépôt de

1. Publié par le Centre d'études et de documentation préhistoriques, de Montignac-sur-Vézère.

calcite, qui, avec le temps, forme sur les roches peintes une sorte de glacis. Ce dépôt étant l'œuvre des millénaires, il apparaît évident à tous que la peinture qu'il recouvre n'est pas une œuvre récente. Mais ce glacis ne se produit pas partout, et il existe un grand nombre de fresques pariétales qui en sont privées, à Lascaux, par exemple ; il serait absurde toutefois d'arguer de l'absence de ce glacis pour nier l'authenticité des peintures.

La principale raison qui atteste l'antiquité des œuvres de l'artiste quaternaire est que selon toute vraisemblance lui seul pouvait les exécuter ; d'abord parce que certaines sont, aujourd'hui, hors de portée de la main, par suite d'un affaissement du sol et l'on se demande quel intérêt des mystificateurs auraient eu à prendre tant de peine simplement pour se jouer de la crédulité des savants, auxquels, en cette matière, on ne peut reprocher qu'une chose : la résistance qu'ils ont opposée, et le temps qu'ils ont mis à reconnaître l'authenticité des grottes peintes. Très souvent aussi, les couloirs d'accès à ces grottes ont été bouchés par des éboulements ou des glissements de terrains, à des époques qu'il est permis de déterminer de façon précise, aujourd'hui, grâce aux éléments de recherche et de contrôle perfectionnés que les préhistoriens ont à leur disposition. On se demande enfin si les artistes modernes seraient capables, à moins de les copier servilement, d'exécuter des peintures comme celles-là. Elles impliquent, en effet, une observation attentive et minutieuse d'animaux maintenant disparus, comme le mammouth, le bison, le rhinocéros tichorinus, le cerf élaphe, une reproduction réaliste extraordinairement vivante et convaincante de ces animaux, « saisis » dans leur mouvement le plus rapide et le plus bref, et, surtout, une sorte de dévotion, de respect religieux, de terreur sacrée, éprouvée par l'artiste en présence de ses modèles — et de ses œuvres.

Le génie des peintres qui ont décoré la « Chapelle Sixtine de la Préhistoire » est aussi *unique*, en son genre, que celui de Michel-Ange ; pourtant, à Lascaux, on reconnaît plusieurs mains différentes, plusieurs époques, et cela grâce aux diversités de styles, de sentiment plastique, d'exécution technique. L'abbé Breuil a différencié jusqu'à huit générations d'artistes, dont chacune a sa « palette », sa manière de peindre, sa manière, aussi, de voir et de représenter les animaux.

Nul ne conteste plus aujourd'hui que les grottes peintes aient été des sanctuaires, des « temples ». Le fait qu'on n'y a pas retrouvé, ou très exceptionnellement, traces de foyers ou d'inhumations, confirme qu'elles n'étaient ni des habitations, ni des sépultures. Il y avait des sanctuaires permanents et des sanctuaires saisonniers : Lascaux, qui ne pouvait être occupé que pendant la belle saison, en était un. Il arrivait même que, pendant les périodes où un sanctuaire n'était pas occupé, on en condamnât l'entrée ; c'est ce que l'on a constaté à Bernifal, dont l'issue était obstruée par un blocage en moellons recouvert de terre de ruissellement.

« Avant leur départ, les visiteurs du lieu de culte en avaient muré l'accès pour éviter toute profanation [1]. »

Le soin que prenait le *clergé* quaternaire de rendre compliquée et difficile l'entrée de certains de ces temples montre en quel respect ils étaient tenus. Seuls y avaient accès, comme dans la plupart des sociétés primitives actuelles, les « initiés », et de même que dans les mythes d'Eleusis ou les initiations maçonniques, les difficultés mêmes qui barraient le chemin au profane étaient le symbole de tous les obstacles qu'il lui fallait surmonter pour parvenir au but de l'initiation. Le thème du labyrinthe, qui, dans les sociétés de mystères, représente la route que l'homme suit, depuis l'obscurité jusqu'à la lumière, de la mort à la renaissance, nous le retrouvons dans les grottes ornées de la préhistoire. Les efforts que les préhistoriens doivent accomplir, aujourd'hui, pour atteindre certaines grottes, l'homme préhistorique était obligé de les faire, lui aussi, pour accéder au sanctuaire, et les plus belles peintures, vraisemblablement les plus *sacrées*, se trouvent dans des recoins, des culs-de-sac, vers lesquels il faut ramper à travers des chatières, ou se glisser par d'étroits passages. On dirait que le caractère religieux de la grotte est accentué, encore, par la peine que l'on prend pour arriver au but, signe matériel de l'initiation qui transforme le profane en un « homme nouveau ». Il est certain que les initiés qui devaient descendre au fond d'un puits de sept mètres, à Lascaux, lui-même situé à l'extrémité d'un couloir, afin d'y contempler l'image extraordinaire de l' « homme mort » entre le rhinocéros et le bison, image que nous décrirons et que nous commenterons plus loin, étaient préparés par ce voyage, à l'étonnante révélation qui leur était réservée, et dont il nous est impossible d'interpréter la signification.

Des obstacles analogues, et plus difficiles à franchir même, se rencontrent dans la plupart des grottes-temples. C'est ainsi qu'à Miaux, le Salon Noir est situé à huit cents mètres de l'entrée. Des labyrinthes d'anciens cours d'eau souterrains, des précipices à La Pasiega (Espagne), des éboulis difficiles à franchir à El Salitre (Espagne), une chatière, un étroit couloir et des concrétions stalagmitiques à La Clotilde (Espagne), protègent les accès du lieu saint. En Dordogne, à Font-de-Gaume, un boyau semble se terminer en cul-de-sac, cependant deux étroits pertuis ouverts, l'un à droite derrière quelques draperies de calcite et au ras du sol, l'autre à gauche et en face, à un mètre soixante-dix de hauteur, chatière de franchissement difficile, véritable « Rubicon » que les Paléolithiques n'avaient cependant pas hésité à franchir, conduisent aux fresques qui se rencontrent au-delà de ce passage. Au Tuc d'Audoubert (Ariège), il semblerait que les éléments aient encore accumulé les obstacles pour préserver les mystères du sanctuaire. L'entrée de la caverne est défendue par un bief formé par la résurgence du Volp, puis à cent soixante mètres

1. BREUIL et LANTIER, *les Hommes de la Pierre ancienne*. Payot, édit.

de l'ouverture se dresse une petite falaise, bordant de vastes salles. De l'une d'elles une cheminée monte en un tracé rectiligne pour s'incurver ensuite en hélice, donnant accès sur un couloir suivi d'une salle basse et étroite qui se poursuit pour s'élargir en une salle, située en contre-bas où l'on accède par une falaise d'argile glissante, et dans un réduit se dressent les bisons d'argile. C'est aussi un petit cours d'eau qui assure la protection du sanctuaire de l'Ours, dans la grotte de l'Hountaou, à Montespan (Ariège). Une même recherche de mystère reparaît dans la caverne des Trois-Frères à Montesquieu-Avantès (Ariège).

Tels sont les différents aspects du « labyrinthe initiatique » de la préhistoire : on pourrait multiplier les exemples, et le fait seul que presque toutes les grandes grottes à peintures se trouvent situées à une longue distance de l'entrée, et qu'à mesure que l'on avance on procède, comme dans les initiations, des premiers degrés jusqu'aux plus hauts, des enseignements élémentaires jusqu'aux révélations sublimes, prouve que la religion de l'homme paléolithique avait atteint déjà un degré de complication et de subtilité, qui ne répond pas à l'image grossière que l'on se fait de cet homme. Ajoutons, enfin, à ces descriptions que nous avons faites des « labyrinthes sacrés », la présence, à l'entrée de salles plus sacrées encore que les autres, de *gardiens*, peints sur les parois rocheuses, soit pour interdire au profane un lieu saint, qui lui est défendu, soit pour rappeler aux initiés, aux membres des confréries, religieuses ou magiques, qui y tenaient leurs assises, la portée spirituelle et la gravité des cérémonies qui s'y déroulaient.

Lorsque M. Windels appelle Lascaux la « Chapelle Sixtine de la Préhistoire », il ne s'agit pas seulement de l'analogie que l'on peut reconnaître entre deux vastes ensembles de peintures murales, mais davantage encore du caractère profondément et essentiellement religieux de cette grotte. Il faut être complètement dépourvu de sensibilité et inaccessible au *mysterium tremendum* qui est, selon Rudolf Otto, un des éléments principaux du religieux, du « numinique », pour ne pas sentir que ces sanctuaires souterrains sont aussi chargés d'âme que n'importe quel temple.

Il paraît évident que les relations de l'homme à l'animal, du chasseur au gibier, relations spirituelles s'entend, dépassaient le simple stade de l'envoûtement de chasse, qui en était le fondement originel. L'homme comprit assez vite — et beaucoup de « primitifs » actuels le croient encore — que le massacre des animaux dont il se nourrissait et qui lui fournissaient son vêtement, la graisse pour ses lampes, son outillage d'os, devait être *compensé* par une sorte de propitiation. Plusieurs de ces animaux, enfin, étaient saisonniers, il fallait les saisir à leur passage (d'où la nécessité de sanctuaires saisonniers aussi, qui ne servaient plus, aussitôt la saison de chasse terminée) et l'on craignait toujours qu'ils ne revinssent pas. L'homme préhistorique pensait aussi, à mon avis, qu'une espèce animale pouvait s'éteindre, volontairement peut-

être, cesser de se multiplier. Le rituel magique et religieux avait donc vraisemblablement pour but d'obtenir la domination de l'homme sur le gibier, le retour régulier de ce gibier, et sa prolifération, tous trois nécessaires, puisque, exclusivement — ou presque exclusivement — carnivore, le peuple mourrait de faim si le gibier disparaissait. A côté de la contrainte magique, symbolisée sur les peintures, par la flèche, le javelot ou le harpon, qui, ajoutés au corps de l'animal, évoquent la puissance de l'homme sur cet animal, apparaît une autre notion : il faut que le chasseur se fasse pardonner le massacre du gibier ; il faut même, semble-t-il, que l'animal consente à être tué. C'est, je crois, ce consentement, impliquant une sorte de communion dans un certain sens, entre l'homme et la bête, qui constitue le fond de la religion préhistorique.

S'il est quelquefois hasardeux de déduire du comportement et des croyances du primitif d'aujourd'hui ceux de l'homme préhistorique, l'examen des formes prouve que cette idée de réconciliation, d'acceptation, de consentement, est commune aux paléolithiques et aux « sauvages » d'aujourd'hui. Frobenius a rencontré chez divers peuples primitifs, chez les Pygmées d'Afrique, notamment, ce rituel de la propitiation, de la réconciliation entre le chasseur et le gibier, et il est intéressant de constater que les objets utilisés pour ce rituel, par exemple l'ours d'argile décapité auquel on applique, pour les cérémonies, une tête d'ours réelle sont les mêmes dans les grottes du Quaternaire et dans des sanctuaires africains ou asiatiques contemporains.

Afin de réaliser cette communion, et non pas seulement dans l'intention d'abuser le gibier en prenant une forme d'animal, le prêtre préhistorique, ou le sorcier, revêtent une déguisement ressemblant plus ou moins exactement à la bête à laquelle ils veulent s'identifier, imitent ses attitudes et ses mouvements. L'homme masqué tend à devenir l'être dont il a pris l'apparence ; il est très intéressant de suivre le développement de ce caractère, depuis les figures préhistoriques de sorciers masqués, jusqu'au carnaval moderne, en passant par toutes les religions dans lesquelles le masque était, et est encore, employé pour créer certe *identité*.

Ces figures hybrides, mi-humaines, mi-animales, qu'on aperçoit dans plusieurs grottes — on n'en avait pas découvert à Lascaux, sauf l'*homme-mort*, dont le nez en bec d'oiseau suggère la présence d'un hybride, jusqu'en 1949, date où l'on aperçut le personnage vêtu d'herbes, dont nous parlerons plus loin — sont-elles des représentations de sorciers masqués, comme on le dit généralement, ou de dieux ? Il est presque impossible de répondre à cette question, et nous ignorons, d'ailleurs, dans quelle mesure le sorcier ou le prêtre ne deviennent pas dieux, eux aussi, au moment où ils en ont pris la forme. « *Les relations établies entre l'Homme et l'Animal*, a dit l'Abbé Breuil, *ne sont jamais simples, mais impliquent un système mythico-religieux bien articulé, d'où la présence d'entités supra-terrestres ne peut être exclue à priori... La personnification de*

semblables entités, réalisées au cours de mascarades sacrées, projette une image visuelle qui reparaît aussi bien dans les états de transe du sorcier que dans les songes des spectateurs, avec d'autant plus de force que ces cérémonies présentent pour l'existence de la collectivité une importance primordiale. Dans l'esprit du primitif, aussi bien que dans celui de l'homme paléolithique, perception réelle et hallucinations tendent à se confondre et, pour eux, les personnages hybrides que sont les hommes-bisons, les hommes-chamois, les hommes-ours, vus en rêves, sont vivants, mais n'étant pas des hommes, ne peuvent être que des dieux. »

Quels pouvaient êtres les rêves de l'homme préhistorique? Comment les considérait-il? Nous ne pouvons le dire, naturellement, mais l'atmosphère des grottes peintes est tellement saturée de surnaturel, de surréel, que je comprends l'attrait qu'elles exercent sur le grand surréaliste qu'est M. André Breton, et son inquiétude à l'idée qu'un falsificateur, bien ou mal intentionné, pourrait ajouter quoi que ce fût aux peintures sacrées des prêtres quaternaires.

L'authenticité des peintures pariétales étant démontrée, et aussi, me semble-t-il, leur caractère religieux et sacré, il devient évident qu'un sanctuaire comme Lascaux ne devrait pas être visité dans un simple esprit de curiosité, et j'en dirai autant de ces autres sanctuaires, magnifiques et vénérables, que sont Altamira, Niaux, Tuc d'Audoubert, Les Trois-Frères, les Combarelles, Font-de-Gaume, Bernifal, La Mouthe. Le touriste ne doit pas seulement s'étonner, et s'émerveiller, de la beauté de ces peintures, mais aussi en comprendre le sens. On déchiffre un sanctuaire préhistorique, tout aussi bien qu'un temple égyptien ou hindou, avec plus de difficulté toutefois, puisque nous ignorons les termes du vocabulaire symbolique et leur signification. Réduits comme nous le sommes, parfois, à des conjectures, ou à des éclaircissements fournis par les rapprochements avec les religions primitives actuelles, il nous faut essayer de comprendre *par l'intérieur*, plutôt que didactiquement, la pensée et le sentiment religieux de nos ancêtres de l'Age de pierre.

***

L'art préhistorique atteste l'existence d'un sentiment esthétique fort curieux, et fort élevé. A cette époque, au reste, coexistaient un clergé et une classe d'artistes qui, pour se consacrer à leur œuvre, étaient exempts des charges qui pesaient sur les autres membres de la tribu, laquelle, peut-être, subvenait à leurs besoins. Qu'un peuple possède des sanctuaires comme ceux-là, aussi magnifiquement décorés, et que l'art religieux préhistorique s'étende sur plusieurs provinces françaises, sur une grande partie de l'Espagne, qu'il trouve des correspondances très nombreuses et très belles dans l'Afrique du Sud, et jusque dans le Sahara, tout cela nous fait comprendre assez que ce peuple n'était pas composé de brutes prognathes, à peine sorties de l'animalité, puis-

qu'il était capable de concevoir et d'appliquer à sa vie ces deux caractères majeurs de l' « homme supérieur », caractères, il faut bien l'avouer, qui font si souvent défaut, aujourd'hui, chez l'homme moderne, et même chez les plus *civilisés*, parfois : l'art et la religion.

Si nombreuses que soient les grottes ornées que nous connaissons, il est évident, cependant, que nous ne connaissons pas encore toutes celles qui existent : le hasard, continuant sa besogne providentielle, nous en révélera certainement d'autres. Beaucoup d'œuvres d'art préhistoriques ont disparu : toutes celles qui étaient dans des sites ouverts, exposés aux intempéries. Des plafonds de grottes se sont effondrés, détruisant les peintures ou les sculptures qu'elles contenaient. Ailleurs ce sont les couloirs d'accès qui ont été bouchés par des éboulements ou des glissements de terrains, isolant, pour toujours peut-être, des ensembles artistiques aussi splendides et aussi exceptionnels que ceux de Lascaux.

Depuis que les grottes ont été ouvertes, enfin, et rendues accessibles au public, les courants d'air et les différences de températures ont introduit des facteurs de détérioration. L'action de l'eau est néfaste aussi, qu'elle agisse par infiltration ou par condensation. L'infiltration peut recouvrir de calcite les figures peintes, la condensation dépose une rosée riche en acide carbonique, qui attaque toutes les parois où elle se produit et les corrode, rongeant les peintures.

Aux Combarelles, cette action a détruit toute décoration pariétale jusqu'à plus de cent mètres de l'entrée. Pour une caverne à plus large ouverture, une telle action atteint des centaines de mètres, et cela explique sans doute l'absence, sauf à une très grande profondeur ou dans des recoins latéraux très protégés, de presque toute décoration dans de vastes cavernes à énormes ouvertures, comme Bédeilhac et le Mas d'Azil [1]. D'où la nécessité de clore hermétiquement l'entrée des grottes, précaution qui n'a été prise que récemment à Lascaux sur les instances de l'abbé Breuil. Ajoutons enfin, comme agent de détérioration, une moisissure, œuvre de micro-organismes, qui décompose le calcaire, effaçant les figures qui le recouvraient.

Si la grotte de Lascaux est exposée à l'action de ces micro-organismes, qui n'est pas extrêmement dangereuse à condition que l'on prenne les mesures nécessaires pour en atténuer la nocivité, elle est, en revanche, préservée, grâce à son toit imperméable contre toute infiltration et concrétion stalagmitique, sauf en quelques points de la caverne où des fissures se sont produites. Cela explique l'excellent état de conservation des fresques, dont la plupart sont aussi fraîches et aussi intactes que si elles avaient été peintes hier.

1. Abbé Breuil, *Quatre cents Siècles d'Art pariétal*. Centre d'études et de documentation préhistoriques, Montignac.

***

Ce n'est pas seulement cet excellent état de conservation qui fait la valeur d'un ensemble de peintures comme celui de Lascaux, mais davantage encore le fait que nous nous trouvons ici devant une profusion d'œuvres d'art, vraiment passionnantes, un complexe prodigieusement étendu et cohérent de représentations dont nous ne pouvons pas interpréter avec exactitude la signification religieuse et la finalité magique, mais dont nous goûtons pleinement la beauté plastique, l'animation grandiose, la virtuosité même d'exécution. Ces chefs-d'œuvre d'art animalier que sont le grand taureau noir, long de plus de cinq mètres, de la Grande Salle, le cheval « chinois » du diverticule axial, ainsi nommé à cause de la ressemblance qu'il offre avec les statuettes et les peintures de la dynastie Tang, les bêtes monumentales, si émouvantes, de la Salle des Taureaux, les bisons et les chevaux de la Grande Nef, sont presque sans équivalent dans l'art universel.

La conception monumentale et grandiose des figures est d'autant plus saisissante que le détail réaliste est toujours préservé, la figure de l'animal étant saisie *sur le vif*, et reproduite avec une incroyable fidélité. Cela implique autant d'habileté technique que de mémoire visuelle chez ces artistes qui, on le comprend bien, ne travaillaient pas d'après des croquis pris sur nature. Dans ces grottes faiblement éclairées par des torches de pin ou des lampes d'argile, ils *ressuscitaient* les images vivantes, et vivantes d'une vie fantastique, à la fois réelle et surnaturelle, des animaux dont ils conjuraient les âmes au moyen de ces représentations.

A côté de ces représentations réalistes, et, en même temps, d'un style magnifique et grandiose, on rencontre des scènes anecdotiques, qui font presque « tableau de genre », comme si l'artiste, sans oublier jamais la portée magique et religieuse, qui est à l'origine de sa création, se divertissait à reproduire une histoire, un épisode quotidien. C'est ainsi que l'abbé Breuil interprète, très justement à mon avis, les deux bisons mâles de l'extrémité gauche de la Nef qui, cul à cul, étalent leurs puissantes silhouettes brun foncé. « *Chacun détale en sens inverse de l'autre... Les deux animaux donnent l'impression d'une scène vue par l'artiste, alors qu'à l'affût, caché sur le sentier des bisons, il les a vus arriver vers lui,*

puis, notant sa présence, se jeter de côté pour fuir, chacun dans un sens opposé. »

Dépassant enfin l'anecdote et le réalisme pour devenir une grande composition scénique, composée avec un sens magistral de la mise en place, le groupe de l' « homme mort », un des morceaux les plus étranges et les plus impressionnants de l'art de Lascaux, offre à notre imagination des perspectives extraordinaires. D'abord parce que la figure humaine apparaît ici associée aux formes animales, et aussi parce que le lieu où cette scène est placée, une sorte de puits, qui fait songer à un tombeau ou à un *saint des saints*, d'accès difficile, suggère que cette représentation a un sens assez différent de celui des autres peintures. On ne peut voir, sans angoisse, dans cette sorte de rotonde au fond de laquelle on descend par une échelle de sept mètres, ce cadavre au nez pointu, en forme de bec, qui a laissé tomber son javelot, et que vient de tuer un bison, lui-même blessé. Les entrailles de la bête, figurées par des sortes d'écheveaux, s'échappent de son ventre ouvert. A côté de l'homme mort se dresse un poteau surmonté d'un oiseau, poteau qui, l'abbé Breuil l'a fait remarquer, ressemble aux poteaux funéraires de l'Alaska. A gauche de l'homme, une figure de rhinocéros s'éloigne, tournant le dos au combat qui fut fatal pour les deux adversaires.

L'art préhistorique offre peu de représentations aussi singulières et aussi terribles que celle-ci. L'abbé Breuil, décrivant cette scène, suggère, et il serait intéressant de savoir si cette suggestion répond à la réalité, que nous sommes en présence d'une peinture commémorant la mort du chasseur dont la tombe se trouverait placée au pied de cette paroi.

Ce n'est pas la seule énigme de Lascaux. Le bizarre animal composite, peut-être une créature mythique, ou un animal réel analogue au pantholops du Thibet, que l'on désigne sous le nom de la licorne, paraît nous éloigner du réel pour nous plonger dans l'imaginaire. Avec son corps massif, la bosse de son garrot, son museau carré et sa très longue corne, la licorne offre un aspect si étrange que l'abbé Breuil propose d'y voir un prêtre masqué. On aura quelque peine à interpréter aussi ces sortes de damiers, dont les carrés sont de couleurs différentes, que l'on appelle des « blasons ». Toutes les hypothèses sont valables, qu'on les regarde comme des armoiries, ou des « maisons d'âmes », comparables à celles que sont, dans d'autres grottes, ces signes tectiformes, en forme de cabanes, dans lesquelles certains, Lindner notamment, ont voulu voir des pièges.

D'autres figures, enfin, sont de lecture difficile car elles sont prises dans des enchevêtrements de lignes qui en rendent le déchiffrement impossible pour tous ceux qui ne sont pas familiarisés avec la technique de la gravure et de la peinture des artistes préhistoriques. Celles de l'Abside, en particulier où toutes les surfaces accessibles « *sont sillonnées*, dit l'abbé Breuil, *d'innombrables traits gravés, véritable toile d'araignée*

de graffiti de toutes dimensions, les unes, énormes, appartenant à des Taureaux, Chevaux et Cerfs pouvant atteindre trois mètres, les autres, plues petits, représentant des Taureaux, des Bisons et des Chevaux. Leur relevé, comme celui des peintures qui les supportent, demanderait certainement plusieurs années, et il se peut que, durant cette opération l'on découvre des figures d'autres animaux ; j'y ai certainement vu un Renne, mais très mauvais. »

Ce renne est, je crois, le seul que l'on rencontre à Lascaux, alors que cet animal est représenté fréquemment dans d'autres grottes, notamment aux Combarelles, aux Trois-Frères, à Font-de-Gaume. Comment expliquer l'absence de cette bête qui a donné son nom (l'âge du renne) à la période de cette époque paléolithique dont relève l'art de Lascaux? Certains ont *rajeuni* ces peintures en prétendant qu'elles appartenaient à une époque où le renne avait disparu. L'abbé Breuil a démontré qu'il n'en était rien, et fait remarquer que les représentations de rennes sont toujours rares, même dans les grottes où elles apparaissent, proportionnellement à celles d'autres animaux.

Les rennes étaient très nombreux alors et cette abondance même explique la rareté de leurs représentations. L'abbé Breuil le démontre ingénieusement : les rennes voyageaient, comme aujourd'hui, en immenses troupeaux de plusieurs milliers de têtes, suivant les mêmes pistes, et offraient ainsi aux chasseurs une proie si facile et si nombreuse qu'aucun sortilège magique n'était nécessaire pour les capturer. L'absence presque complète des poissons dans les peintures de grottes s'explique de la même manière ; on n'avait pas besoin de recourir à un envoûtement pour les amener à portée du harpon, de l'hameçon ou du filet. Les animaux figurés dans les grottes seraient donc ceux que le chasseur rencontrait le plus rarement et avait le plus de difficulté à abattre ; ceux contre lesquels il appelait à son aide les conjurations magiques.

D'après les critères aujourd'hui admis par les préhistoriens, et qui sont trop complexes pour que j'essaie de les définir ici, les peintures de Lascaux appartiennent à la période aurignacienne, périgordienne, et magdalénienne[1], c'est-à-dire à ces moments où l'art préhistorique atteint son plus

1. Ces périodes se situent entre 25.000 ans et 10.000 ans avant Jésus-Christ.

splendide épanouissement, dans cet accord de naturalisme, de majesté et de grandeur dans le style et la composition, de fraîcheur spontanée et de solennité religieuse, auquel j'ai déjà fait allusion. Au point de vue esthétique et au point de vue technique, l'art de Lascaux constitue un des sommets de l'art paléolithique, et nulle part, peut-être, il n'est aussi facile d'étudier la technique employée par les peintres de cet âge.

Cette esthétique et cette technique représentent un progrès considérable sur celles des autres peintures datant du paléolithique supérieur. A Lascaux, nous avons l'impression de nous trouver devant l'aboutissement d'un art, et je dirai même d'un art qui commence à être aimé et voulu pour lui-même, qui cesse d'être uniquement au service de la magie et de la religion.

***

Je me contenterai de dire quelques mots de la « perspective tordue », parce qu'il est extrêmement intéressant de voir cette notion de perspective, ignorée, d'ordinaire, des primitifs, ou négligée par eux, apparaître pour la première fois dans l'art à Lascaux. L'absence de perspective chez le primitif n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, un phénomène d'ignorance proprement dite. Le primitif n'est pas *incapable* d'exprimer l'espace ; il ne juge pas nécessaire de l'exprimer. La troisième dimension est une acquisition relativement récente de l'art, et la perspective réaliste, ou mathématique, est remplacée dans l'art de l'antiquité, de l'Orient, et même du Moyen Age européen jusqu'à la Renaissance, par des formes d'expression de l'espace, plus complexes.

En ce qui concerne la *perspective tordue* à Lascaux elle s'applique à la représentation de la tête et des pattes, de manière, par exemple, que les deux cornes soient visibles sur une tête de profil et les quatre pattes chez un animal courant. L'abbé Breuil attribue l'invention de la « perspective tordue » à l'Aurignacien, et la décrit ainsi : « *Ce moyen consiste à représenter comme vus de face, la paire de cornes ou les onglons du sabot, alors que dans la réalité, l'une des cornes ou l'un des onglons serait masqué par l'autre. Intégralement appliqué à un bovidé, par exemple, ce procédé aboutit à représenter sur la tête à la fois les deux cornes et les deux oreilles.* »

A Lascaux, comme dans les autres grottes, il y a des figures gravées et des figures peintes. Les deux techniques sont employées simultanément, et je ne crois pas que l'une ou l'autre soit le privilège d'une époque ou d'une « école locale ». Les gravures ont été exécutées sur la roche calcaire, avec un outil dur, qui est un silex taillé, ou dans certains cas, une pointe de stalactite.

En ce qui concerne la peinture, contentons-nous d'examiner brièvement la technique du peintre de l'époque quaternaire. Comment était composée sa palette ? De quels instruments se servait-il ?

Les seules couleurs qui n'aient pas été effacées sont celles que le peintre

tirait des oxydes minéraux, du graphite, du manganèse, de l'ocre, qu'il combinait adroitement avec la couleur de fond, qui était celle, naturelle, de la roche. Il obtenait ainsi des noirs, des rouges, des jaunes magnifiques, qui contrairement à tant de couleurs employées par les peintres modernes, n'ont pas *bougé*. La surprise des visiteurs des grottes peintes, et la raison qui a fait douter de leur authenticité, viennent justement de ce que ces couleurs sont aussi vives et aussi fraîches aujourd'hui que le jour où elles ont été posées sur la pierre. Toutefois, la gamme des oxydes minéraux étant assez réduite, M. Windels suppose que l'artiste l'a peut-être variée en se servant de décoctions végétales, ou de sang : ces couleurs, beaucoup plus fragiles, ont disparu. Les terres étaient broyées dans des mortiers de pierre ou sur des omoplates d'animaux — on en a retrouvé à Lascaux, encore tachés d'oxyde de fer et de manganèse — puis mélangées avec de l'eau, de la graisse animale, ou même de l'urine.

La variété des emplacements décorés, à Lascaux, laisse supposer que, à certains endroits, l'artiste a dû construire des échafaudages pour atteindre les plafonds élevés, ailleurs fabriquer des échelles ou des cordes : pour descendre dans le puits de sept mètres, par exemple, au fond duquel se trouve l' « homme mort ».

Il lui fallait aussi, pour exécuter ses compositions vastes et précises, un éclairage commode, encore que l'on ait prétendu quelquefois qu'il voyait dans l'obscurité : les grottes peintes se trouvent souvent très loin au fond de couloirs souterrains, on même dans des cavernes aux puits profonds. Nous savons aujourd'hui, pour avoir retrouvé des restes de torches résineuses (à Lascaux, en bois d'abies), des lampes-godets en grès, analogues aux lampes romaines, et des sortes de « rats-de-cave » faits d'une mèche graissée collée sur une plaquette de pierre, que l'artiste possédait un luminaire suffisant, luminaire nécessaire, d'ailleurs, pour éclairer aussi les cérémonies qui se déroulaient dans ces grottes, et où des sorciers masqués, ceux-là mêmes dont nous voyons parfois les images peintes sur les murs, exécutaient leurs danses magiques.

Les représentations de sorciers déguisés en rennes, en bisons, en chevaux, en cerfs, ne sont pas rares. Les plus célèbres sont celles de la grotte des Trois-Frères, véritablement hallucinantes, où l'on voit des hommes coiffés de bois de cerf ou de cornes de bisons, vêtus de toisons, sautiller et danser, certains jouant d'une sorte de flûte de Pan. Les figures de sorciers manquaient à Lascaux jusqu'au jour où l'on a reconnu, au mois d'août 1949, nettement discernable au-dessus d'un emmêlement de figures déteintes, l'image d'un homme qui paraît habillé de longues herbes ; c'est la première fois qu'un sorcier paléolithique apparaît autrement qu'avec un déguisement animal. Le costume du sorcier de Lascaux ressemble curieusement d'ailleurs à certains masques de la Guinée française : le rapprochement est saisissant lorsqu'on voit côte à côte les deux

représentations vêtues d'herbes, celle de Lascaux qui date d'une vingtaine de milliers d'années et celle du nègre contemporain [1].

Cette figuration insolite nous invite à développer ce que nous pensions connaître des religions préhistoriques : le vêtement d'herbes — ou de branches — ne correspond plus à ce que nous pensions des déguisements animaux employés dans les conjurations ou envoûtements de gibier. Quelle pouvait-être la finalité du costume végétal ?

Voici quelques-uns des problèmes que propose au visiteur la grotte de Lascaux, et ce n'est pas le moindre intérêt de cette « Chapelle Sixtine de la Préhistoire » que d'offrir, à côté des grandes joies esthétiques que l'on tire de la contemplation des peintures, des énigmes séduisantes pour notre imagination et notre curiosité.

MARCEL BRION

1. On les trouvera dans *Quatre cents Siècles d'Art pariétal*, ouvrage que j'ai déjà cité, véritable « somme » d'art préhistorique...

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA VIE DES MONUMENTS FRANÇAIS

Destruction, restauration

(Picard, éditeur)

M. Paul Léon, membre de l'Institut, directeur général honoraire des Beaux-Arts, vient de rééditer un gros livre déjà vieux de plus de trente ans et qui est, en somme, l'histoire de la Direction des Monuments historiques, de ses origines, de son organisation et de son œuvre.

On lira et on consultera avec profit cet important ouvrage, abondamment illustré, qui montrera à nos contemporains la besogne immense accomplie, depuis Louis-Philippe, par nos services de protection et de restauration des monuments anciens. Certes, on ne trouvera pas, au cours de ce travail officieux, sinon officiel, les critiques acerbes, et si souvent justifiées, qui n'ont jamais cessé d'être adressées à l'école de Viollet-le-Duc. M. Paul Léon, qui n'ignore point le systématisme de celui qui fut à l'origine de tant d'erreurs essentielles, nuance son jugement à l'égard du restaurateur romantique pour lequel il ne dissimule pas son admiration. Il reste que cet ouvrage tout à fait vivant et attachant constitue une étude fort complète sur un problème toujours actuel où se heurtent les doctrines les plus farouchement opposées.

YVAN CHRIST.

CATHÉDRALES D'ESPAGNE

par Georges Pillement *(Bellenand)*

Suite des intéressantes publications de notre collaborateur G. Pillement sur l'art espagnol. Ce nouveau petit volume bien illustré évoque les cathédrales d'Espagne du Nord, de l'Ouest et du « Levant » (au Sud-Est). Le sanctuaire le plus important (de tous points de vue) est en l'espèce Saint-Jacques de Compostelle — mais Almeria (chère à Francis Jammes), Astorga, Ciudad Rodrigo, Guadix, Jaca, Lear, Murcie, Orense, Plasencia, Tuy, Zamora proposent des chefs-d'œuvre d'art gothique, roman, baroque ou plateresque.

L. T.

GRÈCE

par Claire Sainte-Soline *(Cailler)*

Claire Sainte-Soline aime le peuple grec et l'on se souvient de l'émotion, de la tendresse avec laquelle elle évoquait ses souvenirs helléniques dans *Idylle en Crète*. Elle s'émeut encore en présentant ces photographies de R. Pestalozzi. Beaucoup d'entre elles auraient pu être prises en Provence. Delphes, Haute-Provence. Rhodes, le mont Boron. Unité du *Mare Nostrum*. Mais les Cyclades sont stupéfiantes : maisons de sucre posées sur de la cendre. Dans tout cela peu d'arbres et beaucoup de souvenirs.

L. T.

(Suite de la chronique bibliographiqhe page 140.)

A LA RENCONTRE DE SHAKESPEARE

par ALEXANDRE ARNOUX,
de l'Académie Goncourt.

C'ÉTAIT un quatorze juillet, la nuit, à l'heure où les feux d'artifice pètent dans le ciel de Paris et s'enfoncent avec de longs élans silencieux, des éclatements muets et versicolores au lit de la Seine qui devient aussi profond et bariolé que le firmament. Alors les projecteurs, promenant leurs pinceaux, butent contre les nuées et, aux carrefours populaires, les bals, frangés de lanternes vénitiennes rondes ou cylindriques et de badauds noirs, verticaux, brassent, au son des accordéons asthmatiques, des cuivres enroués, aux basses piétinantes, leur pâte de couples. Moi, je me trouvais, loin de ma fête nationale, de ses bruits, de ses chandelles romaines, de ses odeurs de danse, seul et nocturne, à Cambridge.

Brunetière, je crois, très méthodique cervelle, l'a ingénieusement remarqué : l'Angleterre est une île. Ce qui explique non seulement sa politique et ses mœurs mais encore sa littérature. Les gens de cette époque, en fait de raisons et de critique se contentaient de peu, pourvu que ce peu eût un air scientifique, dogmatique. Notre pédanterie à nous, que l'actualité et notre participation nous voilent, a du moins changé de ton ; l'irrationnel ne l'effraie pas, au contraire. Elle conviendrait cependant, j'espère, que les chances géologiques et marines ayant entouré la Grande-Bretagne d'eau salée, on peut la considérer comme une île ; mais elle n'en tirerait pas d'aussi assurées, d'aussi solennelles déductions que feu Brunetière, la logique absolue, dans un temps où l'on parle de mettre en équations les *relations d'incertitude*, ayant beaucoup perdu de son empire et le déterminisme de nos pères encaissé quelques nasardes qui ont ébranlé ses assises. Toutefois, je l'avoue, sans témoin, livré à moi-même, libre de tout respect humain, je ne craignais pas de me conformer au vœu d'un écrivain démodé, et il y faut quelque héroïsme, de me sentir, au sein de cette ombre humide, car il avait plu tout le jour, capitalement insulaire.

Que dis-je ? Insulaire, à la vérité, à la troisième puissance. Habitant provisoire d'abord d'une île, au sens courant, géographique du mot. D'une île ensuite du second degré enclose dans cette Angleterre qui

l'enserrait de toutes parts, qui l'emprisonnait de ses vagues immobiles sans réussir à battre en brèche ses digues, sans l'essayer peut-être, car chaque ville d'université forme ici un réduit inexpugnable. Hôte enfin, et voilà la troisième puissance de mon insularité provisoire, d'un Collège d'antique tradition, où l'on mange en bonnet carré et en toge, entouré d'armoiries, après la prière rituelle, des œufs au bacon, du porridge, de la crème piquée d'une cerise confite et, par ces temps de restriction de la viande, de discipline alimentaire, un éternel poulet bouilli aux petits pois.

Insulaire à la troisième puissance, je vous le répète, et je me le rabâchais en moi-même, assez voluptueusement ma foi ; ces changements d'état, ces cures de désintoxication par une intoxication voulue, consciente, tonifient le corps et l'âme. De ma substance continentale j'avais abandonné la première parcelle au quai de Calais, sur le bateau britannique, la seconde à la vue des falaises crayeuses de Douvres, et les autres, une à une, dans l'imposant taxi rouge londonien, haut perché sur ses roues, devant la plaque de Scotland Yard, de la rue chère aux romans policiers, sous les panneaux électriques de Piccadilly, à la lueur d'un crépuscule sur la Tamise où dormait un cargo vert et noir, déteint, flottant parmi d'étranges irisations.

L'odeur du thé, du poisson frit froid, du tabac anglais, douceâtre et fort, m'avait débarrassé des dernières, et le goût du cherry surtout, bu, le dimanche, au comptoir d'un bar, le seul ouvert, grâce à je ne sais quelle tolérance suspecte, quel pacte infernal. Sur la petite ville déserte, marché rural en semaine, pesait une mort biblique et puritaine ; près de moi, au bistrot, cinq ou six personnages d'apparence trompeusement honnête et débonnaires, mais certainement damnés, peut-être papistes, jouaient sans honte à cribler de fléchettes une cible de liège ou de caoutchouc, violateurs paisiblement passionnés du repos du Seigneur, et qui sacrifiaient au sport leur vie éternelle. Et j'avais moi-même, je rougis de le dire, participé d'une main maladroite à ce jeu et à ce sacrilège. Que Dieu me pardonne ! A la sortie de cet antre, quand je repris le car, j'avais entièrement dépouillé le vieil homme, l'Européen du XXe siècle. De retour à Cambridge, le jardin, les cours, les portiques, les chapelles, les bibliothèques gothiques, les arbres, les massifs de fleurs, savamment ordonnés ou livrés à des mélanges et des désordres plus savants encore, environnaient, absorbaient un individu neuf, recomposé à l'intérieur de lui-même. Le lendemain matin un barbier m'avait méticuleusement rasé, un barbier qu'avait connu Dickens, qui logeait au fond d'une impasse, maigre, glabre, à la figure sillonnée et qui, pour les servir, enveloppait ses clients d'une immense cretonne semée de fleurettes roses et bleues. Il avait, ce merlan-là, tranché mon ultime poil d'insubordination à l'insularisme.

A Cambridge donc, un quatorze juillet. Minuit sonnait, ou une heure approchante, qui frappait un grand nombre de coups, onze ou treize, je ne songeais pas à les compter. Le concierge du Collège ronflait depuis

longtemps ; personne ne pouvait plus entrer ou sortir que sous peine de faute, passible d'amende, et si c'eût été une femme, cas impossible à imaginer, de crime ; bien pis, d'inconvenance. A la vérité, j'avais pour patrie non seulement une îlette d'île de l'espace, mais encore un rocher du temps autour duquel s'étendait le flot montant des siècles, sans jamais l'engloutir ni même le menacer.

La pluie d'une longue journée grise et presque fraîche malgré la saison n'avait cessé qu'au coucher du soleil, noyant les prairies calmes ; la rivière serpentine n'avait connu l'animation des canots et des couples de rameurs que vers le soir, au moment où les fleurs des parterres brillaient d'un lustre éveillé tard, ardent et mouillé. Quatorze juillet mélancolique ; admiration, aux étalages des boutiques des monceaux d'imperméables, de cravates historiées ; stations aux grilles liées de plantes grimpantes des petits cimetières, aux tombes immémoriales, que la rouille du temps a rendues anonymes, et qui, autour des églises d'une si ancienne, si fine et si modeste élégance, parsèment la ville. Et maintenant je n'arrivais pas à regagner ma chambre, presque conventuelle, où le présent n'avait ajouté au plus récent confort du XVe siècle qu'un réchaud à gaz, à allumage automatique, pour chauffer l'eau de la barbe.

Deux ou trois fenêtres d'étudiants demeuraient éclairées ; de l'une d'elles s'échappait la musique d'un piano, touché avec précaution, à cause de l'heure tardive ; murmure, sous des doigts habiles et prudents, de Bach et de Debussy, les préférés des Cambridgiens, peut-être vaudrait-il mieux écrire Cambridgeois ; des muraillons cloisonnaient les cases agrestes du Collège qui communiquaient par de charmantes petites portes distribuées au hasard, masquées de verdure, comme dérobées ; au ciel déchiré, du centre d'un halo, filtrait un regard de lune ronde et blanche ; il éclairait deux chaises rustiques au bord d'une vaste pelouse, sur le chemin de sable où je marchais. Appel au repos, à la halte assise. Mais, mes reins craignant l'humidité du fer, je déclinai l'invitation des chaises et de la lune. Et remarquez bien que je dis mes reins, et non pas, à la française, mes fesses ; un hôte se doit de ne choquer, de ne contrister, ni les sièges ni les astres anglais. Du reste, mon attention se trouvait attirée ailleurs. De l'autre côté de la pelouse, assez loin de moi, s'élevait la clôture qui préserve des importuns le petit parc privé du directeur du Collège, docte et courtois éditeur des classiques grecs, collectionneur de peinture moderne de l'École de Paris, mainteneur de la tradition helléno-britannique, gentleman rose et argenté, respectable et enfantin, à la démarche saine de joueur de golf. J'en ai vu de tels, en bras de chemise, arroser leurs pétunias et émonder les bordures de leurs parterres. Aucune lampe ne veillait dans son logis devant lequel embaument les pois de senteur, jaillissent les hampes des roses trémières et s'étale un rectangle d'herbe bien fauchée que meublent trois ou quatre pommiers ou poiriers vénérables ; homme de l'aube, piocheur de l'aurore, il dort tôt.

Une ombre se détacha de la clôture ; puis, mais une illusion me trom-

pait sans doute, un corps la suivit, qui paraissait sortir de la pierre et des lierres, des chèvrefeuilles qui la revêtent. Un fantôme peut-être ; n'oublions pas que nous sommes au pays des spectres, des maisons hantées. D'Hamlet, du collationneur des textes préhomériques, du duc éleveur de taureaux et de moutons perfectionnés à l'épicier de la place, au coiffeur qui m'a rasé ce matin, qui n'a pas son revenant familier auquel il croit ferme, non sans quelque humour et scepticisme affectés, de surface? Fallait-il que l'Angleterre m'eût pénétré pour que moi, Français, je n'écarte pas aussitôt cette hypothèse irrationnelle de fantôme, pour que je m'y livre avec le double plaisir de la foi absurde et de la moquerie complaisante, attendrie, de soi-même? Non, je n'essayai pas d'analyser ce phénomène d'une ombre précédant un homme qui naîtrait en quelque sorte des moellons, de la brique et des feuillages, de le réduire à la raison, au non-être, de l'expliquer par l'hallucination, le pouding mal digéré. D'autant plus que l'homme ne me laissait ni le loisir ni la quiétude d'esprit nécessaires à de si difficiles problèmes. Il avait pris corps.

D'un pas de promeneur sans hâte il traversait le chemin, le rond-point sableux et, je frémis de le rapporter, mes cheveux se dressent sur ma tête à ce souvenir, et, dis-je, après avoir humé l'air, considéré un instant la lune et négligemment cueilli une feuille de troène à portée de sa main, il osa, oui, Monsieur, il osa, avec l'assurance la plus effrayante, avec la plus terrible tranquillité d'âme, il osa, Madame, et je retarde le plus que je peux, par les artifices du langage et de la syntaxe, à dénoncer son outrecuidance, il osa, d'un pied profanateur, quitter la terre et le sable, envahir la pelouse, fouler le gazon.

Voilà vraiment une insolence que je ne pouvais souffrir. Les traditions, les commandements de l'instinct, les hérédités sacrées, les impératifs religieux transférés dans les réflexes de l'individu, les tabous, l'ensemble enfin de tout ce que vous pourrez imaginer de plus spontanément tyrannique exerce une action d'autant plus soudaine et irrépressible qu'il est plus récent en vous, qu'il possède moins d'âge, de passé, qu'il veut rattraper par sa violence explosive ce qui lui manque de mûrissement ; rien ne l'a encore tassé et assagi. D'où le fanatisme des néophytes, dont sourient les vieux croyants ; les arrière-neveux de Polyeucte ne brisent plus les marbres païens ; ils les collectionnent, comme le Pape. Pour moi, je me trouvais encore à la période frénétique, qu'aucune accommodation d'usage, aucune usure n'ont tempérée. Et cet arrogant de fantôme continuait d'avancer ; sa lenteur sûre d'elle-même, son mépris des prohibitions rituelles offraient je ne sais quoi d'horrible et de consternant. Il avait atteint le milieu du tapis vert ; il demeura un moment immobile, loin déjà du mur d'où je l'avais vu sourdre, et piété avec la plus paisible audace, un naturel terrifiant, il me toisait, me semblait-il, d'un air ironique, de toute sa hauteur, pendant que je lui criais d'une voix serrée par l'angoisse :

— Eh! Monsieur, avez-vous perdu toute pudeur, toute retenue?

Ignorez-vous les privilèges, le caractère mythique, sacramentel pour ainsi dire, de ces boulingrins. Ce n'est pas du pâturage, ni même, si je me sers de mots plus nobles, du *ray-gras*, du *lolium perenne*, c'est du mystère végétal, universitaire, le fondement de Cambridge. On l'a semé voici au moins trois cents ans, sous le lord protecteur, sous Cromwell, du temps de l'aveugle Milton. Oui, trois siècles de soins par des mains choisies, d'arrosages en pluie fine, de nourriture de terreau, de ratissages, de vigilance, d'adoration, de préservation des maladies, des blessures, des injures des orteils humains et du cuir qui les chausse. Parfaitement, trois siècles, et il les faut bien pour amener à sa perfection rare et veloutée ce tapis incomparable, propre à l'île de Grande-Bretagne et que le Continent lui envie, dont, incapable de l'égaler, même approximativement, il raille parfois le respect qui le protège. Non, l'envie et l'ironie perfide, la précipitation et le travail mercenaire ne transformeront jamais une vague plèbe, un mélange de pâturins, de flouves, de crételles, de trèfles blancs, de graminées obscures et sans éducation en caste sacerdotale, aristocratique, ancestralement sélectionnée, dense, exempte de mésalliance, irréprochable. Nul ne vous a donc initié, Monsieur, ne vous a enseigné que le vulgaire n'a pas le droit de poser la plante de ses membres inférieurs sur le gazon des Collèges de Cambridge, d'écraser impudemment cette Herbe d'entre les herbes. A moins toutefois de jouir de titres authentiques et éminents, de pouvoir montrer patte blanche et des parchemins abondamment scellés. Ces titres, je ne saurais les énumérer ; mais, d'avance, leur solennité me confond. J'ai assisté, Monsieur, à ce spectacle exemplaire : tandis que le Dignitaire nanti, évitant de justesse l'affectation de supériorité, s'efforçant à la simplicité et à l'affabilité nonchalantes que donne le rang, promenait son privilège à la frontière exacte de ce gazon, moelleusement porté par lui, l'Étudiant, même fort gradué déjà et non point novice, l'accompagnait respectueusement à la limite extérieure, lui, et sans que son poids indigne meurtrît le ray-grasse, le *lolium perenne* interdits, sans tenter de forcer la consigne, de violer le tabou, de s'évader de la terre roturière ou du sable de vile extrace. Voilà un bel exemple, pas vrai? Je vous somme, Monsieur, ou de m'exhiber vos titres ou de cesser le scandale. Scandale nocturne et d'autant plus grave.

J'avais poussé ma semonce, mon adjuration d'une seule haleine. A bout de souffle, je me tus. L'interpellé, qui avait repris, après une brève pause, sa marche, atteignait maintenant la lisière de la pelouse, à quelques pas à peine du chemin de terre et de moi-même. Paisible, indifférent, insensible à mon indignation et à ma furie, légèrement hanché sur la jambe gauche, il me considérait toujours, mais de plus près, d'un regard plongeant que je soupçonnais amusé et dédaigneux, que je n'arrivais pas à saisir, qui venait d'un autre monde, qui me transperçait et que ne touchaient pas mes sens. Une cape noire drapait avec largeur ce téméraire vagabond des ténèbres ; il portait une mouche sous la lèvre et de longs

cheveux qui cachaient ses oreilles et découvraient son front. Un front dégarni prête toujours quelque majesté et encourage la présomption d'intelligence, de pensée, dévoratrice des poils, ce que j'estime fort consolatif pour ceux qui, comme moi, frisent, si l'on peut dire, la calvitie. Au bout d'un moment de silence, ayant retrouvé ma respiration, exaspéré, mais froidement, par ce mutisme plus outrageant que l'insulte, je poursuivis :

— Enfin, Monsieur, me répondrez-vous ? Si vous n'obéissez pas à mes avertissements, à mes prières, à mes ordres...

— Vos ordres ? grogna-t-il d'une voix qui prenait sa source très loin, aussi loin que son regard, et qu'il ne me semblait pas entendre avec mon ouïe mais plutôt avec mes entrailles, mon œsophage et ma boîte crânienne, une voix, pour employer l'argot radiophonique, d'une extraordinaire *ambiance*, enrichie des échos de mille cavernes traversées, vos ordres ? Vous plaisantez, mon ami.

— Plaisanter ! Moi ! Pardieu ! Je vous ferai bien voir si je badine, si...

— Des ordres ? Et de quel droit, mon brave !

Tant de familiarité me jetait hors de mes gonds. J'ai fort peu d'endurance. Mon ami, mon brave, quels termes ! Pourquoi pas mon garçon ?

— Ah ! m'écriai-je, vous l'aurez voulu ! J'emploierai la force.

Le geste s'échappait de moi plus vite que les paroles. J'avais tenté d'attraper brusquement mon bonhomme par les épaules, de le crocher par surprise, afin de lui faire vider promptement ce tapis que sa présence offensait et que salissait son ombre. Opprobre, désastre, double catastrophe ! Mes mains ne rencontrèrent que le vide, qu'un volume humain dessiné au cœur de l'air ; et, comble de malheur, comme, voulant éviter de souiller de mes attouchements, même pour la bonne cause, l'herbe éminente, le terrain prohibé à ma chétive personne, comme, dis-je, je m'étais dressé sur la pointe des pieds, le corps lancé en porte-à-faux, et que tout point d'appui se dérobait à ma vaine attaque, toute cible consistante à mon agression, je n'avais pas eu le temps d'achever mes syllabes de menace que je m'effondrais déjà, le nez dans ce sacré gazon. Chute grotesque, ruine de ma dignité. Le fantôme — je ne pouvais plus douter qu'il n'en fût un — éclata de rire, un rire aussi riche d'échos, d'*ambiance*, de caverneuses répercussions que sa voix ; il faisait des gorges chaudes de mon impétueuse maladresse pendant que je me relevais tout capot, le rouge au front, que je tamponnais ma face éraflée de mon mouchoir, que je regagnais, demi rampant, le chemin de terre et de sable d'où ma démesure, l'incertaine fortune des combats et l'imprudence de la colère m'avaient chassé. Enfin les hoquets de dérision qui secouaient le spectre s'apaisèrent.

— Bon, bon, grommelait-il non sans quelques sursauts encore d'hilarité, bon. Pas trop de mal, mon garçon, j'espère...

Mon garçon ! Il en arrivait à la pire familiarité, celle dont j'appréhen-

dais justement l'humiliation. Et que pouvais-je répliquer? Je n'avais maintenant qu'à boire ma honte.

— Voilà, enchaînait-il avec une bonhomie qui achevait mon écrasement, voilà ce qu'il en coûte d'assaillir un adversaire qui n'appartient ni au même temps ni au même espace. Reconnaissez cependant que j'ai mis bien de la longanimité à souffrir votre longue homélie, vos objurgations, vos sommations ineptes et indécentes. Je n'ai pas, heureusement pour vous, le sang trop bouillant; et le séjour au pays des ombres le calme; avouez aussi que vous n'avez pas volé votre gadin, légitimement ramassé. Allons, rentrez dans votre assiette, quittez cet air sauvage et rancuneux qui me chagrine. Et je vous admire, apprenez-le, cela adoucira votre amertume, apaisera votre rage rentrée, oui, je vous admire, je vous estime tout au moins. Sacrebleu! quelle ardeur à défendre les traditions de l'Angleterre. Ah! tout dégénère! Les langages deviennent chaque jour moins oraux depuis qu'on a inventé l'imprimerie, et les îles moins insulaires depuis que vous fabriquez des oiseaux de métal qui font tant de bruit à travers les nuages. De quoi sert la mer à présent? Enfin résignons-nous. Et, à ce propos, d'où sortez-vous, mon ami, de quelle province? Vous parlez un anglais bizarre et d'un accent qui pue le continent. Seriez-vous Américain? On me dit que ce peuple nasille un idiome barbare, voisin du nôtre, compréhensible à la rigueur à un vieux citoyen du Warwick. On prétend même que ces téméraires l'écrivent. Non, vos intonations me rappelleraient... voyons... Ah! je ne sais qui elles me rappellent, mais à coup sûr quelqu'un. Allons, répondez à ma question. Voici mon sempiternel bavard frappé de mutisme. Seriez-vous Américain?

— Non, monsieur le Revenant, non, Français.

— Continental en tout cas. Et continental provisoirement, spasmodiquement anglicisé : la pire espèce. Ne nous frappons pas; cela ne dure jamais longtemps. Les miasmes de l'île. Maladie aiguë et brève. Le premier verre de vin la guérit. Vous avez plutôt, vous autres, ceux de la patrie des vendanges, la frénésie des préjugés passagers que l'entêtement des traditions patientes.

Il songeait; il avait repris sa promenade au rebord de l'herbe; je l'accompagnais, docilement, au rebord du chemin de terre; le silence de son pas de fantôme sur le tapis de velours et d'émeraude végétale était un silence multiplié, impressionnant comme un prodige, une impossibilité qui se réalise; le choc de mes semelles contre le sol, et j'avançais doucement, retentissait, en comparaison, avec l'incongruité rythmée d'un tonnerre et me remplissait de confusion. Je ronchonnais intérieurement; j'invectivais sourdement, pour me revancher de ma déférence obligée, de ma soumission apparente, contre mon damné fantôme, discoureur de la psychologie des nations, coupeur de cheveux en quatre. Mais l'oreille de ce diable sans poids, sans consistance et sans odeur percevait-elle les mots non proférés?

— Ah! Ah! reprit-il gaîment, m'y voici. Les cheveux... Ah! Ah! Ça y est, j'ai retrouvé les noms qui me rappellent vos intonations, votre accent, vos solécismes. Bellot, Étienne Bellot, l'apprenti merlan, et son patron le perruquier Montjoie, établi à Londres. J'ai témoigné pour cet Étienne Bellot devant la justice. Dans quelle affaire? Ma foi, je l'ai oublié. J'ai eu tant de procès, d'embêtements. On n'aimait guère alors les catholiques; on les tracassait volontiers. Et un certain juge, à Stratford-sur-Avon nous a cruellement cherché noise. Sans compter les histoires avec les comédiens, race difficile... Oui, voilà, Étienne Bellot, un Français, comme vous. Il n'a jamais pu apprendre à parler correctement. Mais il rasait bien. Un maître de son art; dans sa main, la lame d'acier caressait la peau. Oui, Montjoie, et Bellot Étienne...

Cloué sur place, foudroyé, changé en statue, mes jambes se refusaient à toute avance; un nœud se formait dans ma gorge, une boule me remontait de l'estomac, je tremblais, brûlant et transi. L'autre attendait bénévolement ma dépétrification, mon dégel.

— Monsieur... Monsieur...

Je balbutiais; les syllabes ne passaient pas, m'étranglaient. Je pus enfin dominer en partie ce grand trouble de tout mon être.

— Monsieur..., Monsieur... Étienne Bellot... Montjoie... Les comédiens... Stratford... Ce front dégarni... Les procès... Le catholicisme persécuté... J'aurais donc l'honneur... l'immense honneur... l'honneur inévaluable en unités courantes d'honneur... de... Mais pourquoi, pourquoi rôdez-vous ici? On prépare un festival à Stratford, un festival de vos ouvrages; les affiches l'annoncent, les journaux et la radio le publient. Pourquoi errez-vous ici et non pas aux berges de l'Avon, parmi les prairies du Warwick?

— Vous confierai-je, indiscret mangeur d'escargots et de grenouilles, que je n'aime pas les festivals, et surtout à ma gloire, que je les fuis. Auteur dramatique, je me détache de mes pièces depuis qu'on les a décrétées chefs-d'œuvre, parole sainte. Quel plaisir trouverais-je à des représentations où personne n'oserait siffler, à des soirées sans péril de pommes cuites? Que deviennent alors le jeu, le plaisir, le risque du théâtre? Ils se glacent dans la vénération de commande. Les aventures, les batailles à perdre ou à gagner chaque fois, voilà où je me plais; non pas à ces offices de tout repos. Si le public n'a plus droit à l'irrespect, à la férocité, mieux valent la messe et le prône. Le fauve châtié et docile décourage le dompteur. Ah! ces enthousiasmes protocolaires me rebutent. J'évite de m'y fourrer. Et quelles cohues! Je préfère la tranquillité de Cambridge, sa somnolence estivale et fleurie. Je me souviens d'y avoir donné *Hamlet*. Avec Burbadge, l'Hamlet gras. Oui, j'avais un peu arrangé le rôle pour lui et pour son ventre. Il faisait recette, l'animal. Alors, quelques retouches, quelques ajouts. Et quel personnage m'étais-je attribué? J'en ai perdu la mémoire. Un personnage, en tout cas, qui n'avait pas beaucoup de texte. Vous com-

prenez, les costumes, les décors, les exigences des municipalités, la location, les harcèlements des gens qui s'arrogent des titres à ne pas payer leur place, les ruses pour échapper à la censure, les caprices des comédiennes, et quand les jeunes hommes interprètent les travestis, ça ne vaut pas mieux, au contraire, ils exagèrent le féminin... Alors, le texte... on compte sur le souffleur... Enfin, ici, loin des tréteaux, des festivals, je respire. Je respire nostalgiquement. Le vice du théâtre a des subtilités tortueuses. On ne se délivre pas de lui sans mélancolie et on se voue à la comédie du détachement avec trop de volonté, d'application pour réussir pleinement. Ça sent le métier, la composition. Jugez-vous maintenant, Chevalier français, défenseur occasionnel et têtu des traditions étrangères, que je puisse, contemporain de son antique semeur, m'arroger le droit de fouler l'herbe universitaire?

Il avait, en prononçant cette dernière phrase, esquissé un départ. Je demeurais, moi, incapable de tout mouvement, bloqué; je ne pus que bredouiller, inintelligiblement pour toute autre oreille que la sienne, si prodigieusement perspicace :

— Alors, Monsieur, j'aurais l'honneur... Vous m'auriez cru digne de... Ah! je succombe... trop d'honneur vraiment. Et j'ai voulu... dans mon aveugle folie, vous saisir au collet, malmener un homme qui... que... enfin l'illustre... Quelle confusion!... Comment me faire pardonner?... Ainsi vous seriez, Monsieur, l'ombre de...

— Oui, mon garçon, répondit-il simplement, l'ombre de...

Et il s'apprêta à rebrousser chemin, à retraverser la pelouse, en sens inverse de sa venue, à regagner, au fond, le mur couvert de lierre et de chèvrefeuille d'où il s'était, à minuit, mystérieusement exhalé.

Je l'importunais sans doute; j'avais déçu son appétit de solitude. Allait-il m'échapper, se soustraire à ma sollicitude, à ma vénération, à mon instance? Je n'en pouvais souffrir la pensée. Mais comment, d'autre part, avoir l'audace de s'imposer à lui, de coller à son sillage? Le gazon sacré, où il se tenait toujours, étendait entre nous un glacis infranchissable, une barrière d'inhibition; mes réflexes, mes muscles refusaient de m'y porter. Je n'hésitai pas longtemps, je démarrai soudain. Il s'agissait de lui couper la retraite, de contourner la pelouse au galop, d'arriver le premier là-bas, devant le mur. J'avais à parcourir une demi-ellipse et lui seulement le petit axe. Trois douzaines de yards environ à mon concurrent contre sept douzaines au moins pour moi. Lourd handicap. Qu'on m'excuse si j'emploie de tels nombres et une telle unité de distance, le système métrique et décimal jurerait avec les circonstances et l'atmosphère. Lourd handicap. Heureusement que j'ai chaussé jadis les souliers à pointes du sprinter, qu'il reste à ma sclérose quelques principes et un certain style passablement ankylosé; heureusement surtout que les fantômes ne brillent pas par la vitesse, vous l'avez remarqué, et se déplacent au ralenti; à cause, sans doute, de leur densité voisine de

celle de l'air, tandis que nous, les vivants massifs, nous le pénétrons comme des bolides.

Je vous jure que j'allongeais mes foulées, que je ramais avec mes bras, que je maintenais ma cadence, que, en dépit de l'âge, je ne me désunissais pas. Effort couronné de victoire. Déjà, adossé au lierre, les genoux tremblants, j'expirais comme il convient cependant que mon cœur, un peu surmené, me gonflait de ses battements. Le Spectre — remarquez que j'écris ce mot avec une majuscule depuis que je sais le nom qu'il portait au temps de sa vie temporelle — le Spectre se trouvait encore à deux ou trois yards du chemin de sable, au double du muraillon et de moi-même. Idiot! A cette seconde seulement, quand il stoppa pour me dévisager avec, toujours, son insupportable moue d'ironique supériorité, je m'avisais soudain que j'avais usé en vain mon haleine et mon influx nerveux, qu'on ne s'oppose pas au passage d'un fantôme, qu'il avait pouvoir de s'ouvrir, de se diviser autour de moi ainsi que le brouillard autour du clocher et de l'arbre, que le clair de lune autour du beffroi, pour se rejoindre derrière. Idiot! Triple andouille! La constatation de ma bêtise m'incitait autant à m'agonir moi-même qu'à maudire l'occasion de ma bévue, celui dont la rencontre l'avait provoquée. Inconséquence fréquente ; le dépit de ma vanité aiguillonnait ma rancune, ma haine ; j'aurais voulu étrangler le Revenant, étriper l'innocence. L'admiration, le respect, l'idolâtrie, quand il s'aigrissent, engendrent des poisons singuliers ; l'exécration s'accroît de tout l'amour antérieur, et le blasphème de toute la ferveur des prières dites. Il n'y a rien de plus terrible et de plus inique que les changements de signe. Je déployai mes bras en croix, m'imaginant peut-être, par cet obstacle dérisoire, défendre la retraite, la fuite à travers la clôture de pierre à cette émanation impondérable, insensible aux barrières, et je me lançais dans la plus vaine, la plus déraisonnable provocation, niant la logique et l'évidence avec une mauvaise foi dont j'avais le sentiment, l'exécration et la honte ; les mots de mensonge ne me délivraient pas, au contraire, chacun d'eux m'engageait plus loin, me liait d'un chaînon nouveau à mon erreur.

— Ça ne prend pas. Vous avez beau crâner, affecter des airs supérieurs, essayer de m'influencer. Non, ça ne prend pas. Et d'abord, Monsieur, je ne vous accorde pas l'existence, pas même l'existence larvaire des fantômes. Pour avoir quelque titre à s'en prévaloir, il faut, condition nécessaire, condition minimum, avoir vécu, avoir possédé autrefois une vie et une âme, accompli des actions vertueuses ou commis des crimes, être mort enfin, jouir de la sépulture ou, si elle vous manque, la chercher lamentablement. Est-ce votre cas? Remplissez-vous ces exigences? Non, n'est-ce pas? On doute de vous et que vous ayez germé au ventre d'une femme, vagi, têté, écrit, agonisé, pourri pour conclusion au sein de la terre, projetant dans le feu du plaisir, aux rares intervalles de divertissement, avec la complicité d'une chaude partenaire, et non sans épanchements de poèmes, sonnets, littérature superfétatoire, quelques

grains féconds de postérité. Eh bien! ce minimum-là, Monsieur, vous vous montrez incapable de le fournir aux vérificateurs de la gloire. Aurai-je plus de chance qu'eux? Me favoriserez-vous d'une preuve? Non, vous restez muet, vous fermez le bec. Et peut-on sensément attendre une réponse de celui dont on conteste les deux réalités, les deux réalités possibles, l'ancienne, physique, temporelle, et l'autre, actuelle, éternelle et fantomatique. Hein! Vous ne pipez pas, vous vacillez... Vous vous évaporez...

Il me semblait en effet que ce condensé d'ombre et de nuit à forme humaine, à apparence shakespearienne, perdait de sa consistance, se raréfiait à la façon d'un gaz qu'on décomprime. Il n'est rien de tel que d'attaquer résolument les illusions, même au prix de quelque outrance, injustice et mauvaise foi, pour les dissiper, les réduire au néant dont elles n'auraient jamais dû sortir, les dépouiller de ce résidu de réalité, de cette prétention à l'existence dont elles nous bernent. Ce premier assaut, dont je grossissais l'effet à plaisir, qui me semblait un succès, m'avait mis en verve; je m'acharnais avec une férocité encouragée, une méchanceté égarée, ne mesurant plus mes propos, pareil à l'âpre et froide bise d'hiver, griffue, impitoyable, tourbillonnante, qui déchire les brouillards.

— Comment, Monsieur, rétorqueriez-vous mes arguments? Rien à faire. Et je vous défie, de surplus, de mobiliser contre moi vos prétendues créatures. Hamlet, qui s'essouffle trop facilement; le roi Lear, gâteux; Falstaff, capon; Othello, que la rage de jalousie occupe tout entier; Roméo, les amoureux possédés combattent distraitement; Shylock, il sait bien, ce Juif de Venise, que la guerre ne paie pas; Brutus, il ne se sacrifie qu'aux grandes causes; Ariel, les elfes sont insaisissables. Non, Monsieur, je vous l'assure, aucun d'eux ne viendra vous épauler. Pas même Catherine, la Mégère, la plus terrible des ennemies, capable d'arracher des cheveux, de griffer le visage, de crever l'œil de la pointe de son ombrelle, pas même Catherine, vous dis-je; Petruccio l'a domptée et apprivoisée. Aucun renfort à espérer, Monsieur. Du reste, vous vous prétendez bien à tort générateur de cette engeance si diverse. Une demi-douzaine de pères supposés vous conteste cette gloire. Les citerai-je? Les principaux du moins. Francis Bacon, Chancelier vénal et philosophe, lord Rutland, William Stanley, comte de Derby, Edward Vere, comte d'Oxford. C'est pour cela sans doute que vous évitez cette ville d'université, que vous préférez vous manifester à Cambridge, son illustre rivale. Je néglige le fretin. Et même un certain critique, riche d'imagination, n'attribue-t-il pas l'engendrement de vos héros à un Bourguignon émigré à Londres, un camarade peut-être du barbier Montjoie et de son apprenti Etienne Bellot, à un certain Bourguignon nommé Jacques-Pierre, ce qui, prononcé à l'anglaise, donne naturellement Shakespeare? Mais cette hypothèse aventurée flatte trop mon chauvinisme pour que je n'aie pas scrupule à la retenir... »

Je ne saurais rapporter toute ma harangue, hachée, décousue, inta-

rissable ; une aigre faconde, ivre de ses poisons, me déchaînait ; et mon triomphe s'affirmait indiscutablement ; chaque trait perçait ma cible, concourait à la décomposer ; je la voyais flotter, de plus en plus transparente, trouée, dissoute ; la nuit allait bientôt la boire totalement et l'ensevelir en elle-même. Je poussai un dernier cri, presque un râle, car ma gorge ni mes poumons n'avaient plus de force, s'usaient plus vite que mon inimitié têtue.

— Je vous nie, je te nie. Vous ne passerez pas puisque vous n'avez pas d'existence. Le fantôme de ce qui n'a pas été ne peut pas être. Rien ne réclame, plus qu'un spectre, de solides assises, un authentique support.

Je me tus, hors d'haleine, mais non pas de démence. Alors il se produisit une chose singulière. Pendant que je m'affaissais et me relâchais, l'apparition reprenait du poil de la bête ; elle se réorganisait, se rassemblait, se recondensait à mesure que je perdais moi-même de ma masse et de ma concentration, que je me dilatais, dispersais et raréfiais. Sensation bizarre, mais fort nette ; il y avait un jeu de balance entre nous deux ; c'était comme si, la somme de nos vraisemblances, de nos réalités demeurant constante, leurs variations individuelles se compensaient et que l'un de nous cédât toujours ce que gagnait l'autre. Mais peut-être, lorsque deux individus se trouvent face à face, liés par l'amour ou la haine, la communion ou la lutte, le désir ou le meurtre, cette loi, ou une loi du même ordre, approchante, commande-t-elle toujours leurs rapports et régit-elle, au sein du couple de valeur immuable, l'intensité changeante des éléments. Je n'avais pas le loisir de creuser cette vue, hasardeuse ou profonde. En tout cas, que ce fût accident particulier ou soumission à une règle générale, je ne pouvais douter de mon fléchissement au profit de la vérité de l'autre ; il se corporifiait, selon la loi que je venais de découvrir, dans la proportion où je m'acheminais, moi, vers l'état de transparence, d'allusion à moi-même. Je me fondais au lierre et au chèvrefeuille du mur, à ces ténèbres diluées parmi les feuillages cependant que mon ennemi, mon contradicteur, pesait de plus en plus charnellement sur la pelouse et que sa voix me frappait directement, ne s'attardait plus à travers les résonances de tant de cavernes interposées ; la mienne, au contraire, et les vagues monosyllabes de défense dont je ponctuais ses affirmations, me venaient du diable vauvert et d'ancêtres que je ne me connaissais pas, de mythes enfouis au-delà de ma personne. Le pseudo-Will parlait d'affilée, un peu solennellement ; je le subissais, pour ainsi dire, plutôt que je ne l'écoutais et chaque phrase me distendait et diminuait ma pression, mon adhérence, ma compacité d'homme.

— Me nier, me supprimer, aberration monstrueuse ! Et peu m'importe qu'on s'accorde sur la probabilité d'un certain Shakespeare, comédien. Trop de documents, témoignages, acte de naissance, testament, contrats, sépulture, procès, écrits de contemporains y contraignent les plus incrédules. Mais cela ne me contente pas, moi. Un certain Shakespeare n'est pas Shakespeare. Que reste-t-il de lui si vous lui ôtez ses fils glorieux, si

vous le frustrez du monde issu de son génie ? Un pauvre hère, une fumée. Je préfère la négation, la volatilisation à ce moyen terme, ce compromis honteux. Car alors... alors...

Les syllabes faisaient balle, me frappaient et m'émiettaient. Debout, dense, impénétrable au vent et d'un grain serré comme celui de l'acier, mon adversaire écrasait la terre, s'y élevait indéracinablement. Moi, dilaté et à jour, je ne pesais pas beaucoup ; j'ondoyais au gré de la brise. La pause de mon interlocuteur sur *alors... alors...* procura quelque répit à cette extension où je m'évanouissais. Un répit de peu de durée, hélas ! L'autre me défiait et me mitraillait à nouveau, sans même daigner s'adresser à moi, objet de peu de considération, lente solution d'ombre au sein de la nuit ; il m'achevait négligemment.

— Le législateur et le poète, énonça-t-il gravement, d'une élocution sans hésitation ni bavure, à la trame définitive, le législateur et le poète, et j'entends ces mots dans leur plus large sens, possèdent ce privilège parmi la foule des hommes de pouvoir se passer des obligations communes de naissance, de vie, de mort. Un nom magique et plein leur suffit. L'existence vulgaire, constatée par l'état civil, les témoignages, le coude à coude du troupeau, quel intérêt pourraient-ils et pouvons-nous y attacher ? Leur réalité profonde dépasse la réalité officielle. Et qu'importe si, plutôt qu'un individu, ce nom couvre un atelier, une équipe, le creuset où a bouillonné un moment décisif, climatérique de l'humanité. Oui, vraiment, qu'importe ? Me donneriez-vous cent collaborateurs, comédiens, philosophes, politiques, voyageurs, artisans de la fabrication dramatique, je ne les engloberais pas moins, je ne les anéantirais et exalterais pas moins immortellement dans le prestige et l'inaltérabilité des syllabes qui me désignent, même improbable, même absent. Reconnaissez-le, mon ami. Votre vénération, votre épouvante, tout en vous le publie du reste. Et surtout cette fureur ridicule qui vous a déchaîné contre moi. Au milieu de tant de pauvres gens dont nul ne s'occupe, qui n'inspirent à personne le moindre mouvement de secrète hostilité, de revanche intime, de discussion de leur être, la grandeur de certains suscite je ne sais quel besoin de se débarrasser d'eux, de les rayer des contrôles, de les nier. Tellement vivants, même s'ils n'ont jamais vécu, qu'il faut les tuer sans cesse. Leur génie dévorant, peut-être groupe multiple fasciculé en une entité solitaire et magnifique, appelle le destructeur ; on les assassine par la révolte, par l'analyse et la critique minutieuse.

» Et quel homme, au fond, même de second ordre, même de l'espèce la plus commune, si on l'observe au microscope, n'offre-t-il pas en soi, écheveau embrouillé de ses contradictions internes, les plus valables raisons de ne pas être ? Son infimité heureusement et l'inattention de ses pareils le préservent de la mort logique, dialectique, et le peu de plaisir et de renommée qu'on tirerait de sa suppression. Les illustres, eux, on les réduit volontiers, si leur bloc admirable déconcerte et irrite trop Zoïle, à une sorte de bouquet composite, à une gerbe d'hallucinations collec-

tives où se malaxent les aspirations et les inspirations d'un peuple, d'une époque. Ainsi d'Orphée, de Jésus, d'Homère. Ainsi de moi-même. Mon existence suprême se réalise dans le fait que je puisse, sans subir aucune diminution, bien au contraire, n'avoir pas été. Ma gloire n'en souffrirait aucunement. Ma nécessité possède une telle force, une telle plénitude, résulte de telles exigences que l'authenticité ne lui ajouterait rien. On n'en pourrait dire autant ni de toi ni de tes frères. Le moindre doute, si l'on vous en jugeait dignes, vous pulvériserait. Vous n'aurez que des fantômes mous, à moins qu'un destin probable ne vous enterre définitivement sous la pierre de l'oubli, ce qui conviendrait mieux à votre insignifiance. Mais les Spectres de ceux dont on ne saurait affirmer sans soulever des objections qu'ils ont respiré sur la terre, les Noms qu'on peut supposer n'avoir jamais revêtu et distingué quelqu'un de visible, de touchable, les Revenants qui ne sont jamais venus et qui sortent impérieusement d'un monde fermé à ton intelligence et à tes sens, ceux-là, mon garçon, jouissent d'une densité extraordinaire et aucun acide, aucune ironie, aucun appareil d'érudition ne mord sur eux. J'ai dit. Je n'ajouterai rien. Je regagne mon gîte à travers toi-même, ce lierre, ce chèvrefeuille et les pierres de ce mur.

Il avança sans hâte ni précipitation, avec la plus calme autorité, tranquille, éternel. Je n'essayai même pas de m'opposer ; véritablement c'était moi, et non lui, le fantôme, le composé gazeux des miasmes de l'esprit et des ténèbres. Il me pénétra ainsi que l'aigle puissant fend la nue. Je me partageai devant sa masse et me reformai derrière elle, reprenant peu à peu ma densité d'homme. Le mur, dans mon dos, en faisant autant, se cicatrisait et se repétrifiait. Le quart de je ne sais quelle heure, de minuit sans doute, sonnait quelque part. Je demeurai un moment sans bouger, ayant retrouvé mon poids normal, ma compacité quotidienne. Puis j'allai me coucher ; il n'y a pas d'épilogue plus commode. Non, aucun sceptique, ni moi-même, ne saurait contester mon existence passagère ; ma médiocrité l'assure. J'en profite, mais je n'ai pas lieu de m'en vanter ; et si j'émets, plus tard, un fantôme, il ne dépassera pas la consistance habituelle de ses frères, celle du brouillard.

ALEXANDRE ARNOUX,
de l'Académie Goncourt.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE GAUGUIN

par BERNARD VILLARET

« Folle, mais triste et méchante
aventure que mon voyage à Tahiti. »
Paul GAUGUIN.

HIVA-OA, L'ILE SAUVAGE DES MERS DU SUD

La vie de Gauguin est une longue tragédie ; une lutte de tous les instants entre un homme dont les aspirations sont assez primitives et l'Art auquel il s'est voué tardivement.

Les pays exotiques « *où jamais il ne pleut* » l'ont attiré depuis sa jeunesse. Au début de 1891 (il a quarante-trois ans alors), il écrit : « *Puisse venir le jour (et peut-être bientôt) où j'irai m'enfouir dans les bois sur une île d'Océanie, vivre là d'extase, de calme et d'art... Là, à Tahiti, je pourrai, au silence des belles nuits tropicales, écouter la douce musique murmurante des mouvements de mon cœur, en harmonie avec les êtres mystérieux de mon entourage. Libre enfin, sans souci d'argent, je pourrai aimer, chanter et mourir.* »

On sait que ses souhaits ont été exaucés. N'ayant obtenu à Paris que des demi-succès, il décide, la même année, de partir pour les mers du Sud dont il a déjà pressenti la somptuosité lors de son séjour aux Antilles, quatre ans auparavant. Il lui faut une « *planète à lui* » pour réaliser « *ce qui n'a été fait par personne* ». En fait il ne reste à Tahiti que de 1891 à 1893, puis revient en France. On a beaucoup écrit sur l'existence qu'il mena alors à Paris et sur la manière expéditive, presque fastueuse, avec laquelle il dissipa un héritage opportun, avant de se sentir déchiré par de nouvelles blessures d'amour-propre. Toujours incompris de ses contemporains, il n'a pas la place à laquelle il estime avoir droit ; en 1895, il repart pour l'Océanie.

Mais l'île de Tahiti n'est plus assez « primitive » pour lui. Là aussi, la civilisation le poursuit. Et puis la vie est chère : il se plaint que les prix aient doublé en quelques années. Aux îles Marquises, il trouvera pour peindre « *des climats tout à fait nouveaux et plus sauvages* ».

A la fin d'août 1901, après avoir vendu sa propriété de Punavia, à Tahiti, il fait voile pour l'île de Hiva-Oa, appelée également La Domi-

nique [1], où quelque temps auparavant avaient encore eu lieu des scènes de cannibalisme. Le voici enfin dans un pays où les Blancs sont rares et où les indigènes, d'une race fière et sauvage, se trouvent être les plus artistes des Polynésiens. C'est dans la case qu'il va aussitôt construire à Atuona, au fond de la « Baie des traîtres », qu'il passera ses deux dernières années et qu'il mourra, le 8 mai 1903, abandonné de tous.

Si nous ne possédions pas sa correspondance, et en particulier celle qu'il échangea jusqu'au bout avec le fidèle Daniel de Monfreid, cette dernière période de sa vie serait peu connue. En effet, les seuls témoins qui l'entouraient alors ne pouvaient parler de lui impartialement : c'étaient l'évêque... et les gendarmes, avec lesquels il était au plus mal, pour ne rien dire des indigènes, dont Tioka, son « père nourricier », qui n'auront bientôt plus que des souvenirs vagues de leur ami *Koké*. Le pasteur Paul-Louis Vernier décrit seulement la période où il le connut — d'ailleurs plutôt en voisin qu'en véritable intime — c'est-à-dire les derniers mois de son existence tragique.

Les comptes de la Société Commerciale de l'Océanie

Il y a quelque temps, Henri Pambrun, un ami lettré, qui se trouve être le propre filleul du gendarme Claverie, célèbre par ses démêlés avec Gauguin, me montra six feuillets jaunis qu'il avait découverts au milieu d'un ballot de paperasses oubliées dans un grenier de Papeete. Je les feuilletai avec un intérêt grandissant.

Le hasard venait de placer entre mes mains un document d'une authenticité indiscutable qui éclairait d'un jour tout à fait nouveau la période presque ignorée des dernières années de Gauguin.

Ces papiers représentaient, en effet, le compte ouvert à M. Paul Gauguin, d'Atuona, par la S.C.O., la « *Société Commerciale de l'Océanie* », compagnie allemande dont le siège se trouvait à Hambourg et qui possédait une « factorerie » à Hiva-Oa. Ce compte s'ouvrait le 16 septembre 1901, c'est-à-dire le jour de l'arrivée de Gauguin à Atuona, et s'arrêtait le 1er mai 1903, une semaine avant sa mort.

Dans une lettre d'août 1901, Gauguin parlait déjà à Monfreid de la S.C.O. qui allait lui servir à la fois de banquier et de fournisseur. Dans son magasin, il comptait trouver « *tous les objets qu'il faut à un Européen, aussi bien qu'à Tahiti* ». En pratique, pendant près de deux années, il ne s'adressera qu'à elle pour ses affaires d'argent et son approvisionnement.

Je pense qu'il ne faut pas publier sans raison les « petits papiers » des grands hommes. Mais on est forcé de reconnaître que le cahier qui m'a été remis apporte de bien curieux éclaircissements sur la vie de Gauguin, dans son île perdue.

1. Ne pas confondre, comme l'ont fait certains biographes, avec La Dominique, île anglaise des Antilles.

Certains ont prétendu qu'il était mort de la lèpre, de la peste, empoisonné. En fait l'examen de ces feuillets fait naître dans l'esprit une autre hypothèse. Ils révèlent — ce qui sans doute ne paraît pas d'abord essentiel, mais la vérité n'est, comme on le verra, pas sans conséquence — comment Gauguin vécut durant ces deux années. Ce document complète heureusement l'ensemble de documents réunis sur Gauguin par Jean Loize (*les Amitiés de Daniel de Monfreid*, Paris, 1951) — Jean Loize qui, précisément, déplorait la perte des livres de comptes personnels du peintre portant sur cette période. Mais je pense qu'il suscitera chez le lecteur l'étonnement que j'éprouvai moi-même dès que je compris sa véritable signification.

Plus d'un million par an

On sait que les lettres de Gauguin reflètent ses constantes préoccupations matérielles. Beaucoup d'entre elles contiennent d'ailleurs de pressantes demandes d'argent. Sa misère a été longuement commentée et l'est encore par les amateurs d'art et les artistes. Aussi ne pouvant s'appuyer que sur cette correspondance, les biographes décrivent-ils le peintre vivant ses dernières années « avec quelques dizaines de francs par mois... »

Or les comptes de la S.C.O. nous le montrent dépensant par an une moyenne de 5 500 francs *or*, c'est-à-dire environ 1 100 000 francs 1953. Et cela alors qu'il vit seul, sans charges de famille, dans un des endroits du monde où les tentations et les besoins sont réduits au minimum et où les indigènes parviennent à subsister presque sans argent.

Les chiffres sont là : du 16 septembre au 31 décembre 1901, le peintre, qui fait bâtir sa case, a dépensé exactement 5 712 fr. 90. Pendant l'année 1902, le total se monte à 5 421 francs. Bien que le louis d'or vaille actuellement deux cents fois plus qu'en 1902, on calcule généralement, en Océanie, l'augmentation moyenne du coût de la vie depuis cinquante ans en se basant sur le coefficient 175. Au temps de Gauguin les pommes de terre se payaient 0 fr. 50 le kilogramme ; elles valent actuellement aux Marquises l'équivalent de 125 francs français. Le poulet, que le peintre disait acheter 0 fr. 60 dans ses lettres se paie 250 francs. Mais les prix du vin et du rhum ont seulement centuplé.

On est donc en droit de considérer avec étonnement des dépenses annuelles dépassant 5 000 francs. Nous sommes loin de Pont-Aven et de la pension complète à 75 francs par mois! Deux réflexions s'imposent immédiatement. Tout d'abord, si Gauguin débourse ces sommes c'est évidemment — je m'excuse de cette lapalissade — qu'il en a la faculté. C'est exact : les comptes montrent que des crédits correspondants existent. Ensuite, on se demande comment Gauguin réussissait à dépenser l'équivalent d'un million de francs par an dans un pays où les occasions de dépense sont presque inexistantes, où les fruits, les légumes et les poissons ne coûtent rien, non plus que les femmes... Actuellement, pour le tiers de cette somme, on peut encore vivre largement dans ces îles.

Et voilà justement où l'on fait d'intéressantes constatations qui peuvent expliquer le délabrement physique et moral des dernières années du peintre et sa fin lamentable.

En lisant la fine écriture du magasinier, « *un Américain, charmant garçon* », d'après Gauguin, nous allons voir se dérouler, semaine après semaine, l'existence du solitaire tout au long de son séjour à Atuona.

La case au milieu des palmes

Le peintre se trouvait encore à Papeete le 7 août 1901 ; à cette date il y rembourse un emprunt qu'il avait contracté à la caisse agricole. Les documents S.C.O. nous indiquent le jour de son arrivée aux Marquises : le 16 septembre. Ce jour-là, il paraît à la factorerie, y fait un emprunt de 200 francs et commande les matériaux nécessaires à la construction de sa future case.

La première lettre de Hiva-Oa envoyée à Monfreid est partie en novembre. Gauguin y explique que, pour lui, le mois d'octobre a été occupé par des travaux de construction et d'emménagement. Avant de bâtir une maison, il lui fallait un terrain, et « *ici, la mission possède tout* ». Cependant, onze jours après son arrivée, il réussit à acheter un demi-hectare à l'évêque des Marquises.

J'ai retrouvé l'acte de vente.

« Monseigneur Martin (Rogatien, Joseph) vend le 27 septembre 1901 à M. Gauguin (Paul), artiste peintre :

» 1° Une parcelle nommée *Papanui*, bornée : au nord : la route de ceinture sur 54 mètres ; à l'ouest : terre Vaïtékéa, 17 mètres ; au sud : terre Aïteani de *Tioka*, 54 mètres ; à l'est : terre Aïteani de Tipa, 17 mètres.

» 2° Une parcelle nommée *Aïteani*, bornée : au nord : terre Papanui susnommée sur 21 mètres ; à l'ouest : terre Aïteani de *Tioka*, 106 mètres ; au sud : terre Téauupoo, de Hapuku, 44 mètres ; à l'est : terre Aïteani de Tipa, 67 puis 43 mètres. »

L'acte stipule le prix de vente : 650 francs, et Gauguin se plaint à Monfreid de cette somme qu'il juge élevée.

Ces détails inédits ne sont pas sans intérêt ; ils montrent que Tioka, qui prendra une certaine importance dans la vie du peintre, était son voisin immédiat. C'est ce même Tioka dont Gauguin devait nous dire qu'il ouvrait les boîtes de conserves... « avec ses dents » en exagérant probablement quelque peu.

En 1939, à Atuona, j'ai découvert le fils de Tioka. Je l'avais photographié sans connaître sa parenté, parce qu'il se trouvait être le plus beau tatoué de Hiva-Oa. La moitié inférieure de son corps, entièrement couverte d'enluminures géométriques, était un chef-d'œuvre du style marquisien classique. Sur Gauguin, qu'il avait pourtant bien connu dans sa jeunesse, il ne put rien me dire d'intéressant.

Donc dès le mois d'octobre Gauguin se met à faire construire. Les matériaux de sa case lui coûtent un millier de francs, mais elle renferme « *tout ce qu'un artiste modeste peut désirer* ». On sait qu'il l'appellera la « Maison du Jouir ». Située en plein centre du village, mais dissimulée par les arbres, elle est composée d'« *un vaste atelier avec un petit coin pour coucher ; tout sous la main, rangé sur des étagères ; le tout surélevé de deux mètres ; où on mange, fait de la menuiserie et de la cuisine. Un hamac pour faire la sieste à l'abri du soleil et rafraîchi par la brise de mer qui arrive à trois cents mètres plus loin tamisée par les cocotiers.* »

Victor Segalen a été un des derniers à voir cette habitation, peu après la mort de Gauguin. « *C'était une case marquisienne mieux façonnée, surélevée, avec le grand toit lacé de feuilles de pandanus. Aucun vestige, sinon d'arrachement* ». Tout près de là, un petit kiosque abritait une statuette de terre glaise haute d'un pied, le « bouddha qui serait né en pays maori » devant lequel, d'après la rumeur publique, se prosternait le peintre...

Grâce à la commande des matériaux, nous savons que la carcasse de la demeure était en bois de charpente équarri, et non en troncs grossiers de bourao, comme le sont généralement les cases indigènes, qu'il existait quatre fenêtres et une porte, fermée d'une « serrure française ». Probablement avait-il fixé au mur les reproductions de Primitifs qui ornaient déjà son habitation de Tahiti...

Le voici donc installé. Le compte de la S.C.O. va nous renseigner sur sa manière de vivre. Au début de son séjour, il va à l'église. Mais il y renonce dès que l'évêque s'est décidé à lui vendre un terrain : « *Ma case finie... je ne songeai plus à retourner à l'église.* » La contemplation de la Nature l'occupe tout entier. Il veut pénétrer profondément « *dans cette barbarie qui est pour moi un rajeunissement* ».

Sa vie n'a été jusqu'alors qu'une suite de désillusions ; seule la peinture ne l'a pas déçu. Il a envie de travailler, il voudrait fixer les spectacles splendides dont il est le témoin émerveillé, mais il doit se contenter de dessiner des modèles, car il ne possède plus ni toiles ni couleurs. Peu de temps après, sans doute, il reçoit celles que Vollard lui a promises depuis un an. En avril 1902, le solitaire expédie à son marchand une vingtaine d'œuvres. Mais sont-elles toutes de Hiva-Oa ?

Lorsqu'on étudie la production de Gauguin, j'entends celle qu'on peut dater de septembre 1901 à sa mort, une constatation s'impose. Quelle que soit leur qualité, ce ne sont pas le plus souvent ses meilleures peintures : elles ne font plus « éclater les cadres » comme celles de son second séjour à Tahiti. Lui-même est-il content de ce qu'il fait ? En tout cas, il n'en parle guère à son ami Monfreid, comme il faisait autrefois. Il cite seulement une toile de cinquante (lettre du 25 août 1902) « *qui est très travaillée* », mais sur laquelle il ne donne pas de détails, puis les trois tableaux envoyés un mois avant sa mort.

Un curieux régime alimentaire

« *Personne pour me réconforter, me consoler* », écrit-il alors. Il paraît accablé par la solitude et par ses souffrances. L'eczéma s'est attaqué à ses jambes et il se plaint toujours de son ancienne fracture de cheville, suite d'une bagarre à Concarneau. Et pour oublier, il boit de l'alcool.

Oui, il boit. C'est ce que le compte de la S.C.O., aussi inexorable qu'un rapport de police, prouve irréfutablement. La plainte contre Gauguin qui aboutit à la condamnation de mars 1903 [1] et où le gendarme Claverie le traite d'alcoolique invétéré imbibé de Pernod, d'anarchiste, de fou dangereux, n'est probablement pas injustifiée, du moins en ce qui concerne l'accusation d'alcoolisme. Déjà à Papeete, lors de ses démêlés avec l'administration, à l'époque où parurent *les Guêpes* et *le Sourire* (1899-1900), le bruit avait couru que l'artiste buvait. On croira assez volontiers qu'il ait pu avoir des crises d'excitation éthylique quand on connaîtra le régime qu'il avait adopté.

Voici les quantités de boissons alcoolisées achetées par lui à la succursale d'Atuona de la Société Commerciale :

En 1901 (trois mois et demi) : vin rouge, 134 litres et demi ; absinthe, 12 litres ; rhum, 35 litres.

En 1902 (douze mois) : vin rouge, 224 litres et demi ; absinthe, 32 litres ; rhum, 55 litres ; whisky, 3 bouteilles ; bière, 96 bouteilles (auxquels il faut ajouter 3,4 kilogrammes de tabac).

En 1903, enfin (quatre mois) : vin rouge, 202 litres ; absinthe, 10 litres ; rhum, 10 litres ; alcool non spécifié, 5 litres ; bière, 80 bouteilles.

On reste étonné devant cette grande consommation représentant en vins et spiritueux : en 1902, un quart de litre *d'alcool pur à* 100 *degrés* par jour ; en 1903, un tiers de litre, soit l'équivalent de plus d'un demi-litre quotidien de cognac. S'attaquant à un organisme fatigué, cet abus d'alcool a dû hâter la fin de l'artiste.

On pourrait penser évidemment qu'une partie de cet alcool a été donnée aux indigènes. Mais les indigènes n'ont aucun goût pour l'absinthe. Et si Gauguin a offert à ses voisins du whisky ou du rhum, on peut tenir pour certain que ceux-ci lui ont offert en contrepartie du vin d'oranges ou de la sève de cocotier distillée (cette dernière, extrêmement toxique : 80 p. 100 d'alcool). D'ailleurs, les rapports des gendarmes, aussi défavorables soient-ils, n'ont jamais mentionné que Gauguin ait poussé les Marquisiens à boire.

« *Nous autres, indigènes des Marquises...* », écrit-il à Fontainas. La proposition mérite d'être rectifiée, tout au moins en ce qui concerne l'ali-

1. Cette plainte en diffamation avait été déposée par le gendarme Claverie. Gauguin avait accusé Claverie et ses collègues de protéger la contrebande des baleiniers américains aux Marquises.

mentation et il faut renoncer sur ce point aussi à la légende d'un Gauguin ascétique, vivant dans la pauvreté, se contentant, comme les insulaires, de racines de *taro*, de bananes et d'eau pure, légende que certaines de ses lettres avaient contribué à créer...

Sans doute a-t-il écrit : « *... Ces Marquises où l'on peut vivre de chasse et de quelques légumes que j'aurai le soin de faire pousser* », mais c'était avant d'y résider. En réalité, il s'y nourrit en grande partie de conserves qui, à cette époque, coûtaient fort cher, surtout dans ces îles que les navires touchaient rarement et ceci explique l'importance de son budget alimentaire.

Il serait fastidieux de dénombrer les boîtes de tripes, de saumon, de sardines, d'asperges, de bœuf et les kilogrammes de salaisons que Gauguin a achetés à la factorerie. Leur quantité est plus que suffisante et c'est là l'essentiel pour expliquer un état d'avitaminose aggravant l'infection cutanée « jusqu'à mi-jambes » dont Gauguin souffrait de plus en plus. En somme, l'eczéma était augmenté par le régime et l'artiste buvait davantage pour oublier son mal...

D'OU VENAIT L'ARGENT ?

Le nombre d'absinthes qu'a absorbées Gauguin n'a vraisemblablement pas diminué son génie, mais il a certainement hâté sa mort — cette mort qu'il avait déjà voulu devancer par son suicide (manqué) de janvier 1898.

En cette année 1902, Segalen nous montre le peintre « vacillant comme un arbre ». Lui-même écrit : « *Je ne suis pas le Gauguin d'autrefois.* » Miné par les douleurs de ses ulcères auxquelles s'ajoutent les suites d'une syphilis vieille de sept ans, Gauguin a dû déployer une réelle énergie pour peindre. Mais il n'était pas satisfait de son travail et pour se consoler de ne pouvoir représenter ses visions intérieures comme il le voudrait, il écrit en 1902 *les Racontars d'un Rapin.*

Il continue à correspondre assez régulièrement avec Monfreid, mais les courriers sont lents — et il lui faut près de six mois pour obtenir une réponse. En août, il confie à cet ami son projet de revenir en Europe : « *... il vaudrait mieux que je rentre pour changer d'air* ». Il désire peindre « *... les taureaux, les Espagnoles aux cheveux plaqués de saindoux...* » ; mais il regrettera « *de quitter un pays aussi beau que les Marquises !* »

Il se plaint toujours de Vollard « *... plus brigand que Cartouche...* » qui le laisse mourir de faim après lui avoir promis monts et merveilles. Mais le livre de comptes de la Société Commerciale permet de rectifier les allégations de Gauguin. S'il dépense plus de 5 000 francs or en un an, c'est que malgré ses plaintes, l'argent lui parvient de Vollard, de Monfreid, de Fayet [1], etc.

1. Peintre-viticulteur de Béziers qui admirait Gauguin et achetait volontiers ses tableaux.

Au reste voici ses comptes : les crédits anonymes correspondent probablement à deux mensualités de Vollard envoyées conjointement — ces mensualités étant fixées à 350 francs par mois depuis janvier 1901 — et transférées à la S.C.O. par les banquiers Scharff et Keyser de Hambourg :

1901. — 27 novembre 1901 :

Sans indications (reliquat de la vente de sa maison de Tahiti, déposé à la S.C.O.)	Fr.	3 200 »
Vollard, Paris		685 18
Vollard, Paris		342 88
23 décembre 1901 :		
Anonyme		348 88
Total pour 1901 *(deux mois)*	Fr.	4 576 94

1902. — 23 mai 1902 :

Anonyme, avec la seule mention : reçu 3 p. 100 (sans doute achat de Fayet, de mars 1902, transmis par Monfreid)	Fr.	1 530 »
Anonyme (reçu 3 p. 100)		651 03
Anonyme (reçu 3 p. 100)		1 000 03
2 avril 1902 :		
Reçu		702 07
21 novembre 1902 :		
Reçu (envoyé par Vollard, le 3 juillet 1902)		701 40
Reçu (Monfreid, 12 octobre 1902)		601 17
Reçu (Vollard, 22 octobre 1902)		706 95
Total pour 1902	Fr.	5 892 65

1903. — Cette année-là, jusqu'à sa mort, rien ne lui parvient à Atuona, mais le dossier de la succession Gauguin indique :

25 avril 1903 :		
Vollard	Fr.	707 83
30 juin 1903 :		
Fayet (somme que Gauguin lui demande, comme prêt, dans sa dernière lettre)		1 544 19
13 août 1903 :		
Vollard		704 22
Total pour 1903	Fr.	2 956 24

On voit donc que le peintre, s'il vivait largement, avait les moyens de le faire. Il est juste de dire que, quoique ancien commis de banque, il n'attachait aucune importance à la possession de l'argent. Lorsqu'il en a, il dépense sans compter. C'est ce qu'il avait fait déjà lorsque lui était échu un héritage de 13 000 francs (2 millions et demi de francs actuels) à son retour de Tahiti en 1893, somme qu'il dépensa en quelques mois dans l'atelier de la rue Vercingétorix, cet atelier qu'il peignit en jaune de chrome, la couleur divine...

Les derniers mois

Dans une lettre d'octobre 1902, Gauguin écrit : « *Votre femme se meurt. Cela me fait penser à la mienne qui ne meurt pas* [1]. »

Voici la réponse inédite de Daniel de Monfreid. Elle est datée de Saint-Clément, le 15 décembre 1902, et l'on doit placer cette lettre entre celles du 11 décembre 1902 et du 10 juin 1903 du recueil de madame Joly-Segalen.

« *Vous me parlez, mon cher Gauguin, de votre femme* qui ne meurt point. *Elle paraît en tout cas ne point tenir à donner signe de vie. Lorsque je lui écrivis, l'an dernier, pour avoir la procuration que vous désiriez, nécessaire à la vente de vos biens, à Papeete, elle m'envoya ladite procuration* un mois ou deux *après ma lettre,* sans un mot *malgré que je lui aie adressé une lettre extrêmement polie... Mais n'ayez crainte : si la vogue bruyante faisait grand tapage autour de vous et de vos œuvres, elle saurait probablement se montrer.* »

Monfreid termine cette épître en conseillant à son ami « *l'hygiène, seule médecine vraie...* »

Les trois tableaux qu'il envoie en avril 1903 à Fayet datent probablement de l'année précédente, car il boit de plus en plus et ne travaille pratiquement pas. « *Grandes souffrances, je produis peu et mal...* », avoue-t-il dans une lettre. Ces « douleurs par tout le corps » dont il se plaint et qu'on a voulu attribuer à un poison lent administré par son domestique, ne seraient-elles pas celles d'un *tabès incipiens,* ou bien des signes de polynévrite ou de gastrite éthylique?

De l'année 1903, on ne connaît que l'autoportrait dessiné, où il reproduit avec une grande lucidité son physique déclinant, et ce *Village breton sous la Neige* retrouvé à sa mort, non signé, sur son chevalet.

Cette toile, que Victor Segalen achètera 7 francs après la mort de Gauguin, devait provoquer de grands éclats de rire, lorsque le commissaire-priseur Grélot la présenta, à l'envers, lors de la vente du 2 septembre 1903, à Papeete, sous le titre *les Chutes du Niagara.* Mais cette œuvre, dans laquelle Gauguin revient à sa première manière, émeut par la nostalgie de la Bretagne qu'elle traduit.

Pour Gauguin, mourant à Hiva-Oa sous la chaleur étouffante des Tropiques, avec devant lui, comme dernière vision, ce paysage d'hiver breton, quel étrange destin! « *Folle, mais triste et méchante aventure que mon voyage à Tahiti...* », avait-il écrit quelques années plus tôt.

Les gendarmes-contrebandiers

En février 1903, un cyclone d'une rare violence touche les Marquises après avoir dévasté les atolls des Touamotous. Le peintre en parle dans

1. On sait que le peintre vivait séparé de sa femme depuis une dizaine d'années et que leurs rapports étaient devenus de plus en plus tendus. En 1902, elle ne lui avait pas écrit depuis cinq ans.

une lettre à Monfreid ; la rivière a débordé et sa case a failli être emportée.

Un autre malheur va s'abattre sur lui. Les solides inimitiés locales, que lui a attirées son caractère difficile, lui valent des tracasseries contre lesquelles il réagit à son tour avec violence. On connaît ses démêlés avec Guichenay, gendarme d'une île voisine, et surtout avec Claverie Jean-Pierre, brigadier d'Atuona. Celui-là même qui, comme les grands pécheurs tardivement touchés par la grâce divine, va plus tard terminer sa vie dans le culte de Gauguin. Claverie devait en effet prendre sa retraite à Montgaillard (Hautes-Pyrénées) où il obtint un bureau de tabac. Jusqu'à sa mort (1933), il montrait religieusement aux visiteurs une petite vitrine renfermant des bois sculptés par celui qu'il avait persécuté et qui était devenu son idole...

C'est parce que le peintre a accusé les gendarmes de malversations qu'il se voit condamner, le 31 mars 1903, par le tribunal de Papeete, pour diffamation, à trois mois de prison et 500 francs d'amende. Gauguin exagère, en donnant à Monfreid le chiffre de 1 000 francs...

Voici la fin. Depuis quelques mois, il n'a pas touché d'argent et ne sait pas qu'il va en recevoir de Vollard et de Fayet. Il écrit qu'il doit 1 400 francs à la S.C.O. (c'est exact, on trouve à sa mort un débit de 1 389 francs), et qu'il hésite à faire un voyage à Tahiti pour se défendre. Sa lettre, la dernière, écrite en avril à Monfreid alors qu'il ne quitte plus sa couche, est un cri de détresse qui se termine par ces mots souvent cités : « *Toutes ces préoccupations me tuent...* »

Koké est mort

Le 8 mai, le pasteur Vernier est mandé en hâte par les indigènes à la fin de la matinée ; mais il arrive trop tard. L'agonie a pris fin. Une syncope, la troisième de la journée, a emporté Gauguin. Le cœur a lâché. Une jambe pend hors du lit, rougeâtre, tuméfiée, couverte d'eczéma, chaude encore...

Le père adoptif du peintre, le vieux Tioka, s'approche de lui, et selon la coutume marquisienne, le mord au front : « Il ne saigne pas! *Hié! Ua mate, Koke!* », gémit-il. « Koké est mort, il est tout à fait mort... »

L'administrateur des Marquises, Picquenot, qui reconnaîtra plus tard que les allégations du peintre concernant les gendarmes étaient « en partie fondées », va bientôt annoncer au curateur des successions vacantes, à Papeete, la mort du sieur Gauguin (Eugène, Henry, Paul), décédé à Atuona le 8 mai, à onze heures du matin.

Voici le texte (inédit) de son rapport :

« *J'ai averti les créanciers du défunt d'avoir à me fournir leurs créances en double expédition et déjà je suis convaincu que le passif dépassera de beaucoup l'actif, les quelques tableaux du défunt, peintre décadent, ayant peu de chances de trouver amateur.* » Telle sera à l'époque sa seule oraison funèbre.

BERNARD VILLARET

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

JACQUES CHENEVIÈRE

La plupart de ceux qui admirent cet écrivain ne savent pas qu'il est suisse tant son talent est français par le tour de la pensée et du style. D'ailleurs il est né à Paris, y fit toutes ses études, et sa mère était Languedocienne. Ses vacances se partageaient entre deux propriétés de famille, l'une près de Genève, l'autre aux environs de Nîmes. Il aimait le contraste des distractions qu'elles lui offraient alternativement : les promenades en bateau et les baignades sur le lac, la chasse dans les garrigues du Midi. A présent il habite sur les rives du Léman, mais vient souvent à Paris où il a conservé ses meilleurs amis d'enfance. C'est un homme solide, aux cheveux drus à peine grisonnants, avec une courte moustache au-dessus d'un sourire toujours prêt aux bonnes grâces ou à l'ironie. Le goût d'écrire, il le prit dès le lycée Carnot où il fit ses classes avec Robert de Traz et Jean-Louis Vaudoyer. En 1906 quelques poèmes de lui parurent à *la Revue de Paris*, alors dirigée par Ganderax, et un peu plus tard *la Revue hebdomadaire* publia son premier roman : *l'Ile déserte*. « Un roman d'aventure philosophique, explique-t-il. Je m'étais demandé, que ferais-je dans une île déserte ? et j'avais imaginé un couple mal assorti qui y trouve une entente forcée, et que plus tard la civilisation sépare de nouveau. »

Mais il dut bientôt interrompre sa carrière d'écrivain si bien commencée. La guerre de 1914 éclata. Revenu dans son pays il se consacra entièrement à l'Agence des prisonniers de guerre. Il avait vingt-cinq ans. « J'avais mis le doigt dans l'engrenage de la Croix-Rouge, j'y suis resté pris. » Cependant, malgré les charges grandissantes qu'il devait y assumer, le

goût des lettres ne le quittait pas. Avec François Le Grix, Jean Variot, son très cher ami Guy de Pourtalès et quelques autres, il créa *la Société littéraire de France*, dont le siège fut rue de l'Odéon. Le groupe publia entre autres *les Reliques* de François Mauriac, *la Relève du Matin* de Montherlant, des essais d'André Billy, des nouvelles de Mac Orlan, *l'Allée des Philosophes* de Maurras, *le Potomac* de Cocteau.

Avec Robert de Traz, il fonda en 1920 *la Revue de Genève*. On y publia Thomas Mann, le poète irlandais Yeats, les Espagnols Gomez de la Serra, Eugenio d'Ors. Edmond Jaloux, Daniel Halévy, Larbaud et Giraudoux y collaborèrent régulièrement. « Cette revue était destinée à établir des courants et des échanges intellectuels avec le public suisse de langue française. Nous eûmes quelque difficulté à la maintenir pendant dix ans, celui-ci n'étant pas assez nombreux pour qu'elle pût subsister aisément. La population totale de la Suisse n'est pas plus importante que celle de Paris, et les Romands, qui parlent le français, n'en représentent qu'à peine le tiers. L'esprit fédéraliste, ajoute-t-il, est très particulier à chaque canton. Il y a de grandes rivalités entre eux, mais le lien fédéral est si fort que, comme dans les bonnes et solides familles, rien de leurs différences ne transparaît au dehors. La volonté commune de solidarité est indestructible. » Heureux pays où la stabilité s'ajoute au confort, au désir d'accueil.

« Oui, la race est généreuse, mais un peu méfiante. Entourés de puissants voisins, nous avons eu longtemps l'œil au créneau, guettant le nouvel arrivant : est-ce un réfugié ou un ennemi ? Genève, dit-il encore, qui n'a pas d'hinterland agricole est à peu près le plus petit canton de Suisse, mais on y est moins coupé du monde littéraire et artistique que dans une province française. Genève est une ville de passage, de séjour et d'asile. C'est un nid aussi pour l'éclosion des idées. La Réforme, la Croix-Rouge, la Société des Nations y ont trouvé leur abri. Et combien de réfugiés politiques également... »

La Suisse des lacs et des montagnes, des vallées fertiles et des pâturages, la Suisse du chocolat et du lait, des horlogers, des grands hôtels et des sanatoriums, la Suisse de Perrichon et de Guillaume Tell, de Zwingli et de Calvin, de Rousseau et de Benjamin Constant, de Liszt et de madame d'Agoult, miroir du monde, siège de la sagesse, salut des malades, consolation des voyageurs, secours des rebelles, refuge des pécheurs, arche d'alliance, reine de la Paix, cœur tranquille de l'Europe, la Suisse est neutre, mais c'est pour être mieux impartiale dans sa générosité. Le négatif de son drapeau national, croix blanche sur fond rouge, est devenu croix rouge sur fond blanc, le symbole de la plus vaste entreprise de dévouement à l'humanité qui ait jamais existé. Et c'est un Genevois, Henri Dunant, qui en eut l'idée quand il vit de près, en juin 1859, ce qu'il a nommé « les horreurs de Solférino ». Il cherchait à rencontrer Napoléon III à son quartier général, pour lui remettre un mémoire sur les Unions chrétiennes de jeunes gens dont il s'occupait, et c'est en par-

courant les vingt kilomètres du champ de bataille qu'ému de pitié pour tant de souffrances il s'employa à les soulager. Son zèle suscita autour de lui d'autres bonnes volontés, et n'écoutant que son cœur, il soigna avec la même ardeur amis ou ennemis. Il songea aussi aux détresses lointaines, celles des familles sans nouvelles, des prisonniers qu'on emmenait. Il prenait les adresses des blessés, des captifs et faisait prévenir leurs parents. Médiocre administrateur, esprit chimérique, a-t-on dit de lui. Peut-être, mais sa bonté savait organiser sa charité, son imagination le conduire jusqu'au bout du malheur, et ce Genevois de trente ans fut le premier à comprendre et à proclamer « que le blessé est un être dénationalisé ». Il écrivit un petit livre sur son affreuse expérience du Mincio, qui provoqua une immense émotion. Gustave Moynier, un autre Genevois de grand cœur, mais d'esprit tenace et pratique, proposa de saisir la Société genevoise d'utilité publique qu'il présidait, de l'idée miséricordieuse du *Samaritain de Solférino*. Une commission formée de cinq hommes, Dunant, les docteurs Appia et Maunoir, le général Dufour, commandant en chef de l'armée Suisse et Moynier, se baptisa tout de suite hardiment Comité international de Secours aux Blessés militaires. International par son action, mais formé uniquement de Genevois. Depuis 1864, le Comité international de la Croix-Rouge, toujours composé de citoyens suisses, siège à Genève. Il est en rapports constants avec les diverses Sociétés nationales de la Croix-Rouge, et son doyen d'ancienneté c'est Jacques Chenevière, qui en est actuellement le vice-président.

— Je ne sais, reprend Chenevière, pourquoi je me pose auprès de vous en introducteur de Dunant. Vos lecteurs le connaissent, sans aucun doute. Un film et plusieurs ouvrages excellents lui ont été consacrés. Mais ce qu'on sait moins peut-être, c'est que servir la Croix-Rouge c'est, à certains égards, prononcer des vœux. Travailler pour elle, c'est s'imposer une discipline constante, et souvent difficile, de l'esprit et du cœur. Quelles que soient les amitiés ou les préférences, il ne faut écouter que la voix de l'équité humaine, sans tenir compte de la nationalité, de la race, des confessions, des partis politiques. C'est ainsi que le C. I. C. R. pourra inspirer jusque dans la pire surexcitation des conflits, la confiance qui détermine son autorité morale, si fragile, puisqu'il n'a ni pouvoir politique, ni grands moyens matériels, et pourtant si peu contestée. »

Après 1928, les œuvres dites de paix, hygiène, entraide sociale, solidarité humanitaire, semblaient devoir exclusivement occuper la Croix-Rouge. Mais en 1933, un conflit armé éclata au Chaco ; en octobre 1935, ce fut la guerre d'Éthiopie qui dura presque deux ans ; en 1936, commença la guerre espagnole. Finie, et pour longtemps, la paix du monde. La Convention de Genève ne peut s'appliquer en cas de guerre civile. Néanmoins, le C.I.C.R. agit, innova. Il envoya des délégués en Espagne qui veillèrent à l'application des principes de la Croix-Rouge, du respect

de son emblème. Ils visitèrent les prisons de détenus politiques, les camps de prisonniers militaires, obtinrent des échanges, des évacuations et des rapatriements de civils, organisa la correspondance. « Le plus court chemin de Madrid à Burgos, dit Jacques Chenevière, passait par Genève. Le C.I.C.R. n'avantagea ni l'un ni l'autre des camps adverses ; plusieurs fois, lors de la prise d'une ville, le vainqueur trouva sur place l'un de ses délégués. Jusque là cet homme travaillait auprès de ceux qui devenaient les vaincus, mais le vainqueur le trouvait prêt à continuer sa tâche. »

Durant la guerre de 1940 la neutralité de la Suisse fut, une fois encore, toute de fraternité agissante. Le C.I.C.R. s'est offert partout où il savait être le seul à pouvoir intervenir. Malgré le blocus, il obtint des deux groupes de puissances bloquantes le droit de passage par mer et par terre des secours de la Croix-Rouge. Il organisa l'aide aux Israélites et aux déportés que nulle convention ne protégeait. Les autorités allemandes les considérant comme détenus pour des raisons relatives à la sécurité du Reich, refusaient de les assimiler aux prisonniers de guerre ou aux internés civils. Les camps de concentration restèrent interdits aux délégués de la Croix-Rouge, mais en 1943 le Reich finit par admettre les expéditions de paquets individuels de vivres aux déportés dont le C.I.C.R. possédait l'adresse. Celui-ci obtint que les étiquettes cartonnées lui fussent renvoyées, signées par le destinataire. Certains commandants de camp acceptèrent qu'elles aient plusieurs signatures et matricules d'autres détenus. Les étiquettes revinrent avec parfois jusqu'à quinze noms sur une carte : autant de retrouvés. Malgré la difficulté d'acquérir à l'intérieur du blocus les denrées nécessaires à ravitailler ces malheureux, la Croix-Rouge, de 1943 à 1945, réussit à envoyer sept cent cinquante et un mille paquets dans les camps de concentration. « Faible lueur dans les ténèbres, a écrit Jacques Chenevière, mais nul problème durant la guerre n'a, autant que celui-ci, tourmenté le C.I.C.R. qui se trouvait là privé d'un instrument de droit international, et sans cesse combattu dans une cause qu'il savait presque impossible à gagner. On s'est étonné qu'il n'ait pas protesté. Mais contre quoi ? Contre sa propre impuissance ? Contre les sévices dont on disait victimes les déportés ? Mais rien ne permettait à la Croix-Rouge, dont les délégués n'étaient pas admis dans les camps, de vérifier, même partiellement, les faits. C'est donc en silence, mais énergiquement que le C.I.C.R. travailla pour les déportés. Nous savions qu'une manifestation éclatante n'aurait servi qu'à compromettre l'ensemble de notre œuvre. Le Führer nous menaça même de suspendre l'application de la convention sur le traitement des prisonniers de guerre. En mars 1945, le président du C.I.C.R., Carl Burckhardt, avec qui je travaillais coude à coude, se rendit en Allemagne pour une suprême démarche. Il réussit des accords d'une importance capitale : autorisation de ravitailler tous les déportés, admission d'un délégué dans chaque camp, à condition qu'il s'engageât à y rester jusqu'à la fin de la guerre, échange global des détenus français contre les internés civils allemands en France

et en Belgique. Et il obtint de rapatrier les vieillards, les femmes et les enfants enfermés dans les camps de concentration, de même que les déportés israélites. Mais c'était la fin de la guerre... Cependant le moment n'est pas proche où le C.I.C.R. pourra considérer sa tâche, je ne veux pas dire comme achevée, mais seulement réduite. Plusieurs millions de prisonniers italiens et allemands n'ont plus d'autre protection que la sienne. Il s'emploie à renouer entre eux et leurs familles, souvent dispersées elles-mêmes par la guerre, une correspondance interrompue depuis des mois... [1] »

Aujourd'hui encore, nombreux sont les problèmes dont la Croix-Rouge, s'il n'est pas en son pouvoir de les résoudre, s'efforce d'atténuer les conséquences trop souvent cruelles : guerres de Corée, d'Indochine ; prisonniers, réfugiés, personnes « déplacées » aux quatre coins du monde. Civiles ou militaires, tant de victimes attendent des nouvelles, des secours, la visite d'un délégué de Genève, ou le retour, enfin ! au pays natal.

Outre ces graves questions qui occupent le plus clair de son temps, l'activité littéraire de Jacques Chenevière reste grande. Il a publié entre autres romans, *les Captives*, *Connais ton Cœur*, *les Messagers inutiles*, *les Aveux complets* que publia *la Revue de Paris*, comme y parurent aussi des nouvelles, *Valet*, *Dame*, *Roi* et récemment encore *Jeux de Hasard*, évocations de jeunesse à la fois tendres et ironiques, où les jeunes filles jouent le plus souvent un rôle essentiel, et qui font penser par leur légèreté souriante et poétique à certaines œuvres de Valery Larbaud. Il écrivit aussi une biographie de *Madame de Ségur*, étude critique sur cette Bibliothèque « où tout n'est pas rose », affirme-t-il.

De plus, il dirige la page littéraire du *Journal de Genève*, à laquelle maints écrivains français collaborent : échanges franco-suisses chers à son cœur. Ce *Journal de Genève*, c'était notre manne des années 1940, lorsque, affamés de nouvelles véridiques, d'aperçus clairs et pondérés sur la situation mondiale, nous dévorions quand nous les trouvions, les articles de son directeur, René Payot. Celui-ci a d'ailleurs gardé une large audience. Il parle à la radio, il est resté l'arbitre impartial dont les jugements sont toujours scrupuleux.

Depuis que, en 1914, Jacques Chenevière songea au sort des prisonniers de guerre, sa tâche à la Croix-Rouge n'a cessé de s'accroître en même temps que les malheurs du monde. Est-ce ses loisirs d'homme de lettres qu'il leur sacrifie, ou ceux de membre du C.I.C.R. qu'il occupe à composer des romans et des nouvelles ? Sans doute ne prend-il guère de repos, et ne connaît-il d'autres délassements que ceux de l'écrivain, lorsqu'il peut oublier dans la fiction de ses rêves l'oppressante réalité.

1. *Revue de Paris*, juin 1946.

LE CABINET D'UN COLLECTIONNEUR

C'est un petit salon, prolongé par une terrasse au-dessus des arbres des Champs-Élysées. L'hôte qui est grand et large a peine à s'y mouvoir tant la pièce est encombrée : un divan, de beaux sièges et sur les murs des tableaux de la Renaissance qui voisinent avec quelques toiles impressionnistes, des dessins de Goya et des peintures licencieuses de Fragonard et de Boilly, pudiquement recouvertes d'un rideau de soie verte. Mais ce qui crée l'embarras, ce qui dresse des obstacles infranchissables, ce sont les tables, consoles, commodes, vitrines si proches l'une de l'autre, que circuler entre elles est un tour d'adresse. D'autant plus que l'on risque d'accrocher au passage les objets dont ces meubles sont surchargés. Heureusement ils sont incassables, ils sont tous en argent, en vermeil, ou en or. Gobelets, aiguières, vidrecomes, salières, sucriers, saucières, légumiers, soupières, cafetières, chocolatières, boîtes et flambeaux, sont posés là pour ainsi dire en vrac. On ouvre des tiroirs, ils sont remplis de fourchettes, de cuillères et de couteaux, d'autres de tastevins, et les bahuts croulent sous la vaisselle plate. Le maître de céans s'adonne à la collection des objets d'orfèvrerie.

Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre, tout étant jeu et chasse dans la vie du collectionneur ? « Parce que j'ai le goût sensuel de manier, de palper les objets, et que l'argent a la couleur pâle et brillante du ciel de Camargue. Je suis d'une famille provençale depuis que mes ancêtres suisses, au temps de la Réforme, émigrèrent en Provence. J'ai été élevé à Nîmes, chez mon père, au milieu d'œuvres d'art, meubles de la Renaissance, œuvres de Lucca della Robbia, peintures de Léonard, de Raphaël, du Caravage, du Titien. Très jeune j'ai été reçu à l'École des Beaux-Arts, je voulais être peintre. Mais à dix-huit ans, pendant la guerre de 1914, je me suis engagé dans l'aviation. J'ai commandé l'escadrille des Coqs. J'ai conservé le goût de l'aventure dangereuse... et des points de contact avec l'armée. » Le fait est que ses familiers l'appellent souvent colonel, mais c'est un colonel dont on ne doit pas dire le nom, pas plus comme officier que comme collectionneur. Respectons son anonymat, mais qu'il s'explique du moins sur sa passion avouée, l'argenterie.

« Quand je viens d'acheter un objet, je ne le quitte plus durant quelque temps. Je le pose à côté de moi sur la table où j'écris, sur celle où je prends mes repas. Je le touche, je le caresse, je l'emporte dans mon lit. Je passe la nuit à le regarder, à l'étudier. Je déchiffre ses poinçons. En principe tout objet d'orfèvrerie doit en porter quatre. D'abord le poinçon de maître, composé des initiales du maître orfèvre, d'une devise de son choix, d'une fleur de lys couronnée, accompagnées de deux petits points appelés drôlement grains de remède, peut-être parce qu'ils rassuraient sur la qualité de l'alliage. Le tout ne dépasse pas quatre millimètres sur trois, il faut avoir bon œil et bonne loupe pour le distinguer. Ensuite il y a le poinçon de charge qui atteste que la pièce avait été déclarée et qu'elle

était mise sous le coût de l'impôt prélevé sur l'or et l'argent. Troisièmement le poinçon de jurande, contremarque indiquant que la pièce était au titre voulu et exigé par la loi. Il représentait, à Paris, surmontée d'une couronne ou d'une fleur de lys une lettre de l'alphabet, qui changeait chaque année et se répétait tous les vingt-trois ans, car on n'y portait jamais les lettres I, V, W. Ce système qui ressemble à celui des pedigrees des chiens, permet d'assigner à toutes les pièces anciennes une date précise. Enfin le quatrième poinçon, dit de décharge, prouvait que l'orfèvre avait acquitté tous les droits du roi. On a fait de faux poinçons, on en fait encore, la malhonnêteté étant aussi répandue aujourd'hui qu'autrefois, mais il n'y a que les faux collectionneurs qui demandent un certificat d'authentiticé, le vrai collectionneur ne s'intéresse pas à la valeur de l'objet ».

Le colonel est un vrai, un pur collectionneur, cela est sûr. Mais si, dans ses acquisitions, il se laisse guider par son cœur plus que par sa tête, il n'en reste pas moins qu'il est possesseur de la plus belle argenterie du monde, et qu'il a entassé chez lui les œuvres des Germain, des Claude Ballin, de Roëttiers, de Sébastien Durant, de R. J. Auguste, de Gouthière, bref de tous les grands argentiers du XVIIe et du XVIIIe siècles.

« C'est vrai, concède-t-il, j'ai des pièces d'une qualité exceptionnelle et souvent d'une grande rareté, mais du moins je me sers de toutes. Je mets le champagne frappé dans ces aiguières dont l'argent se givre sous la glace, je bois du Château-Yquem 1896 dans ces gobelets d'or aux armes de France, j'utilise ces coquetiers ciselés et gravés, je fais faire des pâtés de lièvre dans cette terrine à gibier de Germain, les sauces sont versées dans ces saucières de Roëttiers, les drageoirs de vermeil sont toujours pleins de dragées, les boîtes à épices de cannelle et de clous de girofle, enfin je suis gourmand, j'aime la cuisine bien présentée, et je combine des menus qui vont avec ma vaisselle plate ». Mais lui arrive-t-il de manger deux fois dans la même ?

Quand le colonel raconte les vicissitudes de l'argenterie à travers les âges, on se demande comment (et c'est un homme encore jeune) il a pu en réunir autant de pièces.

« Considérée par les seigneurs du moyen âge comme un placement d'argent, elle était vouée d'avance au creuset, et c'est pourquoi il ne reste que si peu de spécimens d'orfèvrerie ancienne. (Lui, en a pourtant quelques-uns.) Sous Louis XIV, les ordonnances de 1687 et celles de 1689 envoyèrent à la Monnaie la plus belle argenterie du temps. Sous la Régence et en 1769 la même chose se reproduisit. Puis vint la mode de la porcelaine de Sèvres et de Saxe. On ne courait plus le risque d'avoir à faire fondre sa vaisselle, seulement celui de la casser. Les manufactures mirent à la portée de toutes les bourses des services dont les modèles furent copiés, et même moulés, sur ceux créés par les orfèvres. Quelques années plus tard ce fut l'orfèvrerie qui emprunta ses formes simplifiées

à la porcelaine, amenant les lignes droites et les décorations équilibrées du style Louis XVI. Cette argenterie pendant la Révolution devait elle aussi disparaître à peu près : le décret de l'Assemblée nationale d'octobre 1789 ouvrait les portes de la Monnaie aux pièces d'argenterie publique et privée. Un élan sentimental, qui parti de la bourgeoisie gagna l'aristocratie, fit accomplir le sacrifice exigé. Et ce qui échappa à la fonte fut emporté clandestinement à l'étranger et vendu par les émigrés. »

Les plus belles pièces d'argenterie française du XVIIIe siècle, il faut aller en Angleterre ou en Allemagne pour les retrouver. C'est au Portugal que l'on peut voir à présent un très précieux service de table, qui appartint à ses derniers rois. Après 1918 beaucoup de notre orfèvrerie revint de Russie, et peut-être y en a-t-il encore. Dernièrement à Amsterdam, vingt-quatre assiettes de vermeil, ayant appartenu à la Grande Catherine, furent vendues pour quarante millions de francs...

Mais où serait le plaisir du collectionneur si les objets de son désir n'étaient disséminés à travers le monde ?

A PROPOS DE PORTRAITS

Une exposition, dernièrement, réunissait une centaine de portraits faits de 1875 à 1925. Ils représentaient cinquante ans d'élégance et de célébrité. Les modèles n'étaient pas toujours aussi élégants que célèbres, et paraissaient quelquefois moins célèbres qu'élégants, mais ils étaient sûrement tous très ressemblants. A voir le soin avec lequel étaient reproduits la guipure d'une robe, la plume d'un chapeau, la soie d'un gilet, la perle d'une cravate plastron, on ne pouvait douter que le même souci de vérité avait aidé à rendre avec exactitude la forme d'un nez, la couleur d'un épiderme, la nuance d'un regard.

Ces portraits à vrai dire tenaient davantage de la photographie en couleur que de la bonne peinture, mais enfin les visages y avaient l'apparence humaine que le Créateur leur a donnée. Point d'œil au milieu du front, de bouche sur la joue, de figures cernées d'un trait noir, mais des hommes et des femmes représentées sous leur meilleur aspect. Ressemblants probablement, embellis certainement. Mais pourquoi le portrait ne serait-il pas, suivant la formule de Baudelaire, « la reconstruction idéale des individus » au lieu d'être ce qu'il est le plus souvent maintenant, leur caricature ?

Les femmes le savent bien, qui sont devenues pour les peintres un objet où ceux-ci cherchent à accrocher leur personnalité, encore plus qu'ils ne travaillent à exprimer celle des modèles. Ou s'ils le font, c'est pour exagérer un défaut de leurs traits, accentuer ce qu'ils appellent le caractère d'une physionomie, déformer la beauté. A qui madame Récamier oserait-elle aujourd'hui confier le soin d'immortaliser la sienne ? Quel est le peintre d'ailleurs qui serait heureux de s'en charger ? Les

jolies femmes ne sont plus la proie des peintres. La perfection d'un visage ne les tente plus, ils préfèrent sa singularité. Pouvoir admirer à la fois le tableau et le modèle, c'est un plaisir qui ne nous est plus guère offert.

Ingres, avec le portrait de madame Rivière au Louvre, nous le donne. Mais son talent s'appliquait volontiers aux femmes. La liste de ses œuvres les plus célèbres, c'est une guirlande de noms de femmes qui la compose. Madame de Senonnes au musée de Nantes, madame Gonse à celui de Montauban, madame Moitessier à la National Gallery, madame Devansar à Chantilly, la princesse de Broglie dans une collection particulière, à la Frick Gallery de New York la comtesse d'Haussonville, petite fille de madame de Staël, pour ne citer que celles-là, et la belle Zélie à Rouen, dont on ne sait rien d'autre que sa beauté, furent de ces heureuses qu'un peintre fit telles qu'elles étaient, car il aimait trop leur apparence pour la vouloir changer. Et les générations se succéderont, passeront devant leur image, et s'enchanteront encore d'un regard, d'un sourire, de la noblesse d'un front, d'une main voluptueuse ou de la courbe d'une épaule.

Ingres avait du génie, d'autres aujourd'hui en ont à leur tour, et leurs œuvres sont déjà, ou iront un jour aux musées. Y aura-t-il beaucoup de portraits parmi elles qui rendront justice à nos beautés contemporaines? L'admirable visage de Greta Garbo ne semble pas avoir jamais tenté un grand peintre. Peut-être aussi n'eût-elle pas consenti à trouver le temps de poser pour lui. Le rythme accéléré de la vie moderne ne permet plus les longues séances immobiles devant un artiste, pas plus que les nombreux essayages chez les couturiers. La photographie et la confection tueront le portrait et l'élégance. Les femmes mettaient plus de patience autrefois à être belles, et à ce qu'on le leur montre. Elles commandaient leur portrait, elles osaient le discuter, le refuser, le découper même, comme il advint à un célèbre Whistler dont il ne resta que la tête, le reste n'ayant pas plu.

Est-ce les femmes qu'il faut accuser de cette mort du portrait, est-ce les peintres qui ont perdu cette sensibilité amoureuse qui les inspiraient si bien jadis devant elles? Et l'on songe à la Lucrèce de Cranach, à la Vénus de Botticelli, à Mona Lisa, à la Fornarina, à Hélène Fourment, comme aux Bronzino de Florence, à Boucher et à La Tour, à Reynolds et à Lawrence, à Sargent et à Boldini, à Renoir et à Manet.

Éterniser son charme et sa grâce, quelle est la femme qui ne l'a souhaité devant son miroir, au plus bel instant de sa jeunesse? Un grand portraitiste a seul le pouvoir d'exaucer ce vœu. Et si à travers les siècles elle occupe encore nos mémoires, si les belles vivantes sont jalouses de son image qui trouble toujours les cœurs, c'est au génie de son peintre qu'elle doit cette survie.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

AVANT-GARDE ET BOULEVARD

La saison théâtrale se poursuit sans qu'il soit possible encore de discerner ce qui va lui donner, en fin de compte, l'accent que donnèrent à la précédente les pièces religieuses et métaphysiques, à d'autres, dans le proche passé, telles œuvres de Sartre, de Camus, de Mauriac, de Montherlant, d'Anouilh, de Cocteau, tels spectacles de Barrault ou de Jouvet. Il n'est pas surprenant, d'ailleurs, que l'année où le théâtre parisien doit porter le poids de la disparition encore toute proche de Jouvet, de l'éloignement provisoire de la compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault, d'une période de moindre activité et de moindre réussite au Théâtre National Populaire, et d'une sorte d'entracte dans la production dramatique de Jean Anouilh, de Jean-Paul Sartre, d'Albert Camus, de François Mauriac, de Montherlant et de Cocteau, apparaisse presque comme une année creuse. Certes, le nom de Jules Romains vient de reparaître à l'affiche avec *Monsieur Le Trouhadec*, à la Comédie-Française. Mais cette reprise, d'ailleurs tout à fait justifiée, n'est qu'une reprise et si les mises en scène de la Comédie-Française peuvent valoir et valent souvent par l'éclat des éléments visibles du spectacle, la solidité technique et le bon emploi de certains interprètes, elles ne fraient que rarement des voies nouvelles, ne tendent pour ainsi dire jamais à élaborer un style ou à projeter une lumière insolite sur les œuvres représentées. En ce qui concerne *Sens interdit*, d'Armand Salacrou, joué par la compagnie de Michel de Ré dans une de ces petites salles qui se multiplient sur la rive gauche, *le théâtre du Quartier Latin*, le problème est différent. Il s'agit d'une œuvre non seulement inédite, mais encore remarquable par le caractère inhabituel de son sujet et l'ingéniosité de son agencement. L'auteur y pose le postulat d'un univers où la vie des êtres humains se déroulerait à l'envers, de la décrépitude à l'âge mûr et à la jeunesse, de telle sorte que les hommes et les femmes, en avançant vers la mort, iraient aussi vers la beauté physique, vers les heures les plus dorées et les joies les plus poétiques de l'amour, vers le meilleur de la vie. M. Armand Salacrou est un auteur assez avisé et

expérimenté pour avoir su parfaitement exploiter ce qu'un tel thème apportait avec lui de situations amusantes et de développements paradoxaux, mais, bien que la pièce reste sur un ton léger, elle n'en donne pas moins à penser en ce qui concerne les choses sérieuses, l'angoisse d'une condition humaine aux prises avec « le ver rongeur, le ver irréfutable » dont a parlé Valéry, l'affreuse absurdité de vieillir. Pourtant, je ne pense pas qu'Armand Salacrou lui-même considère *Sens interdit*, pochade en un acte, comme un des piliers maîtres de son œuvre dramatique.

En attendant Godot, de Samuel Beckett, au théâtre de Babylone, a été accueilli par les critiques avec ces mouvements divers d'approbation chaleureuse, de résistance et même d'indignation qui signalent, au théâtre comme dans la littérature, l'inhabituel. Il est incontestable que l'auteur, anglais d'expression française, a forcé l'attention, et cela de façon assez rude. Non qu'il s'agisse d'une tentative théâtrale absolument révolutionnaire. *En attendant Godot* se place dans une ligne de recherche qui est explorée depuis quelques années déjà, et où nous avons vu paraître les œuvres d'Arthur Adamov et d'Eugène Ionesco, et *Le Capitaine Bada* de Jean Vauthier. Il s'agit d'un théâtre du malaise, où un comique férocement caricatural est mis au service d'un intellectualisme désespéré, où un réalisme apparent devient le vêtement allégorique de l'horreur métaphysique. Dans ce théâtre, les personnages sont plus que de simples porte-parole, ils atteignent à la réalité théâtrale, à l'épaisseur d'existence sans laquelle il n'y a pas de théâtre possible, mais ils sont comme désindividualisés. L'action n'est située dans aucun pays, dans aucun lieu défini. Les héros sont privés de toute identité, de toute caractérisation individuelle. Tout au plus un certain vêtement social, à la vérité secondaire — on aurait pu leur en donner un autre — leur est-il attribué. A moitié fantômes, à moitié pantins, puis dans une action inexpliquée qui se déroule partout et nulle part, ils sont des images de l'interrogation humaine, de la revendication ou de la résignation humaine, de la méchanceté et de la souffrance humaines dans leur généralité. C'est ainsi que l'auteur de *En attendant Godot* a trouvé le moyen de suspendre l'attention du spectateur pendant deux heures à une action (si l'on ose employer ce terme) dont tout ce que l'on peut dire est qu'il ne s'y passe rien. Comme le titre l'indique assez clairement, toute la pièce n'est qu'une attente. Sous un arbre sans feuilles, dans une plaine sans nom, deux clochards déguenillés attendent un certain Godot qui leur a donné rendez-vous et qui ne viendra pas, et qui ne viendra jamais. Toute la pièce est faite de la conversation décousue, absurde, comique, terrible de ces deux pauvres hères qui ne connaissent pas d'autre remède à la vie que celui que pourrait leur apporter le mystérieux Godot, de leur découragement passif, velléitaire et coloré d'humour noir (leur seul *acte*, leur seule tentative d'acte est d'essayer de se pendre, mais ils n'y parviennent même pas), de leur espérance misérable, certaine à l'avance d'être déçue. Il est naturellement facile, presque trop facile, d'éclairer le symbolisme

de la pièce en disant que le Godot mystérieux qui ne vient pas aux rendez-vous humains, c'est Dieu : et sans doute est-ce Dieu, mais aussi tout le reste, tout ce dont l'attente aide plus ou moins les hommes à supporter l'existence, tous les espoirs, tous les mirages, tout ce qui est demain et ailleurs, tout ce qui pourrait arriver. Au reste, en dépit du caractère allégorique d'un tel théâtre, ce serait une erreur que de prétendre en traduire les images concrètes comme si elles étaient des représentations d'idées. Ce que ce théâtre veut figurer (même si les auteurs ne se réclament d'aucun « existentialisme » scolastique, ce qui est sans doute le cas de M. Samuel Beckett), c'est l'existence elle-même et le malaise de l'existence, la prison de l'existence, le vide de l'existence, l'opacité de l'existence ou son évanescence, le mal de vivre.

La mise en scène de M. Roger Blin est excellente, et la pièce de M. Samuel Beckett parfaitement jouée par tous ses interprètes. Un tel spectacle n'a, certes, guère la possibilité de séduire le grand public auquel il paraîtra déprimant par son accent en même temps burlesque et désespéré, son caractère de clownerie funèbre. Mais il est un des plus significatifs de l'esprit de l'époque, et l'un des plus intéressants du moment.

***

C'est au théâtre de divertissement qu'appartient *Carambouille*, de M. Jean Guitton, joué au théâtre Michel par madame Parisys, MM. Bernard et Fainsilber, et un jeune premier d'avenir, M. Michel Lesage. Mais — et c'est sans doute un signe des temps — l'humour noir commence à pénétrer jusque sur les scènes du « boulevard ». Le premier effet comique de la pièce de M. Jean Guitton, au lever du rideau, est établi sur la nouvelle qu'un homme vient de se pendre, et, si cette pendaison n'est au lever du rideau qu'une pendaison manquée, elle devient au dernier acte une pendaison parfaitement réussie. Ajoutons que celui qui se trouve ainsi condamné au suicide est « l'honnête homme » d'une pièce où les autres personnages prennent avec la morale des libertés qu'évoque assez bien le titre. L'ouvrage de M. Jean Guitton n'en est pas moins une comédie. Ce qu'elle pourrait comporter, ce qu'elle comporte assurément d'accusateur y est voilé par la légèreté du ton. Mais cette comédie nous fait songer au mot de Figaro qui se hâte de rire de certaines choses de peur d'être obligé d'en pleurer. En fait, si M. Guitton n'a pas atteint à l'âpreté de la grande satire — et son dessein n'était pas d'y atteindre — il n'en a pas moins voulu écrire une comédie de mœurs : une comédie destinée à nous montrer l'honnêteté condamnée à mort dans une société qui a pris un peu trop généralement l'habitude de composer avec son contraire. Le pendu du premier et du dernier acte, Henri Martinel, est un commerçant aux principes rigides, ce qui n'est pas toujours une condition suffisante pour la réussite en affaires. Il a rompu avec éclat

avec son père, qui a trouvé dans des affaires de marché noir le moyen d'une commode prospérité. (Mon premier mouvement a été, ici, de penser que la comédie de M. Jean Guitton « datait » un peu, la vente et l'achat, par l'entremise de courtiers de bar, de wagons pleins de marchandises mystérieuses portant la marque des années 1942-1945 ; mais, rentré chez moi, j'ai ouvert un journal ; il consacrait une bonne place au trafic des cigarettes américaines par Tanger et à une certaine affaire de contrebande de sucre avec licences abusives d'importation.) Or, Henri Martinel est menacé par la faillite. C'est son père, frais émoulu de prison, qui lui offrira le moyen de faire face à l'échéance : une cargaison de café à acheter et à revendre en quelques minutes, l'achat étant réglé par un chèque aussitôt provisionné par la revente. Henri Martinel, après une résistance honorable, cède à la pression de sa famille. Malheureusement, le café s'évanouit en cours de route. Il était importé en contrebande et a été saisi par la douane. Voilà notre honnête homme carambouilleur malgré lui. Comme il n'a pas cessé de prendre l'honnêteté au sérieux, il se pend. En quoi il a tort, car il a suffi à l'acheteur d'un coup de téléphone au ministre pour arranger les choses et faire restituer à ses illégitimes possesseurs la cargaison saisie par des douaniers inopportunément perspicaces. Cette conclusion assez immorable pourrait laisser un poids sur le cœur des spectateurs à la conscience délicate. Mais ils peuvent se consoler, jusqu'à un certain point, en songeant qu'Henri Martinel n'est guère mieux qu'une caricature d'honnête homme. Ce rigoureux défenseur des grands principes semble moins effrayé par l'immoralité de certains trafics que par les sanctions sociales qu'ils entraînent pour les malchanceux. Ce qu'il reproche à son père, ce sont ses trois ans de prison plus que les actes qui l'ont conduit en prison ; et il se résigne lui-même assez facilement à une opération commerciale pour le moins suspecte ; sa crise de conscience ne commence que lorsque les choses se gâtent et que l'intervention de la police semble inévitable. Au vrai, il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour lui faire avouer qu'à ses yeux le déshonneur est dans le châtiment plus que dans le délit, et que ce qui est moral est ce qui est assuré de l'impunité. De sorte qu'il ressemble plus qu'il ne paraît au premier abord à son cynique trafiquant de père, qui déclare : « Une affaire honnête, c'est une affaire qui réussit. » La faute plutôt que le scandale...

***

Il m'est assez difficile de dire à qui appartiennent les mérites principaux dans la nouvelle pièce du théâtre Antoine, *L'Heure éblouissante*. On nous annonce en effet que la pièce a été écrite par madame Anna Bonacci (encore ai-je entendu dire que madame Anna Bonacci s'était inspirée d'une œuvre antérieure), qu'elle a été adaptée par M. Albert Verly et que les dialogues sont de M. Henri Jeanson. Quelle que soit la part

de chacun, le succès est probable, et il sera mérité. *L'Heure éblouissante* n'est sans doute, si l'on s'en tient à l'argument, qu'un aimable vaudeville. Sedley, un musicien tout à fait convaincu (à tort, probablement) de son propre génie, est menacé de végéter jusqu'à sa mort dans la médiocre situation d'organiste de province, auprès d'une femme aux bandeaux stricts, fort dévouée, et fort peu coquette. Mais voici qu'on annonce la visite d'un shérif très influent, très mondain et grand coureur de jupons. Le bourgmestre Taylor (qui a son intérêt dans l'affaire) propose à Sedley et à sa très respectable épouse un petit complot profitable. Pour la nuit que le shérif doit passer sous le toit de Sedley, on substituera à la femme de l'organiste une charmante demoiselle de très petite vertu, Géraldine, qui reçoit habituellement ses nombreux amants dans la maison voisine. Géraldine sera présentée au shérif comme la femme de l'organiste : elle ne lui refusera naturellement rien de ce qu'il pourra lui demander, et le shérif reconnaissant ne pourra faire moins que de donner à Sedley sa chance de musicien à Londres, devant la reine. Quant à la vraie Mrs Sedley, qui du reste n'aurait rien pour tenter le shérif, elle passera la nuit décisive, en toute sécurité, dans le lit de Géraldine. Malheureusement Géraldine, tentée par l'honnêteté, devient amoureuse de Sedley, et Sedley est séduit par elle. De sorte que lorsque le shérif croit pouvoir, en vertu de l'accord conclu par le bourgmestre, disposer d'elle, Géraldine appelle Sedley au secours. Le shérif est jeté à la porte, et c'est Sedley qui passe la nuit avec Géraldine. Le galant furieux va sonner à la porte de la courtisane pour se consoler avec elle. C'est la vraie Mrs Sedley qu'il y trouve — et c'est Mrs Sedley qui, émoustillée par le champagne et tentée par l'aventure, se laisse conquérir. Le mari n'en saura jamais rien, bien entendu. Il ne sera même pas surpris lorsqu'il recevra l'invitation officielle à présenter ses œuvres à Londres devant sa Gracieuse Majesté, bien qu'il n'ait aucun droit qu'il sache à la reconnaissance du shérif. Il est si agréable de croire qu'on doit sa réussite à son seul talent.

Tel est le sujet. Il ne fournit pas seulement matière à des situations gentiment scabreuses, et traitées sans aucune vulgarité. Il permet aussi une opposition savoureuse entre la respectabilité et la sensualité, et nous invite à méditer sans trop de fatigue sur les deux grandes tentations féminines : celle de la vie honorable, régulière et conjugalement sentimentale, qu'éprouvent les courtisanes, et celle de l'aventure, qu'éprouvent les femmes vouées à une existence prosaïque et sans surprises. Y a-t-il dans toute personne de mœurs légères une honnête femme frustrée, et réciproquement ?

L'Heure éblouissante est servie par une mise en scène qui assure, sans constestation possible, à M. Fernand Ledoux une place aux côtés des meilleurs du moment : et la pièce est jouée merveilleusement. Par M. Pierre Blanchar, très à l'aise dans le rôle de Sedley. Par M. Bernard Lancret — le shérif. Par tous leurs camarades. Mais surtout par mes-

demoiselles Jeanne Moreau — Géraldine — et Suzanne Flon — Mrs Sedley. Il y a entre les titulaires des deux grands rôles féminins une véritable compétition dont elles sortent avec des honneurs égaux. Mademoiselle Jeanne Moreau — qui a enfin trouvé exactement son emploi dans un personnage de coquette sensuelle et sentimentale — et mademoiselle Suzanne Flon, qui joue avec une finesse insurpassable la scène où la respectable femme de l'organiste découvre à la fois le luxe, l'élégance, le champagne, le désir dans les yeux des hommes et le plaisir des nuits défendues, nous donnent l'une et l'autre la joie de les voir parfaites dans l'utilisation de toutes leurs ressources et le déploiement de tous leurs dons.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ART AU XVIIIe SIÈCLE

par Louis Réau *(Guy Le Prat)*

Faisant suite au volume sur *l'Art Louis XV*, d'Émile Dacier, que nous avons signalé, cet excellent ouvrage montre comment les traits essentiels du style Louis XVI ont été fixés par nos artistes et comment aussi les Jardins à Copenhague, les Desprez à Stockholm, les Kamsetzer à Varsovie, et Catherine II elle-même à Saint-Pétersbourg, l'ont imposé à l'Europe. Outre les créations de Gabriel, cette étude-album évoque les productions de l'étonnant Ledoux, celles de Pierre Rousseau (Hôtel de Salm), Victor Louis (Théâtre de Bordeaux), etc. Changeant de registre, Louis Réau nous fait passer à la sculpture, aux chefs-d'œuvre de Pigalle, de Clodion, de Pajou — à la peinture avec Fragonard, Boilly, Hubert Robert. Que de perfections ! que de goût ! Et comme entre toutes les formes de l'art, y compris les mineures, s'établit à cette époque une secrète et profonde harmonie. Tout paraît refléter le bonheur tranquille d'un monde qui semblait ne devoir plus changer. Trompeuse apparence, l'histoire l'a montré.

L. T.

L'HÉRÉDITÉ HUMAINE

par Jean Rostand *(P.U.F.)*

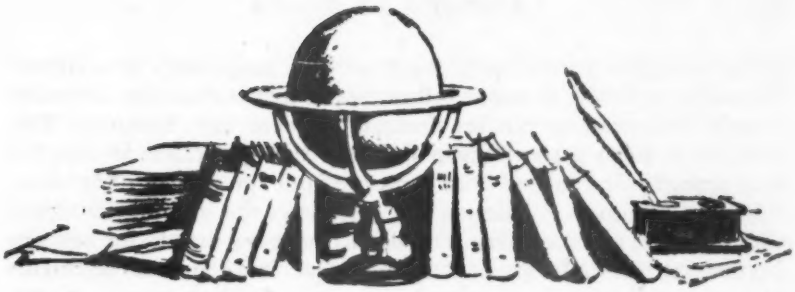
Toujours avec le même souci d'exactitude, de précision et de clarté, J. Rostand présente une vue d'ensemble de l'hérédité humaine, accessible au public cultivé.

Il passe successivement en revue les caractères mendéliens, les caractères à hérédité simple et à hérédité complexe, les groupes sanguins, l'hérédité du sexe, l'hérédité liée aux chromosomes sexuels, l'hérédité des maladies et des tares, la mutation. Il insiste avec raison sur l'intransmissibilité des caractères acquis et sur le danger des unions consanguines qui accroissent les probabilités de rencontre des mauvais gènes. Puis il montre le solide fondement biologique de l'Eugénique qui ne saurait avoir aucune « coloration » politique.

On peut augurer du succès de cette « hérédité humaine » dont l'importance s'avère aussi grande en médecine clinique et en médecine légale qu'en psychologie et en éthique.

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 166.)



PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

ROMAIN ROLLAND ET LA GUERRE

On vient de publier *le Journal des Années de Guerre* de Romain Rolland (1914-1919) (Albin-Michel). Dix-neuf cents pages de documents et de notes. En 1915 — on s'en souvient — Romain Rolland avait groupé sous le titre *Au-dessus de la Mêlée* les articles que, depuis quelques mois, il faisait paraître dans des journaux suisses. Ce livre, qui fut vendu en France, suscita de vives sympathies et de très violentes colères. *Le Journal* nous permet, mieux encore que ce recueil, de connaître la pensée de Romain Rolland à cette époque et de suivre son évolution pendant les années qui suivirent.

Quand la guerre de 1914 éclata, Romain Rolland se trouvait en Suisse, à Vevey. Il avait quarante-huit ans. Un accident, qui avait compromis sa santé, l'avait libéré de toute obligation militaire. Il avait des raisons personnelles de s'en féliciter. « *Quand on est comme nous*, écrit-il dans son journal le 1er août, *incapable de toute haine de race, quand on estime autant le peuple qu'on va combattre que le peuple qu'on défend et quand on sent en soi un monde de pensée, de beauté, de bonté qui veut s'épanouir, n'est-ce pas la pire horreur d'être forcé de l'égorger pour une cause monstrueuse?* »

A cette date, il croit être le seul à ne pas vouloir verser le sang. Dans le reste du monde il n'y a plus à ses yeux que fous assoiffés de meurtre. Partout, Romain Rolland croit découvrir « *l'unanimité pour la guerre* ».

« *Je me trouve seul*, écrit-il le 7 août, *exclu de cette communion sanglante* (allusion à l'attitude des prêtres patriotes que Romain Rolland flétrit). *Une fois de plus, je me sens isolé du reste des hommes et je cherche à comprendre pourquoi je suis ainsi... Que puis-je dire? Ils la veulent tous, cette guerre ; ils sont heureux de répandre leur sang sur son autel. Je ne veux plus les plaindre* ».

Avant d'aller plus loin, est-il besoin de rappeler que cette vue de la

guerre accueillie partout avec joie était une imagination de solitaire? Du magique Vevey, Romain Rolland voyait mal la situation. En juillet et août 1914 presque tous les Français ont vécu dans l'angoisse. Bien rares, quoi qu'en pense Romain Rolland, ceux que l'idée de verser le sang comblait de bonheur. Bien rares ceux qui éprouvaient de la haine. (C'est un sentiment, d'ailleurs, qui a toujours été inconnu au front.) Chacun avait, comme Romain Rolland, son petit monde de bonheur à préserver. Mais la France était attaquée. Que faire? Jouer les objecteurs de conscience? C'eût été la ruine de notre pays. Il fallait donc combattre. Mais cette obligation ne faisait pas d'*heureux*.

Romain Rolland ignore délibérément les nécessités du moment. « *Les trois plus grands peuples d'Occident*, écrit-il en 1915 dans un journal suisse, *s'acharnent à leur ruine*. [Il faut mettre fin tout de suite à] *ce jeu puéril et sanglant*. » En soi le propos est très raisonnable. Oui, la ruine était à craindre. Mais une phrase de ce genre représentait un autre danger et plus immédiat. Cet article, imaginez-le répandu parmi les combattants, dans les tranchées. Il faut cesser ce *jeu puéril et sanglant*. Bien, dit le « poilu », pourquoi pas? Je me le dis depuis longtemps. Ça va! Je retourne chez moi; ma femme m'attend, et l'enfant, le chien; adieu, les Boches, ou bonjour, les Boches (Au choix). Romain Rolland décrit une tentative de fraternisation avec l'ennemi : Français et Allemands sont sortis des tranchées. On se serre la main. Cher ami. *Lieber Freund*. Qu'on était bête de se tirer dessus!

Il y eut plusieurs scènes de ce genre sur le front. C'était logique, humain, touchant. Mais la solution — si elle avait été généralisée — n'aurait pas fait renaître le temps de l'idylle. Les paysans rentraient chez eux, soit. La révolution n'en éclatait pas moins. Style Russie 1917. Plusieurs millions de morts. Ce n'est pas une imagination. Le 28 février 1917, le général Nivelle écrivait au ministre de la Guerre : « *Depuis plus d'un an, des tracts, brochures, journaux pacifistes parviennent aux armées. Il en sévit maintenant une véritable épidémie*. » Le résultat on le connut bientôt : ce furent les mutineries de mai. Au front, refus de combattre. A l'arrière, des troupes voulaient marcher sur Paris, y proclamer la révolution.

La France en guerre ne pouvait admettre une condamnation de son nécessaire « *acharnement* », qui risquait, si on la répandait, de provoquer un désastre. La diffusion du livre de Romain Rolland *Au-dessus de la Mêlée* (1915) ne fut pas favorisée : il s'en plaint, il a tort. Sous l'Ancien Régime la guerre ne concernait que les armées régulières. On se préoccupait moins ou peu ou pas de l'opinion publique. Ce que la démocratie de 1793 a voulu (et après elle toutes les autres), c'est la conscription; une nation, un cœur; tout le monde combat et les vieillards « *se font porter sur les places publiques pour enflammer le courage des jeunes guerriers*. »

Sans doute Romain Rolland n'a-t-il pas écrit : « *Soldats, déposez les armes*. » Mais en temps de guerre les oreilles deviennent extraordinaire-

ment fines et l'on a du mal, trente ans après, à pénétrer certaines intentions qui dans l'air de l'époque apparaissaient avec évidence. « *Cessez ce jeu puéril et sanglant* », c'était un bon conseil à donner aux hommes d'État ; pas aux hommes de troupe. D'ailleurs le fond de sa pensée, que les lecteurs hyperesthésiés devinaient, l'écrivain la révélait alors à un jeune Allemand : « *Il n'y a qu'un moyen de se dégager de cette atmosphère orageuse, c'est de se dégager de l'idée de patrie.* » En public, Romain Rolland ne pouvait dire cela. On l'aurait — à juste titre — accusé de trahison. Aussi se consacra-t-il surtout au thème : « *Aux hommes de pensée de défendre la pensée* ». Ce qui signifiait : « Les écrivains doivent se garder de toute exaltation. Ne pas se réjouir de la mort des ennemis. Ne jamais les taxer de barbarie. Une seule situation est digne, la mienne : au-dessus de la mêlée. »

Sur le plan tolstoïen, ces conseils sont inattaquables. Pour les habitants d'un pays envahi, menacé de disparaître, la situation se complique. Août 1914 : Bergson, à l'Académie des Sciences morales, déclare : « *La lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie. Tout le monde le sent, etc.* » Commentaire de Romain Rolland : « *Faut-il que la Raison pure se souille des passions de partis ?* » Mais, hors de la géométrie, où est la Raison pure ? L'Allemagne avait garanti la neutralité de la Belgique ; elle envahissait la Belgique. On brûlait Malines, on brûlait Louvain. On liquidait des « neutres garantis ». Aux Sciences morales ces actes ne sont pas recommandés. Pourquoi parler ici de passions de parti ? Anatole France, lui-même, à ce moment voulait être soldat.

Considérant l'attitude des intellectuels français, Romain Rolland jette dans le même panier les articles où les Allemands sont stupidement insultés et les couplets d'exhortation patriotique. Il a bien raison de juger absurdes ceux qui veulent anéantir la littérature, la musique allemande ; ceux qui s'appliquent à prouver (Edmond Perrier) [1] que les Allemands ne sont pas des aryens (!) ou encore ceux qui proclament (G. Geffroy) [2] qu'ayant un mètre d'intestin de plus que nous, les « Boches » ne peuvent que faire des ordures. Mais un spectateur n'a pas le droit de confondre patriotisme et crétinisme patriotique. Trop facile de condamner les inventeurs d'une affiche qui proclame *la haine éternelle* ou les philatélistes refusant de coller des timbres allemands dans leurs collections. On doit se montrer plus prudent en face des écrivains qui, au moment où les Allemands sont à Noyon, célèbrent l'héroïsme des soldats français et leur affirment qu'ils combattent non seulement pour la patrie mais pour la paix. Fallait-il donc leur dire que leur sacrifice était inutile ? et lorsqu'ils sortaient de la tranchée, acceptant les risques que l'escalade comportait, marquer un silence désapprobateur ? On ne peut traiter en raison pure des problèmes qui ne sont pas de raison pure.

1 et 2. Les citations sont de Romain Rolland.

Laissons pour un instant les premiers mois de la lutte. Quand la guerre est sur le point de finir, ou vient de finir, peut-on espérer que la raison pure reprenne sans difficulté ses droits. Pour Rolland, bien sûr, la question ne se posait même pas, et il explose en apprenant la décision de l'Académie de Médecine qui, au début de 1919, raye ses membres allemands et autrichiens. C'était certes mal commencer la paix. Mais avant de condamner formellement il faut connaître les espèces. L'affaire — *le Bulletin de l'Académie de Médecine* nous l'apprend — avait commencé le 29 octobre 1918, donc avant l'Armistice. Le docteur Calmette, au nom des médecins de Lille, avait lu une protestation décrivant les mauvais traitements subis par la population pendant l'occupation. Il avait évoqué le sort de dix mille jeunes filles enlevées pendant la semaine de Pâques 1918 par le 64e régiment d'infanterie poméranien, les mauvais traitements subis par les otages transportés dans un camp de Pologne (une préfiguration d'Auschwitz), la cruauté avec laquelle on avait contraint des enfants de quatorze ans à travailler sur la ligne de feu, etc. Indignés par les « *crimes* » dont ils avaient été témoins, les médecins lillois demandaient à l'Académie de Médecine de se solidariser avec eux et de s'engager à ne participer à aucune réunion scientifique aux côtés de collègues allemands. Bouleversée, l'Académie avait accepté. Par la suite on remarqua que les médecins *officiels* allemands n'avaient jamais, même après la chute de l'Empire, désavoué le manifeste des 93. D'où la mesure de radiation proposée, et flétrie par Romain Rolland. Elle était le réflexe d'homme atterrés et écœurés par la révélation d'actes d'une insigne et très méthodique cruauté. On est en droit de plaider, certes, que dès le retour de la paix tout acte de guerre devrait être oublié. Mais la réaction de Rolland nous paraît bien vive : « *O donneurs de clystères !* écrit-il dans son journal, *il ne vous reste plus qu'à proclamer que seuls en sont dignes vos sacrés culs français !* »

Fermement hostile aux déclarations des intellectuels français, Romain Rolland ne l'est pas moins à celles des intellectuels allemands. On se souvient de la lettre qu'il adressa à G. Hauptmann au moment de l'invasion de la Belgique. Pourtant dans son *Journal*, il ne marque pas assez fortement la différence entre les deux attitudes. Les Français affirment qu'ils vaincront, qu'ils libéreront leur pays. L'Allemand Ostwald réclame une Europe allemande. Les Français se plaignent qu'on brûle Reims. Pour Thomas Mann, la cathédrale de Reims n'a rien à faire avec la civilisation et Wundt prêche la *guerre sainte*. Les Français s'indignent de voir fusiller les Belges, les « neutres garantis ». Le pasteur Dujardin, de Berlin, flétrit *l'inqualifiable conduite* des populations occupées. Nous attendons le retour de l'Alsace, Haeckel réclame le partage de la Belgique et l'annexion de la France du Nord-Est. On regrette de devoir faire ce parallèle. On regrette que Rolland ne l'ait pas clairement fait.

Au cours de l'année 1915, Romain Rolland a soudain connaissance de

réactions allemandes d'une autre sorte. Fritz von Unruh, alors uhlan, écrit des poèmes où il célèbre la paix. Andrea Fraun, Ludwig Marck, Franz Werfel flétrissent comme lui la guerre et ses horreurs. Certaines jeunes revues *Blätter für die Kunst*, *die Aktion*, *die Weisse Blätter*, *le Forum* attaquent les *chauvins* allemands et « *flagellent âprement* » le pangermanisme des 93 (toujours les auteurs du fameux manifeste). Romain Rolland s'étonne : « *D'où vient cette liberté?... Est-ce parce que les intellectuels n'inquiètent pas le Pouvoir? Sait-il que leur public est restreint, qu'ils ne peuvent diriger l'opinion comme en France?* »

Avant de répondre à la question suivons ces intellectuels pacifistes. Une Allemande, qui les approuve, explique à Rolland que la plupart d'entre eux s'arrangent pour ne pas aller au front. Jung, collaborateur de la libérale *Aktion*, déserte. Hermann Hesse, le grand écrivain allemand, qui est lui aussi pacifiste et vit en Suisse, dit à Rolland qu'il est « *bien décidé à ne pas répondre si on le convoque comme soldat* ». Bref chez ces protestataires nous voyons vite se manifester cette merveilleuse aptitude du pacifiste à se transformer en objecteur de conscience actif — ce qu'un État ne peut admettre. Pourtant l'État allemand, méthodique et lucide, cette fois, ferme les yeux. En effet, pourquoi? Ne serait-ce pas parce que derrière cette tolérance se dessine une manœuvre? On laissait fleurir dans quelques petites revues des articles qu'on pourrait présenter un jour aux Français. Textes rassurants, troublants. « Ce n'est pas à vous que nous faisons la guerre. » Nous avons entendu cela aussi pendant l'hiver 1939-1940. Les tracts signalés par le général Nivelle seraient intéressants à étudier.

Quoi qu'il en soit, le libéralisme de la censure allemande ne dura pas. Pendant qu'il préparait la guerre des gaz, le bombardement des civils par la Bertha, le torpillage des paquebots, bref la guerre totale, le « Pouvoir » ne laissa plus passer que les initiatives de l'Académie de Berlin résolue à « *trancher tous ses liens avec les autres universités ou académies du monde* », ou les publications de Justus Keller sur les *atrocités françaises depuis le XVe siècle*. Pourtant, dans le particulier, on entendait en Allemagne, surtout dans le Sud, des hommes condamner des « *nationalismes étroits* ». Romain Rolland le note. Il devait savoir aussi, je pense, qu'en France, dans le privé, des millions de personnes en disaient autant. Il n'y a là ni découverte ni problème. Les peuples n'ont jamais aimé les guerres. La question est de savoir s'ils peuvent, au milieu d'une guerre, le manifester.

« *J'entends bien combattre à ma manière pour le droit et la civilisation*, écrit Romain Rolland en 1916. *J'entends bien être Français. Mais j'entends être plus. Ne pas opposer. Superposer.* » Ce programme pourrait être celui des bons Européens en temps de paix. En temps de guerre, une pareille conciliation est impossible. *Le Journal* le prouve. Lorsqu'il est question pour l'Italie d'entrer en guerre aux côtés des alliés, Romain Rolland

s'indigne. L'Italie doit rester neutre. Pourtant, il n'ose pas faire les conférences qu'on lui demande pour soutenir ce point de vue. Ce serait trahir la France. Mais quand l'Italie se range à nos côtés il est désespéré. Les artisans de cette décision lui deviennent odieux. Surtout d'Annunzio. Il n'est pas loin d'abord de le considérer comme un criminel.

Quand la révolution éclate en Russie, Romain Rolland, dès les premiers jours, accorde sa sympathie aux bolcheviks [1]. Il s'indigne en apprenant (c'est une fausse nouvelle) que les Alliés ont *écrasé* ce magnifique mouvement de libération. Puis, comme pour l'Italie, il hésite. Tantôt il se réjouit à l'idée que la Russie va échapper à la guerre. Tantôt il s'inquiète en songeant à l'influence que cette défection peut exercer. C'est l'impérialisme allemand, dit-il, qu'il aurait fallu d'abord désagréger. Il touche là le danger de la politique pacifiste. Elle risque de n'avoir d'action que dans un seul camp, mais il ne le dit pas nettement, n'en tire pas de conclusion. En fait la paix russe, en libérant plus de soixante-dix divisions allemandes, a failli provoquer la perte de la France.

L'Autriche, en se retirant de la guerre en 1917, aurait fait pencher la balance du côté des Alliés. Cette révolution qui n'eût pas été de gauche, ne sollicite pas l'attention de Romain Rolland.

Je ne crois pas altérer sa pensée en disant qu'il attend la paix de grands mouvements d'âme populaires. L'action d'un gouvernement ou d'un chef qui, tel en l'espèce l'empereur d'Autriche, cherche à arrêter la guerre, ne rentre pas dans le cadre de ses prévisions. Au moment où s'esquisse la manœuvre autrichienne pour la paix séparée (qui est aussi le moment où l'Allemagne organise la nouvelle masse de divisions qui doit déferler sur la France et l'anéantir), on le voit souvent tourmenté par l'idée que l'impérialisme britannique devient de plus en plus menaçant. Tourment qui ne nous paraît vraiment pas de saison.

Bien que dans l'avant-propos Romain Rolland indique que son *Journal* sera une sorte d'*histoire de l'âme européenne*, il y a en effet dans son livre des réflexions et des documents politiques. Mais l'insuffisance de sa documentation apparaît là avec une netteté particulière. On peut toujours penser que la plainte d'une petite fille symbolise la souffrance d'un peuple. Mais quand on essaie de démontrer que la mobilisation russe précéda les autres (ce qui est plus que contestable [2]), il faut avoir des archives *complètes*. Cette insuffisance d'information apparaît trop souvent dans *le Journal* et singulièrement à propos de l'Autriche. Ses amis Schnitzler et Zweig tiennent Romain Rolland au courant de l'état d'esprit des Viennois (« *ils sont écœurés de la guerre* »), mais de la négociation du prince Sixte, il ne recueille aucun écho. « *L'Allemagne et l'Autriche font des pro-*

1. Position que — on va le voir — il modifiera.

2. Voir à ce sujet Richard GRELLING, le Mystère du 30 juillet 1914. (*La Revue de Paris*, 1er mars 1922.)

positions de paix », écrit-il dans son *Journal*, nouvelle qui, sous cette forme, était inexacte.

Les lettres de braves gens de tous pays que la guerre désespère, les manifestes pacifistes, les résolutions socialistes, les polémiques de presse, surtout celles qu'a suscitées la publication de *Au-dessus de la Mêlée* tiennent la place la plus importante dans *le Journal* qui se transforme ainsi, fréquemment et longuement, en un recueil de confidences et de protestations. Dès la fin de l'année 1914 Romain Rolland, réconforté par ces apports postaux, n'a plus du tout le sentiment d'être seul. Il oublie même qu'il a été — ou cru l'être. « *Isolé, je ne l'ai jamais été*, écrit-il à Gabriel Seailles. *Si je me suis fixé momentanément en Suisse, c'est que c'est le seul pays où je pouvais constamment me maintenir en relations avec les esprits des autres nations.* » Les lettres qu'il reçoit lui donnent l'impression d'être devenu une sorte de pouvoir spirituel. Cette impression ne s'atténue pas lorsqu'il se voit attribuer le prix Nobel à la fin de 1916. (Des 230 000 francs-or qu'il reçoit il distrait tout de suite, libéralement, 50 000 francs en faveur du Comité de Croix-Rouge International — C.I.C.R.) Il est prêt dès lors à s'adresser directement aux chefs d'État. Toujours pour des causes généreuses. « *Ma mission est d'unir tous les peuples et toutes les pensées* », écrit-il. Cette noble conviction l'engage à maintes démarches, qui ont, hélas, peu de chances d'être efficaces. En 1917, il veut intervenir personnellement auprès du roi d'Espagne en faveur des prisonniers russes. Le C.I.C.R., qui sait combien ces négociations sont difficiles et qui est mieux placé pour les bien mener, préfère agir personnellement. Romain Rolland le désapprouve, mais s'incline. Plus tard il écrit à Gustave Ador, au président Wilson, à Masaryk. Sa lettre à Masaryk est curieuse. Il défend devant l'homme d'État tchèque la cause des Allemands des Sudètes qui ne voudraient pas être englobés dans le nouvel État. Rolland reconnaît que personnellement il ne connaît pas la question. Il aurait pu s'adresser à Wilson, « *mais il me paraît*, dit-il à Masaryk, *plus chevaleresque de remettre cette cause entre vos mains* ». Il est persuadé d'ailleurs que Masaryk ne perd jamais de vue *la réalisation de l'union européenne*. Pour plusieurs raisons essentielles cette démarche (chevaleresque peut-être, naïve sans nul doute) était condamnée à rester vaine.

Si Rolland n'a pas en mains les éléments nécessaires pour préciser ce que devraient être politiquement les conditions de la paix, sa générosité lui a du moins permis de comprendre ce que beaucoup d'hommes d'État ont trop vite oublié : si l'on veut une paix durable, il ne faut pas imposer aux vaincus de conditions trop lourdes, il ne faut pas susciter de furieux désirs de revanche. Cela Rolland le dit, le redit. Mais il n'a aucun moyen de se faire entendre. Pourtant si les pacifistes n'ont pas la parole en temps de guerre, c'est leur voix qu'il serait sage d'écouter au moment de signer des traités. Mais il faudrait qu'à ce moment les hommes d'État fussent cent fois plus courageux encore qu'on ne leur demande de l'être pendant le conflit. C'est beaucoup.

Romain Rolland est à Paris quand, le 23 juin 1919, il entend les salves de canon qui annoncent la paix : « *Triste paix*, confie-t-il à son *Journal*. *Entracte dérisoire entre deux massacres de peuples.* » Ce jour-là il eut l'intelligence prophétique.

Il ne l'a pas toujours. Romain Rolland a été du nombre de ces intellectuels généreux et mal informés dont Lenormand parle dans les souvenirs qu'on vient de lire. Pour eux le salut ne peut être qu'à gauche. Aussi voit-on d'abord Romain Rolland attendre tout des socialistes. Mais bientôt l'attitude nationaliste d'un grand nombre d'entre eux le déçoit profondément. Il se ranime quand les congressistes de Londres (février 1915) déclarent que le conflit européen est *le produit monstrueux* de l'antagonisme qui déchire la société capitaliste. La guerre, croit-il, ne peut être qu'un exercice réactionnaire ; l'esprit de conquête est exclusivement capitaliste. Mais son amour pour la « *liberté morale* » le conduit bientôt à s'inquiéter de l'action des socialistes. Ils ont « *la méfiance des individualités* » *et* « *aboutissent à la soumission devant la force*... Rolland, consterné, en arrive à parler du « *despotisme socialiste.* »

Pourtant quand la révolution russe éclate, nous l'avons vu s'enthousiasmer. Ce sont les adversaires des bolcheviks qu'il condamne : ils sont, à ses yeux, « *atroces* ». Tout son espoir, il l'a placé dans l'autre camp. Cela ne dure guère. Il juge vite que *la violence de Lénine est extrême, illimitée ;* quelques mois plus tard, il se désolidarise complètement des nouveaux maîtres de la Russie : « *Dire que le bolchevisme est le salut de l'avenir*, écrit-il, *est un acte de foi. Je ne suis pas croyant.* » Et pourtant, il ajoute bientôt que le *doctrinarisme* et le *despotisme fanatique* de Lénine et Trotsky lui inspirent moins d'horreur que *l'exterminisme patriotique* de Barrès. Pour lui le « mirage révolutionnaire » évoqué par Lenormand ne se dissipe pas. Obstinés souvenirs de la révolution idéaliste de 1848... En fait Lénine signera la paix, mais fera massacrer des millions d'hommes ; il reste encore à démontrer que l'on puisse attribuer une action de ce genre à celui que Romain Rolland nomme le « *rossignol du carnage* ».

Romain Rolland pouvait être injuste. Mais il était humain. Il n'était même pas incapable (c'est bien le trait le plus rare) d'admirer un adversaire. A propos de Clemenceau, il écrit : « *J'avoue que je me sens ému par l'image de ce vieil homme qui incarne cependant un idéal opposé au mien, portant sur ses épaules le poids terrible de la plus lourde des épreuves qui soit tombée sur la France depuis des siècles.* » Pour Guillaume II il trouve, au moment de la révolution allemande, des mots de pitié. Il le revoit à Rome « *jeune, riant, aimable* » et croit qu'il « *voulut sincèrement éviter la guerre* ». Quoi qu'on pense de ce jugement il touche ;nous sommes loin de ceux qui ne peuvent imaginer chez un ennemi qu'une âme monstrueuse.

Mais quelle que soit ma sympathie pour la générosité de Romain Rolland, je ne suis pas encore convaincu que ses appels en faveur de la

paix et de la modération d'esprit aient compensé les risques que comportait nécessairement une action pacifiste exercée *en temps de guerre*. Je ne peux me tenir de penser qu'un homme d'État sage, un chef de service de la Croix-Rouge Internationale actif, se trouvent en situation de rendre beaucoup plus de services qu'un intellectuel qui pendant la mêlée prétend se placer au-dessus de la mêlée. Eux sont en état d'agir. Lui toujours en porte à faux.

Et, somme toute, songeant à quelques combattants que j'ai connus, tout aussi *humains* que l'écrivain, le prouvant au front même et acceptant en *toute humilité* d'accomplir un devoir dangereux qui ne leur valait ni prix, ni gloire, je me demande encore entre ces types d'hommes lequel est le plus noble. Ou plutôt je ne me le demande pas.

Comme il est dit qu'un pacifiste ne peut jamais trouver son climat et que l'histoire ne cesse de le placer en présence de problèmes insolubles, le Destin a voulu que ce *Journal* soit préfacé par Martin Chauffier qui, tout en louant Romain Rolland, apporte sans le vouloir à ses nobles prédications les plus curieux démentis. Romain Rolland n'a cessé de dire qu'il ne voulait pas renier son affection pour la « *grande vieille Allemagne* ». Cette Allemagne n'existait déjà plus, dit en substance Martin Chauffier, et Romain Rolland ne faisait que nourrir une *illusion*. Pourquoi cette attitude et n'est-il pas contraire à l'esprit de Rolland de porter un jugement aussi coupant sur l'esprit et le cœur de millions d'hommes ? « *On ne me pardonne pas*, écrivait Romain Rolland, *d'affirmer qu'un peuple tout entier ne peut être rendu responsable des crimes de quelques-uns.* » Déclaration à laquelle s'oppose aussitôt la déclaration du préfacier Martin Chauffier : « *La seconde guerre mondiale a montré comment un peuple peut être responsable des crimes des chefs qu'il s'est donnés et qu'il révère comme des dieux.* » N'est-ce pas là le genre d'affirmations que Romain Rolland ne pouvait accepter ? Il est difficile, décidément, de se tenir au-dessus de la mêlée ! Le peut-on même aujourd'hui au sein de cette paix qui est une demi-guerre ? Si une France résolument « pacifiste » choisissait une neutralité désarmée ne risquerait-elle pas d'être effacée du monde et les Français aussi ? Il y a des décisions qu'on ne peut prendre seul. Le problème qu'évoque *le Journal* reste hélas d'actualité et, tel que le pose Romain Rolland il nous semble, aujourd'hui comme hier, mal posé.

UN VOYAGEUR HUMANISTE

Il y a longtemps que je n'ai lu un livre plus plaisant que *Du Vésuve à l'Etna*, de Roger Peyrefitte (Flammarion). Les récits de voyage sont tout ce qu'on veut : fuite devant l'amour, quête de l'amour, désir d'oubli, cure sentimentale, goût de l'aventure, espoir de célébrité, goût des relations, délire sportif ; mais rien ne me séduit plus que le pèlerinage de l'humaniste. Il n'est pas absolument certain que cet exercice puisse être

réussi dans toutes les parties du monde et peut-être les Lacandons et les Navajos ne lui seraient-ils pas propices, mais on se place en bonne situation si, comme Peyrefitte, l'on commence de flâner autour de Naples et en Sicile. Il suffit d'appuyer sur la moindre muraille pour en faire jaillir une confiture de siècles. Comme il y a maintes sortes de courage — dont plusieurs à peine estimables — il y a aussi maintes espèces d'humanisme sans compter les hybrides. Et d'abord l'apollinienne et la dionysiaque. Miller à Delphes voit les dieux et se fait peur. Il appartient à la seconde, qui n'est pas française. Le Français oscille entre le goût de l'érudition, un discret snobisme archéologique, l'appétit du merveilleux et une tonifiante exaltation du moi.

Je crois que Roger Peyrefitte travaille dans les deux dernières sections. Tous ceux qui ont aimé Virgile et Pindare, les récits mythologiques et les versions grecques savent que contempler une colonne dorique ou discuter l'emploi de l'aoriste, c'est une façon de prendre un bain de souvenirs, de retrouver sa mère, ses premières amours et ses plus grandes espérances. Bref, c'est retourner dans le royaume de la jeunesse et du merveilleux.

C'est aussi se démontrer qu'on existe — ce qui est si souvent nécessaire. Les paysages vierges peuvent vous avaler, vous devenez tigre, cactus, girafe. Les terres classiques proposent une perpétuelle confrontation entre le stock de souvenirs dont l'humaniste a composé une de ses personnalités et le spectacle de triglyphes, métopes, architraves, temples, mosaïques et statues. Le vivant aussi intervient et derrière une jeune Sicilienne on croit apercevoir Procris ou Phœbé, derrière les fidèles de saint Alfio, les dévots d'Esculape. Il n'est rien qui rende plus libre que de pouvoir ainsi se dégager du présent. Les images, souvenirs, métaphores et associations d'idées sont les trapèzes de l'indépendance. Les poètes le savent, mais comme le dit Claudel l'inspiration les aspire : ils sont avalés par le ciel. L'humaniste reste sur terre et se contente de sourire. Il a l'euphorie de l'homme qui voit dans son jeu plusieurs atouts.

Ainsi voyage Peyrefitte, confrontant son univers avec celui que l'Italie ou la grande Grèce lui proposent et ayant la sagesse de les confronter à pied ou, s'il fait trop chaud, en fiacre. C'est par nature un piéton, un des derniers, et même assez discret pour ne pas le faire remarquer. Pédambule, flâneur, érudit, relisant Pindare sur les rochers, Claudien au bord des fontaines il relève la tradition des voyageurs du XVIIIe siècle : c'est le président de Brosses de l'âge atomique, mais avec encore un peu plus de malice. Une de ses découvertes — il fallait un flâneur, un solitaire et un amateur d'anthologie pour la faire — est qu'on peut aujourd'hui frapper d'étonnement en se montrant mesuré dans l'emploi des mots. L'usage en effet s'est répandu d'enfler les adjectifs, de recourir aux affirmations démentielles. Le monde est contaminé par ces fabricants de manchettes qui règnent dans les journaux. Chaque phrase tend à devenir un coup de canon. Pourtant les artilleurs savent qu'après une heure de tir

on n'entend plus sa batterie. Aussi la sagesse est-elle maintenant de renverser l'effet, de revenir aux affirmations discrètes. Si le lecteur est fin, l'effet est immanquable : il suffit de hausser la voix d'un quart de ton pour qu'on entende le tonnerre. C'est ce qu'a compris Peyrefitte — ce qu'il a fait. Mais tout le monde ne sait pas écouter et l'on vient une fois de plus de le constater : un critique commentant *Du Vésuve à l'Etna* et les visites de l'auteur à saint Janvier, le thaumaturge des ampoules, a compris exactement le contraire de ce que le voyageur voulait suggérer. Je ne plains pas Peyrefitte. Il faut perdre l'habitude d'ouvrir sa porte à tout le monde.

Dans la limite où il recourt à l'ironie, on devine ce qu'on peut reprocher à cette sorte d'art : il tire ses effets d'une constante référence aux valeurs personnelles de l'auteur. Comme il a ses dieux, il a son vocabulaire. Si Peyrefitte écrit *édification* ce n'est pas l'édification des patronages, s'il écrit *zèle*, ce n'est pas le zèle des néophytes. Le comique, car il y en a un ici et très fin, se dégage donc moins du réel que de l'opposition entre l'auteur et la réalité.

C'est un art de dégustation d'essence égocentrique. Mérimée travaillait aussi dans cette veine-là. Quand le soir, rentré dans sa chambre d'hôtel, il écrivait à Requien, à Jenny Dacquin, à Panizzi, il réussissait à faire d'une rencontre de table d'hôte qui l'avait assommé un tableau divertissant. Ainsi Peyrefitte qui a vu tout un jour des pèlerins manier des ossements de location commence à se divertir, quand il est sorti de cet antre écœurant, en établissant des rapports subtils entre l'art de palper les crânes et celui d'interroger les melons. Tout n'est pas spontané, certes, dans cette méthode qui est interférences et transposition, mais elle tend à le devenir et l'attente d'un jeu littéraire prochain peut colorer la grisaille du présent.

Ce genre d'exercice comporte une rançon. Les œuvres qu'il fait naître peuvent être spirituelles, elles ne sont pas musclées. Mais s'attend-on à rencontrer Michel-Ange à chaque carrefour et faut-il chicaner sur son plaisir quand un homme d'esprit retouche le monde pour nous le présenter — et plus aimable ?

Si, quittant les genres, on songe à Peyrefitte lui-même, on pourrait s'étonner du ton de ce nouvel ouvrage. On a vu cet écrivain, chroniqueur impitoyable, attaquer férocement, parfois injustement ceux de ses familiers qui ne lui plaisaient pas. Le voici qui, au milieu de superstitions étrangères ou de fonctionnaires intolérants, se montre bénin, bénin. C'est qu'il oublie les personnes en regardant un peuple qu'il aime, ce peuple napolitain qui est élan, gaieté, jeunesse éternelle, espoirs extravagants et séculaire philosophie. Aussi notre voyageur fait-il pattes de velours. Mieux il ronronne. Ses notes de Naples qui sont vie et couleur sont aussi plaisir.

Il ne faudrait pas trop se fier à cette détente à laquelle le soleil n'est pas

étranger. Presque tous les ironistes sont des passionnés, des violents. Et plus leurs expressions sont mesurées, plus le refoulement qu'ils s'imposent est grand. Aussi ne serais-je pas étonné si, après cette cure de mansuétude et d'humanisme, quelque nouveau roman nous rappelait que le familier de Virgile et de Claudien, le paisible dévot de la Sibylle de Cumes est aussi un lecteur de *l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.*

INTERVIEWS AVEC DIEU

Usant d'un détour ingénieux, Jules Romains s'est diverti à écrire ce qu'il pensait... de Dieu ou plutôt ce qu'il pensait de ce que la plupart des hommes pensent de Dieu — et de leur propre « *situation dans l'univers* ». Il a donc imaginé l'aventure d'un journaliste américain, John W. Hicks, qui, après avoir interviewé ses plus illustres contemporains, s'est avisé de s'adresser à Dieu. La requête a été faite par l'intermédiaire d'un médium et Dieu ne s'est pas dérobé. D'où ces *Interviews avec Dieu* présentées comme l'œuvre de Hicks, traduite par Jules Romains (Flammarion). Une *théo-dactylographe* a noté ces entretiens et ce mot révèle sur quel plan de fantaisie et parfois de canular Jules Romains a placé son essai. Le contact pris avec l'au-delà, la première question de Hicks est : « *Ce que je voudrais pouvoir affirmer à mes lecteurs, dès le début, en toute conscience, c'est que la Personne avec qui j'ai l'honneur de m'entretenir est bien... Dieu.* » Voici la réponse (digne d'un lecteur de Montaigne) : « *Qu'entendez-vous au juste par là? — Créateur et législateur de l'univers* », explique (en substance) Hicks. « *C'est moins simple que cela* », dit Dieu — qui ajoute quelques minutes plus tard : « *Je ne veux pas prendre des responsabilités qui ne sont pas les miennes.* »

Cette première interview indique dans quelle direction Jules Romains va s'engager : il se moque de l'excessive simplicité de certaines conceptions humaines — et avance de biais ses doutes sur l'ordre universel et le finalisme. Lorsque Hicks fait allusion aux critiques que la création peut inspirer à un homme « raisonnable », mais ajoute que son respect l'empêche de les formuler. « *Au contraire*, répond Dieu, *ce peut être intéressant pour nous.* » Et il ne cache pas *que lui-même n'est pas satisfait de ce qui se passe.* « *Personne n'a plus à se plaindre de la matière que nous* », dit-il un autre jour. De la matière... et des mortels qui n'ont plus que peu de temps pour tenter de se sauver. Si Dieu, modeste, laisse comprendre qu'il n'est pas un dictateur tout puissant, il ne nie pas sa part de responsabilité : « *Si le monde était encore à faire*, dit-il, *nous y regarderions à deux fois.* » Inutile de dire que ces flèches sont dirigées contre les hommes. Si tout n'est pas ordre dans l'infini l'homme a tout simplement tort de l'avoir cru. Notre raison ne couvre pas tous les mondes et la conclusion de ce jeu où se logent des souvenirs de Voltaire et de Le Trouhadec est que, en face du mystère, la plupart de nos questions n'ont pas de sens. Les mœurs des interviewers fournissent à ces dialogues un condiment d'humour

supplémentaire. Hicks songe sans cesse aux titres de ses futurs articles. *Hicks contacte Dieu... Dieu se prononce contre amour platonique... Dieu juge le monde raté... Dieu admet avoir collaboré à la Bible*, etc. Du moindre indice il tire des conclusions fulgurantes. Ces interviews sont le *Green Pastures* des journalistes.

ANTOINE BLONDIN, MARCEL MOUSSY, J.-P. CLEBERT, V. GHEORGHIU.

Pour situer l'œuvre de Blondin, on peut invoquer Giraudoux. Des souvenirs de Bella et de Bardini flottent sur *les Enfants du Bon Dieu* (La Table Ronde). « *Je n'aime pas ce mois de mars qui ramène simultanément Mazarin et les premières courses cyclistes.* » Celui qui prononce cette phrase est un professeur d'histoire. Comme il s'ennuie, l'idée lui vient un jour de faire apprendre à ses élèves l'histoire telle qu'elle n'a pas été vécue par les hommes. (Une idée qu'avait eue, lui aussi, Giraudoux : il promena longtemps une amie cubaine au milieu d'un Paris chargé de souvenirs historiques par lui inventés.) Ainsi, dès le XVIIe siècle, les Pays-Bas deviennent pour toujours français et l'Allemagne un empire unifié. Le professeur a refusé de signer le traité de Westphalie, il le dit à sa femme Sophie au restaurant et ne lui dissimule pas que les suites de cette initiative l'inquiètent : « *A ce moment le garçon se coula vers nous, la mine défaite. Il nous rapportait la carte des vins et nous jeta à voix basse :* « *Il n'y a plus d'Alsace !* » *Je me tournai vers Sophie :* « *Tu vois, dis-je, ça commence* ».

Donc Giraudoux. Mais pourquoi pas Abel Hermant aussi un peu ? Un prince allemand traverse *les Enfants du Bon Dieu* que l'auteur de *la Carrière* n'eût pas désavoué. Ces rapprochements ne tendent qu'à jalonner à très larges intervalles l'itinéraire de Blondin. Émile Henriot a parlé, à son propos, de Sterne, et Roger Nimier évoqué Cocteau, Louise de Vilmorin. Tout cela constate la présente d'un talent vif, léger avec prédominance d'esprit. Esprit trop boulevardier parfois — trop opérette et qui joue dans le cadre d'un roman un peu inconsistant. Mais l'écriture est fine, l'intelligence vive et l'invention parfois charmante.

— Les dons de Marcel Moussy, l'auteur du *Sang Chaud* (Gallimard), sont de tout autre sorte et incontestables. Son livre est d'une inspiration drue et forte, il ne joue pas avec la vie, mais cherche à l'étreindre. L'action se situe dans une ville d'Algérie. De maison à maison tout le monde s'épie. Sectionnés par les rues désertes que le soleil écrase, une même vitalité, un même drame animent et entraînent la ville. La sensualité se glisse à tous les étages. Victor, le petit comptable que le goût de la maison de prostitution tourmente et qui de filles en filles est entraîné vers sa perte, est, parmi d'autres, un personnage d'une vigueur, d'une vérité saisissantes. Les tentations du jeune Félix, son amour pour la petite Marie-Ange (ange fort dangereux), le misérable destin de madame Bona-

venture qui, lasse des tragédies familiales, se laisse mourir de faim, tous ces appels de violence, de désespoir, de ruse, traversent une œuvre d'une vie chaude, lourde, intense. Dès son premier livre Marcel Moussy s'impose à l'attention : il a un vrai tempérament de romancier.

— Par sa respiration large, son rythme d'assaut, son goût de l'aventure et la disposition pressée de ses observations, Jean-Paul Clébert, dans *Paris Insolite* (Denoël), fait songer à Blaise Cendrars. Il ne s'agit pas ici d'un roman. Mais de souvenirs — d'un intérêt soutenu et d'une qualité assez rare. Clébert a fait ses études. Lycée. Bachot, sans doute. Et beaucoup plus. On sent un tuf littéraire solide. Mais ce bourgeois (j'imagine) a choisi de vivre à Paris en clochard dans ce qu'on appelle les bas-fonds. La moisson qu'il rapporte est terrifiante : dans la zone, sur les berges, dans les greniers et les caves, sur les buttes ménilmontantes, du côté de la Mouffe ou de la place Maubert grouille un peuple de misérables hantés par deux questions : « Où coucher ? » « Comment manger ? » Dans ce monde pitoyable — et parfois abject — la misère revêt des formes si hallucinantes qu'elle ouvre parfois les portes du fantastique. Quoi qu'il commence la plupart de ses récits dans le mouvement réconfortant du flâneur optimiste Clébert butte sur des spectacles qui font lever la pitié et soulèvent le cœur. Restif de la Bretonne, à qui l'errant nocturne de 1950 fait penser, s'arrêtait au niveau du pittoresque ; ce n'est pas la faute du Restif d'aujourd'hui si la réalité le pousse dans la sanie. Il est des coins du royaume clochard qui n'admettent pas du tout la poésie vagabonde et nostalgique d'un Carco. On est en pleine horreur. Aussi le dernier mot de ce voyage n'est-il pas un hommage au Paris de la bohême noire et de la misère intégrale. L'auteur, épuisé, réclame de l'air.

— *La Seconde Chance* est aussi la seconde œuvre de Virgil Gheorghiu, l'auteur de la *Vingt-Cinquième Heure* (Plon). Cette seconde chance pour les Européens des États russifiés, c'est l'Occident, terre de liberté et plate-forme de départ pour l'Amérique. Mais il n'est pas facile de la saisir : les camps de réfugiés ne sont pas « ouverts » et si l'on parvient à franchir leur porte c'est souvent pour mourir de désespoir ou de misère dans un des taudis de la seconde chance. Une partie de ce « roman » — la meilleure — évoque la vie de déportés que les Russes emploient à travailler dans le désert — quelque part en Asie. Elle mériterait d'occuper une place d'honneur dans *l'Inferno* du XXe siècle que l'Histoire chaque jour compose. Hallucinante aussi la peinture de la Terreur dans un village roumain soviétisé. Mais quelle que soit la qualité de ces chapitres, l'œuvre s'inscrit trop nettement sous la rubrique *Ce qu'il faut savoir*. La réalité, ici, écrase le romancier. Elle ne lui permet plus de composer. Dans le temps qu'elle l'inspire, elle l'écrase. Les personnages réussissent mal à se dégager de la toile de fond et le reportage projette son ombre sur le roman. On ne se détache pas de ce livre. Mais dans le temps qu'il émeut, il déçoit.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

Cent cinquante ans de dessins. — Images votives. — Le sous-titre de l'exposition *Cent cinquante ans de dessins* (chez Bernheim jeune) éclaire son titre ; *Montre-moi ton dessin et je te dirai qui tu es.* La contribution de trente collections privées à cette assemblée, qui va de Prudhon, David et Gros à Picasso et à Segonzac, prouve qu'il est encore en France des connaisseurs convaincus qu'avec une plume, une goutte d'encre, un crayon ou quelques rehauts de lavis, l'équivalent de tout un monde de formes, de rythmes, de couleurs, peut être donné.

Le mot dessin, on l'oublie trop, est d'une extension plus vaste que le mot peinture. Le dessin est à l'origine de toute expression artistique. La peinture, avec ses sauces, ses triturations, les lenteurs qu'elle impose à l'exécution, apparaît souvent comme un plat cuisiné, alors que le blanc et noir, avec ce qu'il exige de rapidité et de transpositions, exprime moins des ressemblances et des évidences que le mystère et que l'*unique* que tout grand artiste porte en lui.

Les cent cinquante pages qui voisinent faubourg Saint-Honoré démontrent une fois de plus qu'il n'y a pas un procédé uniforme de dessin mais autant de manières de traduire les apparences et la lumière qu'il y a de familles de visuels. Nous pouvons voir à une même époque Ingres, Delacroix, Daumier, Millet, Barye, Jongkind exprimer des certitudes différentes à l'aide de graphismes contraires. Les écritures de Degas, de Renoir, de Seurat, de Redon, de Rodin sont aussi opposées l'une à l'autre que celles de Maillol, de Pascin, de Modigliani et de Louise Hervieu.

A côté de pages définitives de ces maîtres sont présentées chez Bernheim nombre d'esquisses, comme les grands calques préparatoires de Daumier pour *le Wagon de troisième Classe*, de Renoir pour ses *Baigneuses*, nombre

aussi de croquis fulgurants, embryons complets, promesses de tableaux ou de statues. Si les grands peintres excellent à sous-entendre la couleur par le trait ou par les valeurs, les sculpteurs, avec un peu d'encre ou de sanguine, ont su faire des marbres et du bronze.

Un des buts essentiels de cette exposition (et, pareillement des salles de dessins de Carnavalet, où sont montrées d'admirables pages du XIXe) est de rappeler à la jeunesse, trop prompte à se griser de couleurs, l'importance du dessin, du dessin conçu non comme exercice de patience et comme gymnastique, mais comme instrument d'analyse et d'exploration. Delacroix — qui, jusqu'à ses derniers jours, continuait à inter-

Danseuses de Degas.

roger les nuages, les arbres et les sauges de son jardin — appelait le dessin sa *prière quotidienne*. Prier implique que le connu reste tout imprégné de surnaturel. Nos jeunes feraient bien de prier un peu plus souvent.

— Composer pour leurs amis une vignette accompagnée de vœux c'est à quoi, plus nombreux encore qu'à l'accoutumée, maints artistes se sont ingéniés aux approches de Noël. Sa vie durant, le spirituel J.-E. Laboureur était resté fidèle à ce charmant usage. Dunoyer de Segonzac continue à décorer d'une écriture qui feint d'être enfantine un papier ajouré fleuri d'un chromo 1880, dont il acquit un stock aux Puces. Les plus précieuses de ces *images votives* — que la Bibliothèque nationale suspend durant quelques jours à ses murs — sont gravées sur bois, sur cuivre ou sur pierre, numérotées, et déjà recherchées des collectionneurs. Réjouissons-nous de voir s'affirmer ce renouveau de

la « *petite estampe* » qu'on aimerait voir s'étendre, comme il y a cinquante ans, aux programmes de théâtre, aux titres de musique, aux couvertures de livres, aux billets de naissance, aux catalogues d'expositions, aux menus. Ni Lautrec, ni Bonnard, ni Maurice Denis, ni Rouault, ni Dufy ne jugèrent indignes d'eux ces petites travaux de circonstance. Combien d'artistes, avant d'aborder la composition murale, feraient bien de s'essayer à la décoration d'une minuscule surface où laisser courir leur fantaisie. Parmi ces souhaits illustrés — auxquels les nôtres ici répondent — quelques-uns seulement, au lieu de se contenter d'être paysages, portraits, natures mortes, se haussent jusqu'au symbole, à l'allégorie comme y excellait Daumier, si jeune en ses vieux jours quand, au Charivari, sortant des « actualités » il donnait un visage au Temps, à la Paix, à l'Abondance, un corps à l'année qui s'achève et à celle qui vient de naître. C'est à quoi sont parvenus à leur tour Pierre Dubreuil, montrant un ange et un diable aux prises, ou Lucien Coutaud, chargeant le spectre épineux qui le hante de brandir jusqu'aux étoiles le chiffre 53.

CLAUDE ROGER-MARX

L'Aiglon *à l'Opéra.* — L'Opéra a repris *l'Aiglon* d'Edmond Rostand avec une partition de MM. Honegger et Jacques Ibert. La salle a vigoureusement applaudi la scène de Wagram et l'ombre du légendaire petit chapeau, ce qui prouve que, pour émouvoir un public parisien, Napoléon vaut mieux que Bolivar, et que Rostand reste préférable à tous les poètes vénézuéliens.

Cette mise en musique de *l'Aiglon* est la réalisation d'une idée de M. Raoul Gunzbourg, homme de théâtre né, qui a dirigé pendant cinquante ans l'Opéra de Monte-Carlo et compte bien fêter dans quelques années son centenaire. Le rôle du duc de Reichstadt était alors tenu de manière éblouissante par madame Fanny Heldy qui avait autant d'allure sous son manteau blanc de colonel autrichien que dans la robe de soie jaune et noire de *l'Heure espagnole*. En reprenant ce travesti, madame Geori Boué a cherché et trouvé le succès dans les scènes d'émotion plutôt que dans les morceaux de bravoure et les mouchoirs sortaient des sacs à main à la scène de la mort. Bonne distribution où M. Huc-Santana campe un Flambeau gigantesque, un super-grognard de Raffet. Quant à Roger Bourdin, à quoi bon répéter que c'est notre meilleur comédien lyrique, aussi saisissant dans Metternich que dans Beckmesser ou dans l'usurier Lheureux d'Emmanuel Bondeville?

Une heureuse initiative de M. Lehmann a introduit dans cette mince partition un agréable ballet qui lui donne un peu de corps.

Et la musique? Comme dans ces pique-niques en forêt de Fontainebleau où tous les participants ont apporté du champagne, mais où

personne n'a pensé au rôti, j'ai l'impression que M. Honegger a compté sur M. Ibert, et réciproquement, et qu'on a oublié la musique. Mais n'insistons pas, une bonne histoire vaut mieux qu'un mauvais compte rendu.

C'est un de nos meilleurs compositeurs qui me la racontait à l'entracte. Se trouvant à Monte-Carlo la veille de la première de *l'Aiglon*, il rencontre MM. Ibert et Honegger sur la terrasse du Casino. Ils ont l'air ennuyé, soucieux. Il les questionne :

— Qu'est-ce qu'il y a? La répétition n'a pas marché?

— Mais si, tout va très bien! Nous passons demain.

— Et alors?

— Eh bien voilà, Richard Strauss arrive ce soir, alors, il assistera à la première...

Cette anecdote prouve que les deux distingués compositeurs faisaient eux-mêmes la différence entre *l'Aiglon* et *le Roi David* ou *Angélique*.

JEAN MISTLER

Cinéma d'essai et essais de cinéma. — Il fut un temps où il y avait deux cinémas, comme il y a encore deux théâtres. D'une part, le cinéma régulier, qui obéissait aux règles commerciales et, d'autre part, un cinéma d'avant-garde où de hardis jeunes gens pouvaient se livrer à des tentatives nouvelles. Ce cinéma esthétique, ou littéraire, n'était pas forcément meilleur que l'autre, mais le fait qu'il ignorait « la contingence public » lui permettait toutes les recherches.

Cela se passait au temps du muet, quand on pouvait tourner un petit film pour pas grand'chose. Aujourd'hui, le moindre essai coûte plusieurs millions et on ne peut guère s'écarter du « principe de rentabilité ». Au surplus, il semble bien qu'on ait fait le tour de l'originalité et qu'il n'y ait plus beaucoup de terres vierges à défricher.

Naguère, donc, Paris possédait plusieurs salles de « cinéma d'art ». Aujourd'hui, le Cinéma d'Essai, qui est le seul à avoir repris systématiquement cette formule, a du mal à trouver des ouvrages nettement caractérisés. Jean Dutourd n'a pas eu tout à fait tort quand il l'a attaqué sur ce terrain et quand il a dit : « Vos succès sont des films comme les autres. Vos échecs sont simplement de mauvais films ».

Et, cependant, ce jugement manquait de nuances. Il était porté à propos d'un film italien, *le Chemin de l'Espérance*, qui avait des défauts, mais tout de même un style. Quinze jours plus tard, pour le spectacle suivant du Cinéma d'Essai, *Der Verlorene* ou *un Homme perdu* de Peter Lorre, il a dû mettre de l'eau dans le vin de ses attaques. Ce film-là aussi a un style, et il l'a reconnu. Il est intéressant de voir ce que fait le

cinéma allemand, même si l'on doit constater qu'il piétine, qu'il n'a guère progressé depuis 1930, qu'il tire toujours ses effets du flou, de l'imprécis et d'une atmosphère volontairement morbide.

Et où voit-on des films qui sortent de l'ordinaire? Bunuel nous avait alléchés avec *Los Olvidados*. Il nous déçoit aussitôt avec *Susana la perverse*, qui est une version mexicaine et un tout petit peu « sexy » (Oh! à peine!) des *Malheurs de Sophie*. La petite fille mal élevée qui montrait ses cuisses à tous les messieurs.

Essai peut-être, celui de Duvivier et Jeanson dans *la Fête à Henriette*. On y reprend le thème pirandellien de l'œuvre en cours. Mais, si l'idée est bonne, la réalisation déçoit. Encore le 14 juillet et les bals dans les rues, et le mauvais garçon au bon cœur, et la vamp de cirque, et les bistrots et le papa garde républicain! En somme, tout le vieil arsenal de Prévert.

Le film le plus littéraire des jours derniers est sans doute *Il importe d'être constant*, d'après Wilde. C'est fait avec goût et le texte garde presque tout son bouquet. Mais ce n'est tout de même pas très intéressant parce qu'on reste dans le théâtre filmé, résolument, et que l'auteur, en l'espèce Anthony Asquith, a très peur de manquer de respect à un glorieux aîné. Nous retrouvons la célèbre formule du théâtre en conserves, même s'il faut reconnaître que la boîte sort d'une bonne maison.

JEAN FAYARD

La Bibliothèque Marmottan en péril. — M. Paul Marmottan était, comme son père, un grand amateur d'art, un érudit et un admirateur passionné de l'épopée napoléonienne. A sa mort, en 1932, il laissa, outre le musée Marmottan, au Ranelagh, deux pavillons situés à Boulogne, 15, rue Salomon-Reinach, et abritant, l'un, une collection de six mille estampes, l'autre une bibliothèque de plus de dix mille volumes spécialisée dans l'histoire napoléonienne. Elle est complétée par des documents, des meubles, des objets d'art d'époque Empire. Le tout forme un ensemble composé avec goût.

Personnellement, je ferai un reproche à M. Paul Marmottan. Il aurait pu installer sa bibliothèque et son musée dans un de ces hôtels de la fin du XVIIIe siècle qui étaient alors menacés de destruction et que sa grande fortune lui permettait d'acquérir. Je pense à l'hôtel Botterel-Quintin, au 44 de la rue des Petites-Écuries, qui avait gardé toute sa décoration de l'époque Directoire et qui est maintenant transformé en maison de commerce. Il était à vendre et M. Marmottan lui a consacré

une longue étude qu'on trouve dans les procès-verbaux de la Commission du Vieux Paris.

Il a préféré faire bâtir une petite folie dans le style Empire et à sa mort il l'a léguée à l'Institut à la charge pour celui-ci de l'entretenir. En même temps qu'il faisait don d'un million pour la Malmaison, de 500 000 francs pour la restauration de l'Arc de Triomphe et de 500 000 francs pour le Muséum, il laissait des titres de rente qui rapportaient annuellement 80 000 francs. C'était suffisant, pensait-il, pour l'entretien de la bibliothèque et pour la rétribution du gardien et du conservateur. Mais il n'avait pas compté avec la dépréciation de la monnaie. Les legs de ce genre doivent être, obligatoirement, placés en fonds d'État. Les intérêts deviennent misérables mais le Gouvernement n'en a cure.

L'Institut se désintéresse de ce legs qui risque de devenir onéreux. Voici quatre ans qu'il oublie de payer et le gardien et le conservateur. Heureusement que celui-ci, l'érudit Fleuriot de Langle qui vient de publier une très intéressante étude sur Napoléon et son geôlier, est passionnément dévoué à l'œuvre de son maître et ami, Paul Marmottan, et bien décidé à ne pas laisser disperser des collections qui forment un tout et qui continuent d'être ouvertes aux chercheurs.

Une Société des Amis de la Bibliothèque Marmottan vient de se fonder. Le Conseil municipal a voté le rattachement de la fondation Marmottan à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. On comprend mal l'opposition de l'Académie des Beaux-Arts à cette solution qui la libère d'obligations qu'elle ne peut pas ou ne veut pas assumer. Mais, de toutes façons, il ne faut pas que l'ensemble réuni avec tant de ferveur par Marmottan soit dispersé. On serait autorisé à croire alors que de sordides intérêts sont en jeu et qu'on cherche à libérer l'important terrain de Boulogne pour l'utiliser à un tout autre usage.

GEORGES PILLEMENT

Rimbaud à la Sorbonne. — Le XIXe siècle commence par Ossian et finit par Rimbaud. Entre temps, une bonne douzaine de poètes eurent leur légende, produits de l'hallucination collective ou d'un enthousiasme justifié, tenant de la mystification ou du mythe. Il pourrait être amusant d'en écrire l'histoire. On s'apercevrait sans doute avec étonnement que les plus fortes de ces légendes ne sont pas nées au temps du romantisme, où les boursouflures et le truquage sont évidents, mais au contraire dans la période lucide et sarcastique qui l'a suivi : c'est le cas de Baudelaire, de Lautréamont, c'est le cas de Rimbaud, que vient d'étudier M. Étiemble, dans une thèse qui a fait quelque bruit.

Son originalité pourtant ne tenait pas tant au sujet qu'à la méthode

employée, qui est celle de la critique universitaire. On sait que cette critique se caractérise par un curieux mélange de timidité et de présomption. Fière de ses fiches, de l'équipement scientifique avec lequel elle aborde une œuvre, elle en décrit admirablement les approches, les influences reçues, le milieu, et comme elle dit les sources. Mais au cœur de l'œuvre, à cette opération mystérieuse par laquelle un écrivain nourrit son livre et qu'on appelle le génie, elle s'interdit généralement tout accès. L'ampleur des moyens mis au service d'une découverte minuscule fait tout son prix. A la limite, une bonne thèse serait celle où l'on n'entendrait jamais parler de l'écrivain qu'elle étudie. Celle de M. Étiemble réalise à cet égard une sorte de perfection. La voie par laquelle il y parvient est plus remarquable encore.

« Décrassons l'idole », demandait-il déjà voici quelques mois, parlant d'un de ses sujets favoris, du colonel Lawrence. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas là d'un travail préliminaire, qui lui permette de mieux éclairer ou expliquer l'objet de son culte. Non, c'est le nettoyage en soi qui intéresse M. Étiemble. Il a donc recueilli toutes les perles de la littérature rimbaldienne, qui est fort abondante, il a étiqueté ces poussières, il en a dressé la liste. Bref, il nous propose une sorte de sottisier de la critique contemporaine où lui-même, avec une belle impartialité, se fait figurer en bonne place. Peut-être est-ce faire beaucoup d'honneur à la sottise que de lui consacrer vingt années de travail. Peut-être aussi devrait-on mieux distinguer, ce qui, parmi ces erreurs, relève de l'ignorance, du fanatisme, de la mauvaise foi ou simplement de l'habitude. Mais enfin ce catalogue est complet, la lecture en est parfois réjouissante, et nous n'aurions rien à reprocher à son auteur s'il s'en était tenu là.

Il va plus loin. Saisi d'une étrange fureur d'iconoclaste, il glisse assez vite, et sans peut-être en avoir tout à fait conscience, de la critique avouée des interprètes à la critique inavouée de l'écrivain. Finalement le Rimbaud qu'il nous représente n'est plus ni le voyant, ni le voyou, ni le chrétien, ni le révolté, ni l'anarchiste, ni le négociant. Mais à tous ces portraits mensongers, M. Étiemble n'oppose pas un autre portrait : il oppose le néant. Et lorsqu'il nous explique sans rire dans la conclusion de son ouvrage que cette étude permet d'imaginer la naissance des religions, que faut-il comprendre, sinon que les deux phénomènes sont pour lui de même nature, sont, à la lettre, des impostures ?

On découvre alors que cette étude, dont toutes les données sont exactes, repose sur un postulat absurde. Jamais, au cours de ces cinq cents pages, on ne nous parle de cette œuvre extraordinaire, où la poésie fuse par éclairs, à travers le pastiche ou la facilité, de cette prose aux phrases coupées, coupées comme la destinée même de leur auteur, du réalisme de ses tableaux les plus irréels, de ses prévisions étonnantes du monde moderne, de ses énigmes. Chaque fois que M. Étiemble cite un texte, c'est au contraire pour en diminuer la valeur. Ainsi nous explique-t-il que le mot d'*Illuminations* n'a pas l'éclat que nous lui

prêtons, mais signifie seulement « enluminures », que le sonnet des *Voyelles* n'a aucun sens, ou que *le Bateau Ivre* est un des thèmes les plus rebattus de l'époque, traité par un poète mineur, une sorte de raté des lettres et de l'aventure, dont un petit nombre d'amis, de naïfs et de snobs feront plus tard un génie : un faux génie.

A quoi bon réfuter ces propositions ? M. Étiemble n'est pas le seul critique chez qui le culte de la vérité s'accompagne d'une défaillance de la sensibilité et du goût. Un jour cette défaillance finit par se retourner contre la vérité elle-même. Cette mésaventure n'est pas nouvelle. Sa thèse ne l'est pas plus. Tout le monde se souvient d'un charmant héros de Marcel Aymé qui parlait de Baudelaire à peu près dans les mêmes termes. Mais M. Lepage était drôle, il était bref, il soutenait un paradoxe. M. Étiemble, lui, est sérieux, terriblement sérieux. Il a quatorze mille fiches. Ce sont là de rares mérites.

Les habits neufs de nos grands-ducs sont décidément inusables.

BERNARD DE FALLOIS

La danse. — *Piège de Lumière*, ballet de Philippe Hériat (Jean-Michel Damase, Félix Labisse, John Taras) est un des meilleurs que la Compagnie du marquis de Cuevas nous ait présentés depuis ses débuts à Paris. Le librettiste a choisi un monde étrange de bagnards évadés, subsistant de la chasse aux grands papillons de nuit qu'ils capturent au moyen d'un feu nocturne. La préparation du piège, le vol fasciné des insectes, leur affolement devant le brasier et leur capture sont de bons tableaux qui offrent à la danse leur élément de fantaisie, de mouvement, de pittoresque, de vigueur. Soudain, le finale échappe au réel et entre dans l'univers fantastique qui est le royaume d'élection du ballet. L'un des papillons, pour sauver ses congénères, attaque le chasseur. La chaleur de la nuit tropicale et les sortilèges de la forêt troublent l'homme, séduit par sa proie dans cette lutte étrange, équivoque. Il garde sur sa peau la poussière azurée des ailes et dans les yeux l'image féerique de la créature chatoyante et magnifique : on le voit se débattre et voleter vers une impossible rencontre...

La chorégraphie, juste et expressive, suivant le « découpage » bien ordonné du livret, transpose adroitement les valeurs dramatiques de l'action, ses échappées lyriques et ses arrière-plans symboliques. Les trois protagonistes, mademoiselle Hightower, MM. Golovine et Skouratoff sont excellents. Remarquables les décors de Labisse et les costumes de Levasseur. La musique de J.-M. Damase a fort séduit les connaisseurs.

Cette réussite, d'ailleurs, n'est pas due à quelque secret privilège ; le même soir on donnait *Petrouchka*, repris sous la direction de madame Nijinska : l'un des chefs-d'œuvre les plus riches de leçons que nous ait

légué Diaghilew. On reconnaissait dans l'un et l'autre ouvrage la même recherche de synthèse entre les quatre éléments du spectacle : poésie, musique, chorégraphie et décor, qui est la formule majeure du ballet moderne.

— Le retour de madame Katherine Dunham a été accueilli avec faveur : le public aime ses spectacles colorés, lumineux, animés — et même agités — qui transposent *sur le plan théâtral* le folklore noir d'Amérique et des Antilles. Certains sont de simples divertissements, tel sa danse d'amour captive au bout d'un lasso ou le quadrille brésilien Choris ; d'autres adoptent les formes du ballet : le Sacrifice du coq ou l'Agya avec sa fameuse danse de possession. *Southland*, qui est une création montre, à propos d'une scène tragique de lynchage, le contraste entre les amusements paisibles des noirs et les violences soudain déchaînées contre eux par les préjugés. Le passage du cortège funèbre à travers le bal, que certains contestent, nous paraît au contraire le moment culminant de ces jeux d'oppositions qui constituent l'essence symbolique du ballet.

Ajoutons que madame Dunham a reconstitué sa troupe d'hommes, et déchaîné sur la scène un groupe de danseurs-athlètes vigoureux, nerveux, élégants, qui rivalisent avec le célèbre Vanoye Aikens, vedette mâle de la Compagnie depuis sa première apparition à Paris.

PIERRE MICHAUT

Music-hall. — En 1947, quand j'écrivis en parlant de Bourvil « Un nouveau Dranem nous est né! », je rencontrai beaucoup de sceptiques et même des gens qui, ne l'ayant entendu qu'à la radio, le trouvaient, malgré la faveur dont il jouissait, agaçant et sans drôlerie. Les événements semblèrent ensuite donner raison à ceux qui ne me suivaient pas dans mon enthousiasme : Bourvil, avec son tour de chant, ne cassait pas les vitres, un bref passage dans la comédie lui conservait les mêmes supporters et les mêmes détracteurs, cependant que ses débuts au cinéma étaient honnêtes, sans plus. Et, tout doucement, on prit l'habitude de dire : « Bourvil ? Il est fini. »

Je suis vengé! Bourvil obtient dans l'opérette de Lopez et Vinci à l'A.B.C., *la Route fleurie*, un solide triomphe. Avant le lever du rideau, à la trentième représentation, j'étais allé le voir dans sa loge, et le bon bougre qu'il est m'avait dit : « Tu verras! Je ne suis pas mieux qu'avant. Je fais exactement ce que je faisais il y a six ans, seulement « ils » m'ont découvert! »

Et il riait de son bon rire, communicatif et vrai en ajoutant : « Ils sont

marrants! » Et dans « ils », le comique englobait les critiques, les directeurs, les auteurs et les spectateurs. Aucune amertume dans cette constatation, mais la douce philosophie d'un bonhomme qui sait combien la vogue est passagère dans ce métier difficile, et qui l'explique, si l'on peut dire, avec la phrase des héros de Courteline : « Faut pas chercher à comprendre!... » Il n'oublie pas, en effet, qu'il débuta peu après 1940 sur la scène de l'Alhambra en numéro trois avec un cachet dérisoire. L'année suivante, le directeur à qui il était allé demander un nouvel engagement, lui répondit : « Mais comme ça n'a pas très bien marché à votre premier passage, cette fois-ci vous passerez en numéro deux! »

Il n'eut guère plus de succès, mais deux ou trois ans plus tard, découvert par Jean-Jacques Vital dans une petite boîte minable de Montmartre, et lancé en flèche sur les ondes de la Radio, son cachet brusquement était centuplé. Sa tête n'était pas plus enflée pour cela. Au contraire de Dranem qui était très prétentieux et que j'ai vu se montrer très dur à l'égard de ses camarades, le père Bourvil est resté le brave paysan normand heureux de vivre, s'amusant en scène et s'ingéniant à ce que son propre succès ne nuise pas à celui de ses partenaires. Il faut le voir dans cette *Route fleurie*, attentif à ne pas distraire le public lorsque le chanteur Guétary lui verse du charme, puis seconder habilement une nouvelle fantaisiste, Annie Cordy, en lui servant « la soupe » pour mieux la faire valoir. Certes, Max Révol, habile indicateur de jeu, a su employer au mieux les qualités et les défauts de ce comique clownesque qu'est André Bourvil, en laissant galoper sa riche nature à certains moments, en la freinant à d'autres. Mais dussé-je à nouveau me faire traiter de visionnaire, je suis persuadé qu'un jour Bourvil entrera à la Comédie Française, et qu'il y jouera à merveille les valets du répertoire et même *le Médecin* ou *le Malade*.

SERGE VEBER

Politique intérieure. — *Impasse* et *Relance*, voilà les termes-clés de la situation. Ils n'expriment, en la circonstance, ni la science du bridge, ni le bluff du poker. C'est le double impératif du gouvernement René Mayer.

Euphémisme du déficit, l'impasse a été chiffrée à quelque sept cents milliards. M. Pinay y comptait pourvoir, par le jeu du coefficient confiance, en faisant appel au crédit privé. M. René Mayer propose un « relais » de trésorerie. Autrement dit : des blocages de crédits, un relèvement du plafond des avances de la Banque de France à l'État. Et pour parfaire : quelques aménagements de taxes, pudiquement appelés « améliorations fiscales ».

La relance, c'est le coup de fouet à donner à une économie anémiée.

Solution : élargissement « sélectif » du crédit. Telles sont les ressources... du vocabulaire.

Mais le plus curieux n'est-il pas que tous ces mots dont on use si aisément sur le plan technique ont également leur sens — assez différent il est vrai — sur le plan politique.

Chargés tour à tour par le Président de la République de résoudre la crise ministérielle, ouverte à la veille de Noël, M. Soustelle (R.P.F.) et M. Bidault (M.R.P.) se sont trouvés eux aussi dans une impasse. Le premier se heurtait à un refus des radicaux. Le second voyait se dérober les indépendants et paysans.

Troisième homme, M. René Mayer dressa lentement ses cartes. Appelé, le 31 décembre, à tenter sa chance, il attendit jusqu'au 6 janvier pour solliciter l'investiture de l'Assemblée, misant sa relance sur le R.P.F. Par 389 voix contre 205, M. René Mayer devint « président désigné ». L'opposition ne comptait plus que les socialistes et les communistes. Le Rassemblement-sans-de-Gaulle était entré dans le « système », ayant obtenu certaines garanties sur l'intégrité des forces françaises au regard de la communauté de défense européenne. Mais si les voix de tout le groupe R.P.F. s'étaient bloquées — relevant d'autant le plafond de la majorité — il y avait eu, pour tout dire, de sérieuses objections de la part de ceux qui ont accès à l'état-major du général de Gaulle. Ces derniers avaient suivi le courant pour ne pas entraîner de division. Ils n'en firent pas moins savoir que leur confiance était « vigilante » — euphémisme de la méfiance!

La journée et la nuit suivante furent, pour M. René Mayer, celles de « l'élargissement sélectif » de son crédit personnel. Il s'agissait de constituer le cabinet, de forcer sur la représentation d'un groupe sans trop mécontenter le voisin. Au total : vingt-trois ministres, quatorze secrétaires d'État (qui seront bientôt seize) et d'innombrables déceptions.

Premier point à noter : le R.P.F. n'est pas entré dans le Gouvernement. Ainsi, pour lui, son vote d'investiture était un simple « relais ». La suite devait démontrer qu'il mettait moins l'accent sur la confiance que sur la vigilance.

Deuxième point : le M.R.P. restait disposé à l'attaque, sa cible étant le parti radical dont les positions s'étaient trop améliorées. Alors, R.P.F. et M.R.P. eurent un même impératif : enlever la présidence de l'Assemblée à M. Édouard Herriot. L'occasion allait se présenter le 13 janvier.

Pour être conjugués, ces efforts n'en étaient pas moins distincts dans leurs mobiles. Opposé à l'armée européenne telle que l'avait défendue sinon conçue M. Robert Schuman, le R.P.F. tentait d'abattre celui qui, précisément, avait combattu le projet devant le congrès radical de Bordeaux en octobre dernier. A trois mois des élections municipales, M. Soustelle, personnellement, visait davantage, en M. Herriot, le maire de Lyon, son concurrent local.

Mais n'était-ce pas aussi le Gouvernement qui par-delà la tête du parti

radical eût été touché? M. René Mayer le comprit ainsi et il le dit aux représentants des groupes, les invitant à réfléchir avant de compromettre l'avenir de la majorité. L'affaire ne pouvait réussir que si les indépendants et les paysans s'y étaient prêtés. Elle rata au troisième tour du scrutin, aucun candidat « valable » parmi tous ceux dont les noms avaient été mis en avant — MM. Pinay, Paul Reynaud, Laniel notamment — n'ayant accepté de se poser en adversaire de M. Herriot. Tout cela traduisait plus qu'un moment de mauvaise humeur, un malaise.

Il serait possible d'ironiser sur cette gageure qui consiste à présenter des articles-cadres à une majorité sans articles ni cadre. Mais c'est un fait : la position dans laquelle se trouve présentement son aile droite est précaire. Si M. René Mayer parvient à couper en deux le R.P.F. pour s'en assurer une fraction, il réussit une confortable relance.

Sinon, c'est, à court terme, l'impasse.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

JOURNAL D'UN ANGLAIS MOYEN

par Georges Orwell *(Amiot-Dumont)*

Un matin de 1938 un inspecteur d'assurances âgé de quarante-cinq ans, marié et père de deux enfants, doté d'« *une de ces figures d'un rouge brique qui vont avec des cheveux beurre frais et des yeux bleu pâle* » qui gagne sept livres par semaine et habite un petit pavillon en banlieue — bref le type parfait de l'Anglais moyen — prend le train pour Londres en se demandant comment il dépensera une somme de dix-sept livres qu'il a gagnée aux courses et dont il s'est abstenu de parler à sa famille. Soudain, par un mécanisme très proustien, la vue dans le journal des mots : « *roi Zog* » évoquant le « Og, roi de Basan » d'un psaume qu'il entendait chanter dans son enfance, le replonge dans l'atmosphère du passé. C'est à un séjour dans son village natal qu'il consacrera l'argent dont il dispose, mais ce pèlerinage ne lui apportera que des déceptions. Le roman doit sa valeur à la vérité des détails familiers ; son charme à la discrétion de l'auteur dans l'humour comme dans l'émotion.

J. DE RICAUMONT.

LÉONARD DE VINCI PAR LUI-MÊME

Textes choisis par A. Chastel *(Éd. Norvy)*

Si, pour présenter le maître du clair-obscur, on eût rêvé style moins grisâtre, du moins saura-t-on gré à M. André Chastel de l'intelligence et des soins qu'il a mis à résumer l'essentiel de la pensée de Vinci en puisant dans ses écrits épars. Une *Vie du Peintre* par Vasari, dans une traduction inédite, guidera efficacement le visiteur au Palais de la Découverte où est organisée l'exposition *Léonard, Homme de Science.*

C. M.

L'ART DE FROMENTIN

par Andrée Lagrande *(Éd. Norvy)*

Cette étude très documentée sur le cas, si pathétique, de Fromentin a trop tendance à situer au même plan le peintre et l'écrivain. Les toiles et les dessins qui firent le succès de cet héritier tremblant de Delacroix ne sauraient être mis en parallèles avec ces chefs-d'œuvre d'analyse et de précision critique que sont *Dominique, les Maîtres d'autrefois, un Été dans le Sahara* et *une Année dans le Sahel.* Des pages excellentes résument « le combat perpétuel contre lui-même » que mena Fromentin et l'anxiété de ce tendre aspirant vainement à sortir de ses limites.

C. M.

(Suite de la chronique bibliographique page 167.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

GÉOPOLITIQUE DE LA FAIM

par Josué de Castro (*Les Éd. Ouvrières, Paris*)
traduit du portugais par Viviane Izambard

M. Josué de Castro, qui est médecin, géographe et directeur de la F.A.O. (Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture) vient de consacrer un livre à l'étude de la faim dans le monde : sujet important s'il en est, puisque la famine a toujours été beaucoup plus meurtrière que la guerre, que la recherche de la nourriture est souvent une cause de guerre, et que les deux tiers de l'humanité vivent encore en état chronique de sous-alimentation.

Une des assertions fondamentales de cet ouvrage est la suivante : si la famine tue l'intérêt sexuel, la « faim chronique » l'excite ; la surpopulation n'est pas une des causes de la faim, comme les malthusiens ou néo-malthusiens le prétendent, *elle en est un effet*. A l'appui de cette assertion, M. de Castro donne une liste de pays où le coefficient de natalité varie en fonction inverse des protéines consommées : mieux on se nourrit, plus on mange de viande, d'œufs ou de produits lactés, moins il naît d'enfants. Et il cite de « sensationnelles expériences » faites sur des rats, dont la faculté reproductrice diminue à mesure qu'on augmente la dose de protéines contenue dans leurs rations : les protéines agiraient en effet sur le foie, lequel agit à son tour sur la folliculine des ovaires et sur la fécondité de la femelle.

Cette thèse « fondamentale » ignore malheureusement (ou heureusement) le fait non moins fondamental que les hommes ne sont pas des rats ; ou plutôt que tout l'effort de la civilisation devrait les mettre en mesure de ne pas se conduire comme des rats. Si les femmes de stricte obédience catholique enfantent plus souvent que les autres, ce n'est pas qu'elles aient moins de folliculine dans leurs ovaires, c'est qu'ayant d'autres principes, elles ont aussi une pratique différente des rapports conjugaux. Si l'on bourrait de protéines les femmes de Formose et du Bengale, elles n'en continueraient pas moins à faire deux ou trois fois plus d'enfants que les femmes de Chicago ou de Stockholm, aussi longtemps que leur éthique, leur environnement, leur conception de la famille, de la société, de la vie ne seraient pas complètement changés.

La surpopulation n'est évidemment qu'une notion relative, comme celle du niveau de population optimum, qui pour chaque pays varie en fonction de la capacité de produire ou d'importer l'indispensable et de fournir du travail rémunéré. Il est hors de doute qu'on peut élever ce niveau en modifiant le système agraire, économique et social ; mais pas indéfiniment, ni surtout *quel que soit* le rythme de la prolifération humaine. Il n'est pas moins vrai que les économies de type colonial, en étendant trop vite les cultures d'exportation aux dépens des cultures vivrières, ont été dans certains pays un facteur d'aggravation de la situation alimentaire. Mais non le seul. Les famines de l'Europe du moyen âge et les famines millénaires de l'Asie n'avaient rien à voir avec le colonialisme ni avec le capitalisme. Aujourd'hui il est théoriquement possible d'accroître beaucoup la production alimentaire du monde, grâce aux techniques modernes ; M. de Castro n'en souligne pas moins lui-même que le plus difficile reste de faire adopter ces techniques par des centaines de millions d'ignorants, d'agir en sorte que les aliments produits puissent être distribués et acquis par ceux qui en ont besoin. Les problèmes que son livre soulève sont passionnants ; on ne les résoudra pourtant pas en échafaudant, sur des connaissances exactes, des théories passionnées.

P. F.

LES BARONS

par Gian Paolo Callegari (*Albin Michel*)

Nous sommes en Calabre, au milieu du XIXe siècle. Garibaldi et son épopée libératrice, unificatrice, traversent les dernières pages de ce roman qui décrit, avec une vigueur remarquable, les mœurs de cette Italie, presque féodale encore, où un baron Fotis pouvait exercer sur ses serviteurs et ses fermiers, des droits seigneuriaux qui remontent au haut moyen âge. M. Callegari n'a pas prétendu écrire un roman historique, mais il a donné de cette Italie, éloignée d'un siècle à peine de celle que nous connaissons, une image particulièrement saisissante par son étrangeté. Ce livre nous procure une sensation d'exotisme extraordinaire.

Le roman paysan est une des traditions les plus fécondes de la littérature italienne. Le fait que beaucoup d'auteurs vivent en province et que d'illustres maisons d'éditions se trouvent dans des petites villes, empêche que se produise, là-bas, cette polarisation qui chez nous rassemble tout à Paris. Les Ita-

liens, d'autre part, sont souvent très attachés à leur province et se font volontiers les interprètes de son âme et de son visage. M. Callegari, cependant, n'est pas calabrais, je crois : il n'en a eu que plus de mérite à faire vivre d'une façon aussi intense et aussi brillante le « royaume » du baron Fotis, héros du livre, dans lequel se mêlent de curieuse façon la truculence, l'abjection, et une sorte de paradoxale grandeur. Le portrait du domestique ambitieux, sournois, prêt à tout pour réussir, est fort bien venu aussi, et exempt de tout poncif : on n'oubliera pas la physionomie repoussante, et touchante, en même temps, de ce Rastignac calabrais. Quant à la guerre de magnificence et de prestige que se livrent les deux barons, chacun voulant être le seul potentat de la province, cela rappelle le meilleur Verga ; et ce n'est pas un médiocre compliment que l'on fait, en disant cela, à M. Callegari. *(Traductrice Juliette Bertrand.)*

M. B.

LA FARANDOLE

par André Brincourt *(La Table Ronde)*

Ce titre évocateur de jeux plutôt innocents recouvre en réalité un cas de « scorpionnisme » intégral, pour reprendre l'heureuse expression de Maurice Toesca. Bettina, l'héroïne du livre, aspire, pour mieux dominer le mâle, à l'emprisonner : aussi, non seulement choisit-elle son mari puis son amant parmi cette race d'hommes que leur excès de sensibilité rend plus féminins que les autres : les artistes, mais bientôt consciente de son impuissance à les retenir tous les deux, n'hésite-t-elle pas à souhaiter qu'une « intimité » singulière entre les rivaux cimente ce singulier assemblage dont elle resterait le cerveau (plus que l'âme). Plan absurde et scandaleux qui aboutit pour elle à une dépossession totale : les deux hommes fuient la femme qu'ils se sont partagée. Sur ce thème plus qu'audacieux, André Brincourt a composé un roman classique de forme et de ton.

JACQUES DE RICAUMONT.

VOUS ET VOTRE MARI

par Edward Kaufmann

(traduction Jacqueline Farel) *Julliard*

On a écrit beaucoup de livres sur le mariage, à l'usage des esprits ironiques ou consciencieux. L'originalité de Kaufmann, qui est avocat, c'est d'être parti, pour établir ses recettes de bonheur conjugal, d'une étude approfondie de nombreux cas de divorce. S'appuyer sur les maladies pour essayer de cerner la notion de santé est une méthode somme toute très logique. On n'ose affirmer que Kaufmann puisse procurer le bonheur, mais ses conseils sont souvent fins et sages et son recensement des « maladies » (morales) du mariage, pittoresque.

S. C.

SANTÉ ET SOCIÉTÉ

par un groupe d'auteurs *(Chronique sociale)*

La 38e session des Semaines Sociales de France avait choisi comme thème : « Santé et Société, les découvertes biologiques de la médecine sociale au service de l'homme ». Vu l'actualité et l'importance du sujet, le compte rendu *in extenso* des communications a été publié dans le présent volume de 414 pages.

Des spécialistes en diverses matières (biologistes, médecins, assistantes sociales, juristes, praticiens de l'action sociale et familiale, sociologues, théologiens et moralistes) ont exposé les réponses de la science, du droit naturel, de l'idéal évangélique à des problèmes brûlants : insémination artificielle, stérilisation, procédés contraceptifs, euthanasie, hérédité et eugénisme, tests psychologiques, psychotechnie, psychanalyse, sérums de vérité, évolution de la médecine, situation du médecin, hygiène et prophylaxie sociales, sécurité sociale, politique de la santé publique...

Cette simple énumération et les noms des collaborateurs montrent toute la valeur de cette analyse qui mérite d'être connue de tous ceux qui se préoccupent de l'avenir humain.

A. TÉTRY.

LE SECRÈT DE MONT-SÉGUR

par Raymond Escholier et Maurice Gardelle

(La Colombe)

Mont-Ségur, cette ancienne forteresse de l'Ariège aujourd'hui en ruines qui, après un siège fameux, fut prise par les Croisés en 1244, mais dont les défenseurs se jetèrent dans les flammes pour ne pas tomber aux mains de leurs ennemis, Mont-Ségur qui inspira Wagner domine une région où se conserve secrètement la tradition cathare et dont les habitants continuent de croire à l'existence de la Bible des hérétiques, le mystérieux *Livre d'Amour* écrit par l'évangéliste saint Jean.

Le roman de Raymond Escholier et Maurice Gardelle est l'histoire d'une jeune fille de vingt ans, dernière descendante d'une illustre famille albigeoise, qui un jour de 1870 s'aventure dans la montagne à la recherche de ce livre (soi-disant enterré dans quelque grotte des alentours) et disparaît sans laisser de traces. Il est assez adroitement composé du journal de Colombe, l'héroïne, de lettres adressées à sa femme par Napoléon Peyrat, l'historien des Cathares, et des commentaires des auteurs.

JACQUES DE RICAUMONT.

THE DEVILS OF LOUDUN

par ALDOUS HUXLEY

Chatto and Windus (Londres)

REVENANT à la période à laquelle il avait consacré *Grey Eminence*, Aldous Huxley vient d'étudier l'épisode du procès d'Urbain Grandier et des aventures des Ursulines de Loudun, possédées du diable en 1634. Cette histoire a été souvent contée et le nouveau volume n'apporte pas de documents neufs. L'hystérie collective d'une dizaine de nonnes en proie à une obsession sexuelle fait envoyer au bûcher un prêtre qui n'était certes pas un saint, mais qui n'avait pas eu le moindre rapport malhonnête avec elles. L'histoire est déplaisante à souhait et Aldous Huxley n'épargne aucun détail au lecteur.

CLAIRE-ÉLIANE ENGEL.

MONSEIGNEUR D'HULST

par le Chanoine CORDONNIER

(chez Grasset)

M. LE CHANOINE Cordonnier est un historien de l'Église d'une abondante et consciencieuse documentation, dont une grande part offre l'attrait de l'inédit. Il nous l'avait prouvé par son *Monseigneur Fuzet*, où il éclairait d'une lumière neuve une des personnalités les plus marquantes (et contestées) de l'épiscopat français aux temps du ralliement. Il nous le prouve aujourd'hui par son *Monseigneur d'Hulst*.

Le premier recteur de l'Institut catholique de Paris — pratiquement son fondateur — s'y trouve silhouetté avec précision. Le prêtre de grande vie intérieure y apparaît tout autant que le recteur, le prédicateur de Notre-Dame, le député, le royaliste fidèle, ami du comte de Paris, l'homme du juste milieu en théologie comme en politique, le journaliste, inspirateur et soutien du journal *le Monde*, soucieux de faire triompher un courant d'opinion à égale distance de *l'Univers* et du *Journal des Débats*, le directeur d'œuvres multiples, le pacificateur obstiné, situé au croisement de deux feux contraires, le participant chaleureux aux pourparlers sur l'union de l'église anglicane et de l'église catholique, que sais-je encore? Car cette activité, trop tôt fauchée par la mort, fut prodigieuse.

L'œuvre maîtresse demeure l'Institut catholique de Paris. Et ce n'est pas un des moindres mérites de M. le chanoine Cordonnier que d'en avoir si bien conté la passionnante histoire, dans les vingt premières années de son existence.

GAÉTAN BERNOVILLE

L'ENFANT DANS L'ART

par Mya CENOTTI *(Nathan)*

EN ouvrant cet album on s'attend à voir l'essence « *enfant* », la grâce « *enfant* » triompher de la diversité des artistes. Erreur. Les enfants sont des prétextes. Aucun point commun entre ces enfants-hosties de l'art byzantin, la guimauve de Greuze, et les décourageantes imaginations de Klee. Même remarque pour l'album *les Musiciens* (par Paul Hooreman) dans la même collection. Où s'arrêtera-t-on dans ces évocations verticales? L'ombilic au travers des siècles? le potage, la pantoufle? Il n'y a guère d'enseignement artistique à tirer de ce genre de rapprochements. Ce ne sont que prétextes pour publier des photographies.

L. T.

NOTES INTER-ARTICLES

Victor Serge, p. 50. — *Histoire de la littérature norvégienne*, par Jean LESCOFFIER, p. 50. — *La Vie des Monuments français*, p. 101. — *Cathédrales d'Espagne*, par Georges PILLEMENT, p. 101. — *Grèce*, par Claire SAINTE-SOLINE, p. 101. — *L'Art au XVIIIe siècle*, par Louis RÉAU, p. 140. — *L'Hérédité*, par Jean ROSTAND, p. 140. — *Journal d'un Anglais moyen*, par Georges OXWELL, p. 166. — *Léonard de Vinci par lui-même*, par A. CHASTEL, p. 166. — *L'Art de Fromentin*, par Andrée LAGRANDE, p. 166.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villeboeuf, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Sibertin Blanc et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6749-12-52.

★★★★★

GÉNÉRAL CATROUX
Ambassadeur de France

LYAUTEY
LE MAROCAIN

"Une œuvre qui ne peut être mise en cause"

HACHETTE

★★★★★★★

CHEZ TOUS
LES LIBRAIRES

La formule SNCF

Train+4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR
A PARIS ET DANS 54 AUTRES VILLES

combine les avantages
du train
sur long parcours
et de la voiture
sur place.

Adressez-vous : à PARIS à TRI.38-32 SNCF en PROVINCE dans les gares

Avez-vous fait ce calcul?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois **190** Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à **158** Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 Fr.

abonnez-vous chez votre libraire ou directement

à la **REVUE DE PARIS**

114, avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

TIBOR MENDE

L'AMERIQUE LATINE ENTRE EN SCÈNE

associée ou satellite des U.S.A.?

F. FEJTÖ **HISTOIRE DES démocraties populaires**

que s'y passe-t-il?

ED. DU SEUIL

Coll. "ESPRIT"

Nouveaux Romanciers Français

ALAIN BOSQUET

La Grande Eclipse

"L'auteur a du talent. Le fait est assez rare pour n'être point passé sous silence."

(FRANC-TIREUR)

•

FRANÇOIS CHALAIS

L'Ile d'Yeux

"Chalais est féroce."

(LIBRE BELGIQUE)

•

A. DUBOIS LA CHARTRE

Roland

"Une œuvre d'une originalité émouvante et qui s'élève au-dessus de maintes fictions actuelles."

GÉRARD D'HOUVILLE (LA REVUE DES DEUX MONDES)

•

JEAN PELEGRI

L'embarquement du Lundi

"De nombreuses pages supportent la comparaison avec les NOURRITURES TERRESTRES."

(L'OBSERVATEUR)

nrf

AUDIBERTI

Marie Dubois

roman

Quelle révélation!

MARCEL ARLAND

•

HENRI CALET

Un grand voyage

roman

" Cet humour sombre d'autant plus virulent qu'il semble calme et qu'il est manié par un excellent écrivain"

MARCEL ARLAND

nrf

PLON

NICHOLAS MONSARRAT

LA MER CRUELLE

le roman de la guerre sous-marine

Traduit de l'anglais par Hélène CLAIREAU

In-8° soleil. **795** fr.

●

HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

LA BREBIS ÉGARÉE

roman In-16. **390** fr.

●

JOYCE CARY

MISSIÉ JOHNSON

Traduit de l'anglais par Yvonne DAVET

Collection " FEUX CROISÉS " In-16. **600** fr.

●

HENRI BÉRAUD

LES DERNIERS BEAUX JOURS

Souvenirs d'un journaliste In-16. **570** fr.

●

LONGWORTH CHAMBRUN

SANS JETER L'ANCRE

1873-1948

Souvenirs d'une grande dame

In-8° soleil. **690** fr.

●

PAULE REGNIER

JOURNAL

Préface de JACQUES MADAULE

Collection " L'ÉPI " Nouvelle série In-16. **660** fr.

●

KARL JASPERS

LA FOI PHILOSOPHIQUE

Traduit de l'allemand par Jeanne HERSCH et Hélène NÆF

In-16. **480** fr.

PLON

denoël présente

BUDU SVANIDZE

MON ONCLE JOSEPH

Un Staline en pantoufles. 600 f.

RUSSELL GRENFELL

LA CHUTE DE SINGAPOUR

Une grande aventure maritime par l'auteur du **DRAME DU BISMARCK** 690 f.

GEORGES HERMENT

TRAITÉ DE LA PIPE

Comment choisir, comment fumer votre pipe. 600 f.

denoël

CHARLES et MARY BEARD

histoire des ÉTATS-UNIS

HACHETTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

TROIS GRANDS SUCCÈS DE LIBRAIRIE

Collection " TRADUIT DE... " dirigée par MANES SPERBER :

CONRAD RICHTER

LES ARBRES

Roman traduit de l'Américain par H. Claireau. Un volume 14 × 21, 264 pages .. .. **600 Fr.**

HERMAN WOUK

OURAGAN SUR D. M. S. CAINE

Roman traduit de l'Américain par J. Rosenthal. Un volume in-16 soleil rogné, 580 pages, sous couverture en couleurs laquée .. .. **825 Fr.**

Collection " PRÉCURSEURS DE GÉNIE " dirigée par MANES SPERBER :

LOUIS FISCHER

VIE DU MAHATMA GANDHI

Traduit de l'Anglais par E. Bestaux. Un volume 14 × 21, 516 pages .. .. **870 Fr.**

CALMANN-LÉVY

LA VARENDE

LA DERNIÈRE FÊTE

ROMAN .. .. Un vol. 575 fr.

COLLECTION " LA ROSE DES VENTS "

GIOVANNI PAPINI

LE LIVRE NOIR

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JULIEN LUCHAIRE

Un vol. 550 fr.

MARC SORIANO

L'ENCLUME OU LE MARTEAU

ROMAN .. .. Un vol. 550 fr.

LÉO LARGUIER

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

QUATRAINS D'AUTOMNE

Un vol. sur alfa : 700 fr.

RAOUL FOLLEREAU

TOUR DU MONDE CHEZ LES LÉPREUX

Un vol. ill. 575 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

VICKI BAUM

PRENEZ GARDE AUX BICHES

roman

Une héroïne inoubliable !

525 fr.

LOUIS BROMFIELD

MALABAR

La vie d'une ferme américaine, ses problèmes, ses gens, ses bêtes.
Un livre attrayant, plein de vigueur et d'intelligence.

960 fr.

SIGRID UNDSET

CATHERINE DE SIENNE

Le testament d'une artiste et d'une chrétienne.

720 fr.

PÄR LAGERKVIST, *PRIX NOBEL 1951*

LE BOURREAU

suivi de ***CONTES CRUELS*** *et de* ***LE SOURIRE ÉTERNEL***

510 fr.